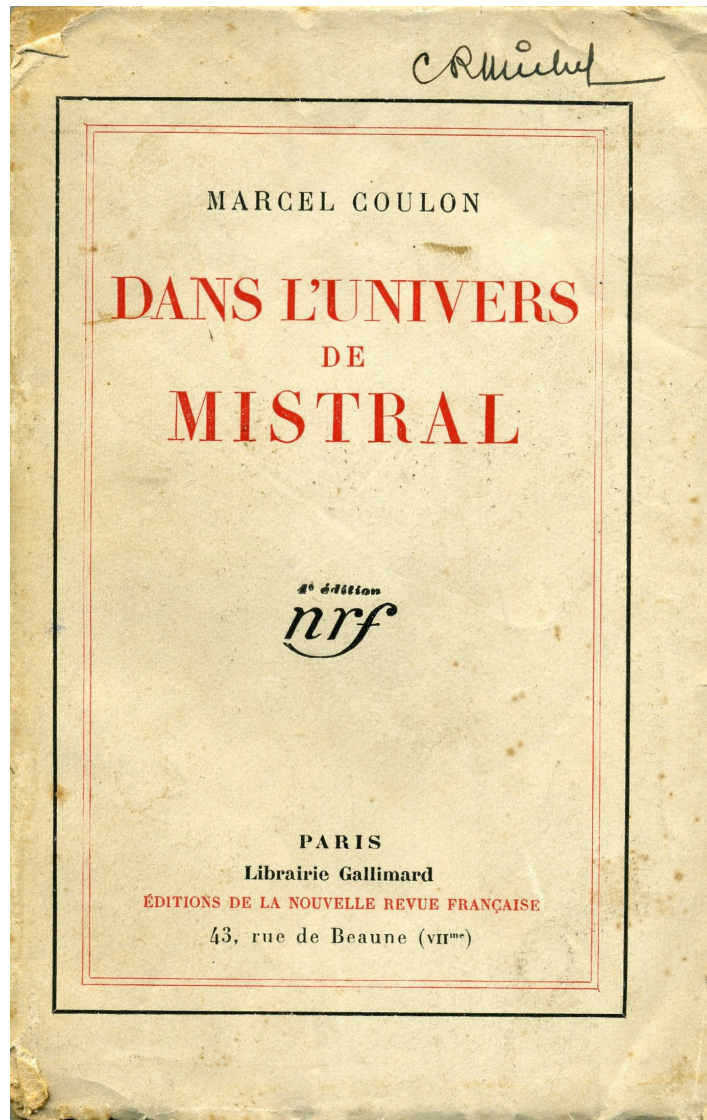


MARCEL COULON

DANS L'UNIVERS
DE
MISTRAL



PARIS
Librairie Gallimard
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
43, rue de Beaune (VII^{me})

A TOUS CEUX QUI ONT BIEN PARLÉ DE MISTRAL EN LA PERSONNE DE CHARLES MAURRAS QUI EN A PARLÉ LE MIEUX DEPUIS LAMARTINE

LA VIE DU SAGE

I

LA VIE DU SAGE

Frédéric Mistral est né le 8 septembre 1830 à Maillane, village du département des Bouches-du-Rhône, sis entre Avignon et Tarascon, dans cette partie de la vallée du Rhône que la chaîne des Alpilles sépare du terroir d'Arles. Le village est assez loin dans les terres; il accède au fleuve par Tarascon, distant d'environ deux lieues et demie; aux Alpilles par Saint-Rémy, voisin d'une lieue. Cela, dès avant la naissance du poète; mais, depuis, les Maillanais trouvent à Graveson la voie ferrée Paris-Marseille.

Mistral est mort le 25 mars 1914 dans ce village qu'il ne cessa d'habiter. C'est à Maillane qu'il a composé tous ses livres, depuis *Mirèio*, publié en 1859, jusqu'à *Lis Oulivado* paru en 1912, et aussi bien son *Trésor du Félibrige*, dictionnaire de la langue d'Oc, terminé en 1886 et type des ouvrages, semble-t-il, qu'on ne saurait élaborer qu'au sein des grands centres d'érudition, que ses *Memori e Raconte* (1906), type des ouvrages qui doivent s'écrire au foyer. La constance de cet habitat est le fait matériel le plus significatif de son caractère et du caractère de son œuvre.

Bien que Maillane soit moins éloigné d'Avignon que d'Arles, cette dernière ville est la capitale de son terroir. Mistral est un arlésien, et non point un avignonnais. *Mirèio*, sa première œuvre et son chef-d'œuvre, le poème qu'il a le plus tiré de lui-même, de ses souvenirs initiaux, se passe en terre arlésienne. Arles s'y trouve telle qu'elle dut apparaître aux yeux de Mistral enfant, car c'est par la bouche d'un enfant que le poète lui rend hommage.

*Eh! quoi, jamais été en Arles?
J'y suis allé, moi qui vous parle!
Belle j'y suis allé, et par terre et par eau.
Arles! si loin elle s'allonge,
Que du grand Rhône qui la longe
Elle tient les sept bras qu'il plonge
En mer!... Des bœufs marins paissent dans ses îlots.*

*Arles a ses chevaux sauvages;
Arles, l'été, fait davantage
De blé, qu'il lui faudrait pour sept ans se nourrir!
Le lait y coule par fontaines;
De poissons ses barques sont pleines,
Et sur l'effroi des mers lointaines,
Ses fiers navigateurs voguent pour l'enrichir...*

*Et, tirant gloire merveilleuse
De sa patrie soleilleuse,
Il disait, le gentil drille, en sa langue d'or,
La mer bleue baisant ses rives,
Et Mont-Majour dont les olives,
Font les meules toujours actives,
Et le cri qu'aux marais fait ouïr le butor.*

*Mais, ô cité brune et vermeille,
La merveille de tes merveilles,
Il oublia, l'enfant, de la dire: le ciel
Arlaten à tes filles donne
Leur beauté pure de madone,
Comme les raisins à l'automne,
Des senteurs aux montagne', et ses chants à l'oisel...*

François Mistral, son père, né à Saint-Rémy, vivait sur son bien maillanais du Mas du Juge qu'il s'était acquis, suivant l'expression du poète, par le labeur de sa main et la sueur de son front. Cette vieille bastide, tènement de quatre paires de bêtes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions *la tante*), et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières qui venaient aider au travail, soit pour les vers à soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celle de l'olivaison, — voilà le responsable après Dieu (puisque Mistral croyait en Dieu), après ses père et mère, et les Muses, du génie d'un poète vraiment autorisé à dire le

Je suis né parmi les pasteurs

lamartinien. Car à l'époque où Mistral conçut *Mirèio*, le Mas du Juge était toujours le vrai foyer de poésie limpide, biblique et idyllique qui reçut ses vagissements et ses premiers pas.

N'était-il pas vivant, chantant autour de moi, ce poème de Provence, avec son fond d'azur et son encadrement d'Alpilles?

L'on n'avait qu'à sortir pour s'en trouver tout ébloui. Ne voyais-je pas Mireille passer, non seulement dans mes rêves de jeune homme, mais encore en personne, tantôt dans ces gentilles fillettes de Maillane qui venaient pour les vers à soie cueillir la feuille des mûriers, tantôt dans l'allégresse de ces sarcleuses, ces faneuses, vendangeuses, oliveuses qui allaient et venaient, leur poitrine entr'ouverte, leur coiffe cravatée de blanc, dans les blés, dans les joins, dans les oliviers et dans les vignes?

Les acteurs de mon drame, mes laboureurs, mes moissonneurs, mes bouviers et mes pâtres, ne circulaient-ils pas, du point de l'aube au crépuscule, devant mon jeune enthousiasme? Vouliez-vous un plus beau vieillard, plus patriarcal, plus digne d'être le prototype de mon maître Ramon, que le vieux François Mistral, celui que tout le monde et ma mère elle-même n'appelait que le maître?

Avant d'être laboureur, François Mistral avait été soldat; il nous l'apprend par la bouche de maître Ramon, père de Mireille.

C'est en répliquant à un autre vieux soldat, maître Ambroise (père de l'amoureux de Mireille: Vincent), que Ramon se trouve amené à dire, sur ses états de service, ce court mot.

*Que cherchez-vous vers Mont-de-Vergue
Le Saint-Pilon? rétorque, acerbe,
Le vieux grondeur. Parbleu! nous aussi avons bien
Vu l'horrible fracas des bombes,
Des Toulonnais emplir la combe;
Et le pont d'Arcole qui tombe.
Notre sang combugea les sables égyptiens!*

*Mais, au retour de ces batailles
A fouir du sol les entrailles,
Comme des hommes, nous nous sommes employés
De pied et d'ongles! La journée
Avant l'aube était entamée,
Et la lune s'est allumée,
Parfois, que nous restions sur la terre, ployés.*

*A donner, la terre est encline...
Mais, telle un arbre d'avelines,
Qui ne la mène dur n'en tire rien de bon.
Et qui compterait une à une
Chaque motte de terre brune
Dont le total fait ma fortune,
Compterait la sueur qui coula de mon front.*

Mistral a rendu à ce vieillard — il ne le connut que vieillard: François Mistral approchait la soixantaine quand son fils naquit — un témoignage comme sans doute aucun père de grand poète n'en reçut jamais de son fils. Mais aussi, a-t-on jamais vu un grand poète tenir de son père, et de l'exemple de son père, comme celui-là? Une biographie de Mistral, aussi courte qu'on la veuille, doit s'arrêter sur l'auteur de ses jours; c'est la meilleure façon de gagner du temps. Sauf la rudesse (que son père n'avait positivement pas, mais qu'il eût été capable d'avoir s'il s'était trouvé dans une situation semblable à celle de maître Ramon), Mistral est son père tout craché, comme l'on dit. Et il a mené son existence et son œuvre avec la même énergie, le même esprit de suite, la même loyauté, la même maîtrise, le même bonheur, enfin, que François Mistral mena ses terres.

Volontaire de 1793, il avait conservé pourtant toutes les idées austères et pieuses du vieux temps.

Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux que lui; il n'a jamais permis dans la maison qu'on se mêlât du prochain; il mangeait (et nous mangions tous) avec ses valets de labour; et il faisait asseoir les mendiants à sa table et il avait pour eux les mêmes égards que pour le reste du monde.

Maître Ambroise n'est pas un mendiant, mais un travailleur des plus pauvres et un nomade; la scène du premier chant de *Mirèio* que voici est une de celles que le père de Mistral lui a dictées.

*Dehors, sur la table de pierre,
Mireille, la gente fermière
A mis, large, profond et rempli jusqu'aux bords,
Un saladier de fèves fraîches,
Où chaque valet se dépêche
A pleine cuiller d'ouvrir brèche.
Et le vieux et son fils tressent toujours. — Alors,*

*Viendrez-vous souper, Maître Ambroise?
— De sa voix rude, mais courtoise,
Leur dit Maître Ramon, le majoral du mas.
Allons, laissez la canastelle!
Au ciel sont déjà les estelles...
Mireille, apporte une écuelle...
Allons, à table! car vous devez être las.*

— Je n'ai jamais connu de travailleur plus intrépide. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il allait lui-même briser les mottes de ses champs. Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne. Quand la pluie ne lui permettait pas de sortir, ou les jours de fête, il lisait à haute voix le Nouveau Testament devant la famille et les domestiques, et pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion.

Et il ajoute à son correspondant (car nous puisons dans une lettre datée de 1859 au moment de la parution de *Mirèio* (1), et François Mistral défunt depuis 1855):

(1). Cette lettre, adressée à Adolphe Dumas, se trouve citée dans *La vie harmonieuse de Mistral* par Marius André (Plon, 1928).

— Je vous parle beaucoup de mon vieux père, parce que c'est lui qui m'a rendu poète. Devant ces mœurs austères, homériques, bibliques, devant ce saint modèle de poésie vivante, je ne pouvais devenir autre chose que ce que je suis, faire autre chose que je n'ai fait.

Au VII^e chaut de *Mirèio*, avant que n'éclate la dispute avec Ambroise, nous voyons Ramon présider au repas des moissonneurs, puis distribuer ses ordres; ce qui nous vaut ce passage:

*Ainsi le maître les commande.
Dans la science noble et grande
Nécessaire à mener un bien, à commander;
Nécessaire pour faire éclore
Sous la sueur, depuis l'aurore
Jusqu'au couchant, l'épi qui dore,
D'en savoir comme lui nul ne peut se vanter.*

*Sobriété et patience
Tinrent toujours son existence.
Certes, le poids des ans l'avait un peu courbé;
Mais, quand le blé l'aire embarrasse,
Les jeunes valets à leur face
Le voient encor, sans qu'il se lasse,
Sur les paumes porter deux pleins setiers de blé!*

et, après deux strophes touchant la science météorologique mise par le patriarche au service de ses champs, ce tableau:

*Dans une terre que remue
En temps propice la charrue,
J'ai vu parfois, j'ai vu, l'œil ravi de plaisir,
Six bêtes grasses et nerveuses,
Sous leur échine vigoureuse
Faire la glèbe plantureuse
Lente, devant le soc, au soleil s'entr'ouvrir.*

*Les six mules belles et saines
Sans cesse sillonnaient la plaine.
Il semblait qu'en tirant elles savaient pourquoi*

*Il faut que la charrue évite
D'aller trop lente, ou bien trop vite;
On eût dit qu'à la réussite
Du labour les poussait un amour, une foi.*

*Le fin laboureur, l'air tranquille,
Suivait l'attelage docile,
La chanson sur la lèvre, et tenait seulement
Le manche droit. Tel le domaine
Allait, que Maître Ramon mène
Avec la façon souveraine,
Magnifique, d'un roi dans son gouvernement.*

A cinquante-cinq ans sommés, le modèle d'où sortira maître Ramon, étant veuf et déjà père d'un fils, prit une nouvelle épouse plus jeune que lui de six lustres; ce mariage eut lieu dans des circonstances que les *Mémoires* rapportent ainsi:

— *Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneurs suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle, et lui dit:*

— *Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?*

La jeune fille répondit:

— *Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.*

Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

— *Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond: — Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en. Et voilà pourquoi je suis venue glaner.*

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage.

Les Mistral seraient originaires du Dauphiné. A la fin du XVe siècle, on trouve des riches marchands de ce nom établis à Valence; on les voit prendre rang dans la noblesse, devenir barons de Croyes et, par alliance, seigneurs de Montdragon et puis de Romanin, ce qui les conduit à Saint-Remny où François Mistral est né. L'hôtel des Mistral de Romanin, connu sous le nom de Palais de la Reine Jeanne, existe encore à Saint-Rémy. Le poète aurait donc pu relever le blason de ces Mistral qui porte trois feuilles de trèfle avec cette devise: Tout ou Rien. Possible; mais on comprend qu'il se soit contenté de la noblesse autrement ancienne que lui constituaient un père et une mère ainsi bâtis.

De sa mère, dans la précieuse missive où nous avons déjà lu, il se contente de dire, après l'avoir qualifiée d'excellente: — par sa simplicité elle était digne d'être l'épouse de mon père.

Les *Mémoires* nous permettent cependant de voir que ce n'est pas à son père seul que Mistral doit d'être poète. Catholique à la façon des Provençales de son temps, de son milieu, non moins pieuse que son époux, Délaïde Poulinet avait une religiosité moins austère, moins biblique; d'un ordre tout à fait populaire, et de poésie populaire de *folklore*, comme nous disons aujourd'hui. Chargée tout naturellement de l'instruction religieuse de son fils, elle le nourrit de la mythologie inventée par une race grandement douée pour la poésie mais qui n'exerça ce don que dans le domaine de la foi. Aucun épisode de la vie des Saints et des Saintes — en nul lieu français aussi nombreux et riches de faits, je crois, qu'en Provence ne lui était inconnu; leurs cantiques habitaient sur ses lèvres, ouvertes aussi aux contes de fées. Le côté populaire, le côté païen du catholicisme répandu dans l'œuvre de Mistral, dont la beauté poétique vient, précisément, d'être un catholicisme populaire, un catholicisme païen, mythologique et folklorique, Mistral le lui doit. Or, ces contes, ces légendes et ces cantiques, sa mère les lui racontait, les lui chantait dans la langue provençale, alors réservée aux gens du peuple et, dans sa pureté, au peuple des champs; à ceux pour lesquels Mistral, au tout début de son œuvre, déclarera qu'il écrit:

Car pour vous seuls je chante, ô pâtres, gens des mas!

Les premiers vers que le futur auteur de *Mirèio*, poème rempli de catholicisme, écrira seront des vers religieux, des cantiques à la façon de ceux chantés par sa mère. C'est en le surprenant, un dimanche à vêpres, à écrire avec un bout de crayon, dans son paroissien ouvert, une traduction des *Psaumes de la Pénitence* arrivée à ce quatrain:

*Que l'isop bagne ma caro
Sarai pur: lavas me lèu
E vendrai pu blanc encaro
Que la tafo de la nèu!*

que son maître répétiteur, Roumanille... Mais, avant d'avoir Roumanille pour maître répétiteur, cet enfant ainsi nourri dans le miel des traditions et du bon Dieu suivit l'école primaire de Maillane. Il y fut envoyé vers les huit ans, et pas plus tôt, Dieu merci!. C'est-à-dire ayant déjà derrière lui quelques années de vagabondage utile. Et, Dieu merci! il y trouva l'occasion de lire plus le grand livre de la Nature que l'abécédaire.

En ce qui a trait à mon développement intime et naturel, à l'éducation et trempe de ma jeune âme de poète, j'en ai plus appris, bien sûr! dans les sauts et les gambades de mon enfance que dans le rabâchage de tous les rudiments, disent ces *Mémoires et Récits* auxquels il a donné le titre de *Moun Espelido*; à savoir, non pas tout à fait comme il a traduit, *Mes origines*, mais *Mon éclosion*. Puis il fut mis au pensionnat de Saint-Michel de Frigolet, situé dans l'abbaye de ce nom, au cœur de la Montagnette, chaîne de collines qui s'étend entre le Rhône et le terroir de Graveson et de Maillane.

Dirigé par l'un des plus fantaisistes marchands de soupe — soupe embaumée au thym, à la lavande — que la Provence aura vus, Saint-Michel était le pensionnat rêvé pour un poète de la Nature en espelîdo; le petit Frédéric n'y sera point changé de l'école, surtout buissonnière, de Maillane.

Dans les collèges, d'ordinaire, les écoliers sont parqués dans de grandes cours froides entre quatre murs. Mais nous autres, pour courir, nous avions toute la Montagnette. Quand venait le jeudi, aux heures de la récréation on nous lâchait tel qu'un troupeau, et en avant dans la montagne jusqu'à ce que la cloche nous sonnât le rappel. Aussi au bout de quelque temps nous étions devenus sauvages, ma foi! autant qu'une nichée de lapins de garrigues. Et il n'y avait pas danger que l'ennui nous gagnât. Une fois hors de l'étude nous partions comme des perdreaux à travers les vallons et sur les mamelons.

...Et nous nous roulions dans les plantes de thym; nous allions grappiller soit les amandes, soit les raisins verts oubliés dans les vignes; sous les chardons-rolands nous ramassions des champignons; nous tendions des pièges aux petits oiseaux; nous cherchions dans les ravins les pétrifications qu'on nomme, dans le pays, pierres de Saint-Étienne; nous furetions aux grottes pour dénicher la Chèvre d'or; nous faisons la glissade, nous escaladions, nous dégringolions, si bien que nos parents ne pouvaient nous tenir de vêtements, ni de chaussures. Nous étions déguenillés comme une troupe de bohémiens.

Il commençait le latin quand le bon M. Donnat — qui laissait les trois quarts de ses élèves, tous enfants du voisinage, payer en denrées, blé, viande, volaille ou bois de chauffage, voire en travail manuel de leurs parents, la pension — tombait en déconfiture. Frédéric fut alors mis dans un pensionnat d'Avignon où on lui faisait suivre les cours du collège; puis au pensionnat Dupuy qui le garda jusqu'à la fin de ses études: août 1847, où il sera bachelier. C'est là qu'il eut pour répétiteur Joseph Roumanille, son aîné de douze ans. Né à Saint-Rémy, Roumanille vers 1845-1847 se trouvait sans trop le savoir, ayant déjà composé *Li Margarideto*, le meilleur poète, sinon le seul, de la langue provençale et l'un des animateurs de sa renaissance encore improbable.

Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'élever à la lumière! s'écria l'adolescent, si nous en croyons les *Mémoires*, lorsque le maître répétiteur lui récita ses poésies. Et l'influence de Roumanille sur la direction provençale du futur auteur de *Mirèio* n'est certes pas contestable.

Cependant, au moment où il va quitter le collège, Mistral est moins le futur auteur de *Mirèio* qu'un rimeur d'odes en vers français qui trahissent.., que dis-je! qui proclament l'influence non seulement poétique mais politique de Lamartine. Tandis que Roumanille se trouve être l'ardent royaliste et le catholique ultra qu'il demeurera jusqu'à sa fin, il se souvient, lui, qu'il est fils d'un volontaire de 1793; il porte des germes républicains qui sans gêner ses tendances catholiques et conservatrices (tendances d'ailleurs jusqu'à son dernier jour modérées, malgré que nettes) mettront des fleurs tricolores dans son parterre. Privé de ce républicanisme, on ne s'expliquerait pas qu'organisateur et administrateur du Félibrige il ait su, sans

louvoyer certes! mais à la droite façon dont son père menait la charrue, grouper autour de lui les rouges miejournaux à côté des blancs. Mistral, à dix-huit ans, est un disciple politique et poétique de ce Lamartine, seul, d'ailleurs, poète français que l'on puisse appeler son maître. Il gardera jusqu'à sa mort cette loi lamartinienne de 1848, assagie, bien entendu, calmée par l'âge et l'expérience. Il mourra dans les sentiments politiques et sociaux non pas que Lamartine avait en 1848, mais que le Lamartine de 1848 avait en mourant. La magnifique *Élégie sur la mort de Lamartine* nous aide à formuler cette affirmation, laquelle tient compte de plusieurs faits. D'abord de la différence des tempéraments; ensuite de ce que la politique et la sociologie de Mistral, dans leur expression publique, ont été commandées par les intérêts d'une idée: l'idée, l'idéal régionaliste, que Lamartine ne servait pas; aussi de ce que Lamartine n'est pas mort en 1914, mais un demi-siècle plus tôt.

Entre l'ode *Comment on devient libre*, publiée par l'adolescent, le 15 avril 1848, dans un journal *Le Coq* d'Avignon (1), d'une part; d'autre part *Le Tambour d'Arcole* et certain passages de *Calendau*, de *Mirèio* même, il n'y a qu'une différence radicale de langage et de génie, mais non de sentiments politiques et sociaux.

(1). Ce poème, retrouvé par M. Ch. P. Jullian, a été donné par *L'Effort*, revue félibréenne publiée à Nîmes, n° de décembre 1921. Il montre que le disciple de Lamartine allait plus loin que son maître; mais en 1848, Mistral avait dix-sept ans, et Lamartine près de cinquante.

Quand le Juifs se pressant au rocher de Solyme...; quand l'altière Stamboul et sa perfide engeance; quand l'Anglais, dominant aux rives du grand fleuve, abusait de ses droits sur de pauvres colons...,

*Et quand sur nos aïeux la verge féodale
Frappait pour assouvir les caprices des grands,
Le pauvre, que le riche écrasait sous la dalle,
Exaspéré, sortit des rangs.
Peuple, comme les rois tu devins inflexible,
Tu rachetas l'égalité
Et de ton sang, peuple invincible,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!*

*Quand l'hydre insatiable a relevé la tête,
Renchérissant de haine et d'affreuse impudeur,
Le despote n'a pu conjurer la tempête
Que souleva son déshonneur...
Le peuple a triomphé, mûri par a souffrance
Et par l'austère pauvreté,
Et de ton sang, ô belle France,
De ton sang généreux jaillit la Liberté!*

*O vous, vous qui, le soir, pleurez dans l'esclavage,
N'espérez de vos rois ni grâce ni pitié;
Écrasez, étouffez avec un sain courage
Tous ces germes d'inimitié;
L'homme fort, le héros, celui dont le cœur vibre,
S'immole pour la vérité.
Du sang si l'on veut être libre!...
Car d'un sang généreux jaillit la Liberté!*

Si, enflammé par le contagieux incendie de 1848, Mistral n'avait pas écrit ces strophes — qui sont tout de même d'un beau ton pour un poète de dix-sept ans! — aurait-il pu faire parler de la sorte maître Ambroise, dans l'épisode auquel nous avons fait allusion?

*... Soldat aussi des grandes guerres,
J'ai parcouru toute la Terre
Avec ce haut guerrier qui monta du Mièjour,
Entraînant la gloire à sa suite,
D'Espagne aux steppes moscovites;
Et, poirier que l'orage agite,
Se secouait le Monde au bruit de ses tambours!*

*Et dans l'horreur des abordages,
Et dans l'angoisse des naufrages,
Les riches, malgré tout ne m'ont pas payé cher!
Et moi qui ne possède un pouce
Du sol natal où le blé pousse,
Pauvre comme quand j'étais mousse,
Pour ce sol, quarante ans, j'ai harassé ma chair!*

*Nous nous endormions sous le givre
Dans la bou', de lassitude ivres;
Et sans manger toujours notre part de pain bis,
Nous défendions le sol de France.
De cela, nul n'a souvenance!
En achevant sa remontrance
Par la ferme, il jeta son manteau de cadis.*

Bachelier, l'adolescent revient à Maillane, où il passera une année indécis de son avenir et bouillant de la fièvre révolutionnaire, tout en suivant en prosodie française le sillon des maîtres de l'heure.

Mais à la fin de 1848, son père voulant l'arracher aux tentations de la politique régionale, ou pire (car il y songeait paraît-il), de la parisienne, l'envoie à Aix prendre sa licence en droit. Il en rapporte au bout de trois ans le diplôme commandé. Il en rapporte surtout la résolution d'être un poète et un poète provençal; d'aider la Provence à rattraper, littérairement parlant, le temps perdu pendant cinq siècles; de lui constituer une littérature nationale, une littérature lui appartenant en propre comme lui appartiennent en propre son sol, son ciel, son fleuve, sa mer, sa race, son langage, ses mœurs, ses traditions, sa religion, son histoire. Possédant déjà les notions qui feront de lui un poète constamment historien, sans doute, à vingt et un ans, médite-t-il déjà d'ajouter un citoyen au poète, et le programme patriotique du Félibrige s'élabore-t-il en lui, quatre ans avant qu'il le lui apporte. Mais il a déjà nettement conçu l'idée félibréenne en tant que levier de la renaissance de la langue d'Oc; et il n'est pas sans rêver déjà ce dont il rêvera toujours, mais qu'il aura la sagesse de ne jamais inscrire dans le programme du Félibrige à savoir l'unification dans le dialecte provençal des différents dialectes de langue d'Oc.

Une page publiée en 1856, dans l'*Armana Prouvençau*, où il réclame ce que le Félibrige mettra toujours au premier rang de ses revendications l'enseignement du provençal à l'école, rend compte du Mistral de 1851-1852.

La langue provençale ou, si vous préférez la langue d'Oc, était autrefois la langue de toute l'Europe; c'est à peine si les autres nations commençaient à jargonner que les Provençaux avaient déjà une langue riche, souple, pure, musicale. Les chevaliers, les dames, les peuples, les rois, les empereurs la parlaient par délice et n'étaient jamais si contents que lorsqu'ils pouvaient entendre la chanson harmonieuse d'un troubadour.

N'est-ce pas en langue provençale qu'un roi anglais, Richard Cœur de Lion jetait sa plainte à ses armées qui le laissaient en prison dans la tour du duc d'Autriche? Et Frédéric II, le roi de Sicile, quand le désir de chanter le prenait, ne préférait-il pas la langue provençale à la langue de son pays?

Il fallait donc qu'il fût bien beau ce langage de nos ancêtres, pour que les princes ne voulussent que lui à leur cour, et pour que des poètes comme Dante, comme Pétrarque, vinssent à l'école des poètes provençaux! Et pourtant cette divine langue qui a inventé la poésie moderne, cette langue aimable qui, plus que toute autre, a servi à tirer l'Europe de la barbarie, piétinée par le temps, pourchassée par les guerres, a vu son empire diminuer de plus en plus et, depuis longtemps, elle a fini par se cantonner dans le pays allègre où elle avait pris naissance.

... On n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme. Oh! Oh! Oh! Je suis reçu! Que je suis content! Je vais travailler la terre, écrivait-il à Roumanille quatre ans plus tôt en lui annonçant son succès de bachelier. Cette terre, il en devient déjà un travailleur spirituel non moins fervent que son père un travailleur manuel. Il a sur le chantier un poème géorgique en quatre chants: *Les Moissons*, dont deux fragments figureront dans son recueil lyrique *Lis Isclo d'or*. L'un, daté du 28 juillet 1853, *La fin du Moissonneur*, d'une largeur déjà d'épopée, ne le montre pas complètement dégagé de l'influence lamartinienne; l'autre, *La Belle d'août*, n'a rien à faire avec Lamartine

mais n'arrive pas loin du meilleur Heine, ballade romantique nuancée à la provençale. Le recueil la donne comme de 1848; c'est l'avancer, peut-être, de quelques trimestres; mais qu'il l'ait produite à vingt ans au lieu de dix-huit, elle prouve que sa maîtrise sur la lyre mineure est complète, en langue d'oc.

*Margai de Valmareine,
Tressaillante d'amour,
Dévale dans la plaine,
Deux heures avant jour.
Elle court, folle, vire,
Soupire:
— J'ai beau, dit, le chercher,
L'ai manqué...
Ai! mon cœur se déchire.*

*Rossignolets, cigales, taisez-vous!
Oyez le chant de la Belle d'Août.*

*Margai est si jolie
Que, dans le firmament,
La lune ensevelie
Sous un nuage blanc
Dit: Passe, nue, passe,
Ma face
Veut laisser choir un rai
Sur Margai:
Ton ombre m'embarrasse.*

*L'oiseau dans l'aubépine
Qui berce ses petits
Lève sa tête fine
Au-dessus de son nid;
Mais, voyant qu'elle pleure,
S'épeure,
Et, pour la consoler,
A parlé
Peut-être demi-heure.*

*Le ver luisant ensuite
Qui brille dans le bois
A dit: — Pauvre petite,
Pour t'éclairer, prends-moi!
Ton amour s'inquiète?
Pauvrette,
L'eusses-tu dit plus tôt,*

*Mon flambeau
Aurait guidé ta quête.*

*Margai s'en est allée,
Çà et là, tant et tant,
Qu'à l'ombre d'une allée
A trouvé le jouvent.
Elle a dit: — Depuis l'aube,
Ma robe
De mes pleurs voit le cours:
Que d'amour,
Pour celui qui me robe!*

*Le regard de la lune
Sur moi compatissait.
L'oisillon dans la brune
De toi m'entretenait!
Et le ver qui éclaire
Par terre
Voulait, de son côté,
Me prêter
Sa petite lumière...*

Dix-huit ans ou vingt, Mistral est mûr pour *Mirèio*; le poème est commencé. Cela résulte de la lettre de 1859:

— Comment se fait-il que je sois resté dans mon mas? C'est d'abord le bonheur que j'éprouvais à ne pas quitter mon père au terme de sa course; c'est ensuite l'irrésistible besoin de composer *Mirèio*, j'ai mis à ce travail neuf ou dix ans.

Dès maintenant son influence sur la renaissance provençale est nette. En 1852, lors de la publication d'une anthologie de ralliement, *Li Prouvençalo*, il ira, suivant son expression, de ses dix pièces et d'un *Bonjour à tous* qui notera le point de départ de l'entreprise. Quelques mois plus tard, le Congrès d'Aix lui permet de manifester un don d'orateur qui s'exercera parallèlement désormais à son génie de poète, et digne de ce génie. En 1853, Congrès d'Aix; en 1854, fondation du Félibrige qui lui doit son règlement et son appellation. En 1855, l'*Armana Prouvençau*, organe du Félibrige, commence; sous divers pseudonymes, il y tiendra à côté de Roumanille une place grande et qui eût paru prépondérante aussitôt, s'il ne se fût pas attaché à l'éclipser point la personnalité, d'ailleurs puissante, de son ancien maître.

Ce Ronsard naissant possède déjà, en attendant que toute la poésie méridionale gravite autour du soleil qu'il va devenir, une brigade de félibres provençaux dont il nommera les plus chers au VI^e chant de *Mirèio*.

*O doux amis de ma jouvence,
Vaillants poètes de Provence,*

*Qui suivez, attentifs, mes chansons d'autre temps:
Toi qui tresses, ô Roumanille,
Couronne émouvante et gentille,
Le sourire des jeunes filles,
Les pleurs du populaire et les fleurs du printemps.*

*Toi qui des bois et des rivières
Cherches la fraîcheur coutumière,
Aubnel, pour ton cœur par l'amour consumé!
Crousillat, par qui la Touloubre,
Acide de renom, retrouve
Plus de bruit qu'elle n'en recouvre
De son Nostradamus, le mage renommé.*

*Mathieu qui, caché par les treilles,
Et le verre en main, t'émerveille
Au vif scintillement du féminin joyau!
Toi, Paulon, qui finement railles;
Tavan, le paysan qui travailles
En chantant, qui sur la pierraille
Au rythme des grillons promènes ton hoyau!*

*Dans les débords de la Durance,
Trem pant encor tes remembrances,
Toi qui à nos soleils chauffes le vers français,
Mon Adolphe Dumas: grandie,
Lorsqu'un jour Mireille est partie,
Loin de son mas, et mal hardie,
O toi qui de Paris lui as ouvert l'accès!*

*Toi, enfin, dont un vent de flamme
Agite, emporte et fouette l'âme, Garcin,
ô fils ardent du maréchal d'Alleins!...
Vers la récolte belle et mûre,
O vous tous, amis, à mesure
Que je gravis ma pente dure
Aérez mon effort de votre souffle saint!*

Sur cette liste figure un écrivain que la poésie d'Oc ne réclame guère, encore qu'il ait rimé en provençal quelque peu — et que sa sœur d'Oïl, le cas échéant, lui disputerait sans violence, encore que son œuvre française soit abondante, — mais un écrivain dont l'histoire de la littérature d'Oc fait grand cas. C'est par Adolphe Dumas, en effet, provençal-rhodanien situé dans les lettres parisiennes, poète dramatique surtout, que Paris apprit en 1859 l'existence de Mistral et la publication proche de *Mirèio*; la lettre

de 1859 lui fut adressée par le poète à titre de documentation. C'est grâce à lui que Lamartine put s'enflammer pour ce chef-d'œuvre et, dans son *Quarantième Entretien*, porter d'un seul coup l'obscur villageois de Maillane à la place où nous le voyons aujourd'hui.

Écoutez, je vais vous raconter la bonne nouvelle, Un grand poète nous est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours; il y a une vertu dans le soleil; un vrai poète homérique en ces temps-ci; un poète né, comme les humains de Deucalion, d'un caillou de la Crau, un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon, un poète qui crée une langue d'un jargon, comme Pétrarque a créé l'italien, un poète qui d'un patois vulgaire fait un idiome classique d'image et d'harmonie ravissant l'imagination et l'oreille, un poète qui joue sur la guimbarde de son village une symphonie de Mozart et de Beethoven, un poète de vingt-cinq ans, qui du premier jet fait couler de sa peine à flots purs et mélodieux une épopée agreste où les scènes descriptives de l'Odyssée et les scènes innocemment passionnées de Daphnis et Chloé, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme populaire, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio. Est-ce là un miracle? Eh! bien, le miracle est accompli. Il est dans ma main. Que dis-je! il est déjà dans ma mémoire, il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence...

...On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Delos, s'est détachée d'un groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mésigènes...

...Oui, il y a une vertu dans le soleil. Sur chaque page de ce livre de lumière, il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui chauffe, qui égaye jusque dans la tristesse de quelques parties du récit...

...O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence. Tu es grand de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt la France, mais plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporerait pas en mille ans.

Certes l'hosanna ne possède pas toutes les qualités d'une analyse de Sainte-Beuve.

Conçu rapidement, écrit plus rapidement encore, il serait facile de trouver dans son ampleur plus d'un détail à reprendre, plus d'une maille à ajouter à sa trame; mais le principal à dire sur Mistral, le *Quarantième Entretien* l'a dit... Et il constitue avec, en 1864, la représentation de la *Mireille* de Gounod, le seul événement bruyant d'une existence où le biographe ne découvre l'homme que sous les espèces du poète. Hormis son mariage en 1874, mariage sans plus d'histoire que n'en ont les mariages heureux (et stérile, d'ailleurs, en postérité), quels faits du Mistral quotidien pourraient être signalés en dehors de ceux qui participent à la production de son œuvre? Lui, qui avant vingt-cinq ans n'a jamais quitté la Provence, n'en sortira plus — sauf à Dijon pour s'aller marier et pour un voyage de quelques semaines en Italie, avec sa femme,

en 1891 — que comme militant du Félibrige ou comme poète, ce qui ne fait qu'un. Il lui arrivera, en 1868, de pousser jusqu'à Barcelone où il assume la présidence des Jeux Floraux. Il verra la capitale sept ou huit fois, en des séjours brefs. La première, en août 1858, pour se présenter à Lamartine; la seconde, l'année suivante, pour le remercier du *Quarantième Entretien*; la troisième, en janvier 1867, tandis qu'on imprime *Calendau*; puis en 1884, après la partition de *Nerto* et pour présider à Sceaux le IV^e centenaire de la réunion de la France et de la Provence; encore en 1897, sitôt que *Lou Pouémo dou Rose* paraît.

Pendant ce temps et ensuite, il aura donné au Félibrige, en 1874, une charte définitive avec une division en quatre Mainténances: Provence, Languedoc, Aquitaine, Limousin, et s'en sera vu proclamer *capoulié*. Il aura salué, en mai 1870, la statue de Jasmin, à Agen; célébré à Avignon, 1874, le Ve centenaire de Pétrarque; discoursé en 1878 aux Fêtes Latines de Montpellier, en 1879 devant l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse. Il aura inauguré en 1899 son *Museon Arlaten* qu'en 1909 le Prix Nobel (obtenu par lui en 1905) lui permettra de parfaire, et où la Provence de Mireille: coutumes, traditions, types, arts, métiers; costumes, jeux, mobilier, flore, faune, décor est rassemblée dans son essence. Il aura regardé sa statue, en 1909, à Arles, où l'on célèbre son jubilé à l'occasion du cinquantenaire de *Mirèio*. Il n'aura manqué aucune des manifestations intéressant la cause régionaliste, mais toujours en se plaçant en dehors et au-dessus de la politique de parti ou d'intérêts matériels. Il faut voir de haut, lorsque l'on a charge d'âmes, qui risquent aisément d'être en désaccord; et l'unité méridionale ne peut pas être poursuivie, ni souhaitée en dehors de la paix française.

S'il accorde sa sympathie, en 1892, à une *Déclaration des félibres fédéralistes* encore qu'il y soit dit: *Nous sommes autonomistes*, et que cette épithète malheureuse inquiète plus d'un de ses bons amis, c'est qu'il est patent qu'elle n'a point du tout le sens pseudo-alsacien, le sens anti-national que nous lui voyons aujourd'hui. C'est que la déclaration propose, avec vigueur il est vrai, le programme de décentralisation auquel il reste fidèle sans que son œuvre s'occupe de le soutenir positivement.

En 1907, il refusera de prendre la tête du mouvement soulevé par la mévente des vins. Non qu'il ne le trouve pas légitime, mais parce qu'il n'y voit pas sa tâche, qui doit demeurer une tâche de poète, et cette sagesse, déchirante pour son cœur, l'opinion méridionale la ratifiera.

Les populations viticoles du Roussillon, du Languedoc, de Provence, écrasées par la crise lamentable qui les ruine (l'hectolitre de vin ne vaut plus que 5 francs. 3 francs, 1 franc, 0 fr. 75 même dans certaines régions), lassées de l'inertie gouvernementale qui laisse les fraudeurs impunis, se soulèvent en masse. Des théories de gueux défilent dans les villes de la côte, Perpignan, Narbonne, Montpellier, en criant leur misère. A ces malheureux récoltés, le cardinal de Cabrières fait ouvrir les portes de la cathédrale et de ses églises. Tous se tournent alors vers Mistral, attendant de lui la parole qui reconforte et enflamme, le mot d'ordre pour la lutte à soutenir.

Les chefs du mouvement, ayant à leur tête le docteur Ferroul, maire de Narbonne, et accompagnés par l'un des dirigeants du Félibrige, se rendent à Maillane auprès de Mistral. Là, ils le supplient, lui, le poète illustre, le chanteur de la race, de se mettre à la tête des gueux du Midi. Devant le refus attristé, mais sage, du poète, le docteur

Ferroul va même jusqu'à l'implorer à genoux. Il voit en lui le salut, l'homme dont l'adhésion, plus que rien d'autre, forcera le gouvernement à agir. Mistral ne cède pas. Il prévoit, devant l'état d'exaspération des foules méridionales, que la formidable jacquerie peut éclater, si légitimes que ses revendications puissent être. Quels événements, dépassant les émeutes sanglantes de Narbonne, seraient advenus s'il avait cédé! (1)...

(1) Marius ANDRÉ, *La Vie harmonieuse de Mistral*, p.281.

Il aura donc employé, avec un oubli de soi entier et avec un tact parfait, sans faute dans la conception ou dans l'action, sa popularité régionale, et sa gloire nationale, et mondiale, à son œuvre patriotique. Et donné du patriotisme non seulement régional, mais national, mais universel la démonstration la plus pure ensemble et la plus pratique.

Le tout en ne quittant pas son village, ainsi qu'il est sans cesse recommandé au cours de son œuvre, et notamment dans une pièce de son dernier recueil *Les Olivades*, pièce qui s'intitule *Bref de Sagesse*.

*Écoute, que t'explique,
— Disait mon oncle Guigue, —
Mieux vaut un conseil bon,
Qu'un bon soufflet, mignon.*

*La vie est un passage
Mieux vaut, tel que le sage,
S'en déclarer content
Que d'insulter le vent.*

*Le Mistral qui s'enfile
Dans les halliers des îles
Vaut mieux que le Marin
Qui vous rend veule et vain.*

*Le Vent marin qui verse
Dans les mares, l'averse,
Que le Mistral vaut mieux
Qui décorne les bœufs.*

*A ta vitre visite
Mieux vaut d'un troglodyte,
Qu'un nid de vautour fier
Dans le Vallon d'Enfer.*

Mieux vaut cinq sous en poche,

*Pour acheter brioche,
Que cent écus prêtés
Par le Mont-de-Piété.*

*Bon d'être charitable;
Mais mieux vaut tuer le Diable
Que, par trop de vertu,
Si c'est lui qui te tu'.*

*Bon que l'on vante Rome:
Pourtant à Saint-Pacôme
Si tu fus enfanté,
Mieux vaut s'y contenter.*

*Au lieu de courre en buffle
Pour se briser le muffle,
Mieux vaut cheminer plan:
Ainsi dure plus l'an.*

*Mieux vaut dans sa couchette
Dormir, quand rien n'inquiète,
Que tout prendre au sérieux,
Avec des sacredieu!*

*Mieux vaut, droit comme un hêtre,
Croître sans rien connaître,
Que de béer toujours
Aux pétilles du jour.*

*De ces pisse-science
Ne prends l'impertinence.
Mieux vaut coi se tenir
Que de s'enorgueillir.*

*Au ciel que tu ne craches!
Mieux vaut faire sa tâche
Que de voir retomber
Son crachat sur son nez.*

*Bien que parfois il jeûne,
Mieux vaut un pâtre jeune
Qu'un empereur perclus
Qui ne digère plus.*

Sur la douce du Rhône,

*Casser des noix te donne
Plus que casser du bois
Dans les taillis du Roi.*

*Mieux vaut, à Cadolive,
Rire en mangeant l'olive
Qu'être inquiet à Paris
En mangeant des perdrix.*

*Puis si rien dans la vie
Ne te fait plus envie,
Éblouis-toi les yeux
Sur les astres des cieux.*

*Le ciel, mignon, recèle
Toutes les choses belles.
Tout ce que rêveras,
Là, tu le trouveras!*

Le tout en ne quittant pas son village, et parce qu'il n'a pas quitté son village. Et c'est dans le cimetière de ce village qu'il repose, sous un tombeau à l'édification duquel il occupa ses derniers ans.

Tombeau qui copie l'un des plus gracieux petits monuments que la Provence ait hérités de sa belle époque; un tombeau qui ne porte pas le nom de l'occupant, mais où rayonne l'étoile à sept branches du Félibrige, et cette épitaphe: *Non nobis, Domine, non nobis — Sed nomini tuo — Et Provinciæ nostræ — Da gloriam.*

A ce tombeau, la pièce qui clôt son dernier recueil, *Les Olivades*, est consacrée; elle porte la date 1907; c'est l'année où la construction commença.

*Sous mes yeux, je cois l'enclos,
Et la coupole blanchette,
Où comme les escargots
Me tapirai à l'ombrette.*

*Suprême effort de l'orgueil
Contre le temps qui nous mange,
Si fort que soit notre vueil
En long oubli tout se change.*

*Et lorsque les gens diront
A Jean des Figues, des Guêtres:
— Qu'est ce dôme?, ils répondront:
— C'est la tombe du Poète.*

*Celui qui fit des chansons
Pour Mireille, la rustique
Beauté de Crau; elles sont
Comme en Camargue moustiques,*

*Eparpillé's au hasard...
Maillane était sa demeure,
Et les anciens du terroir
L'ont bien connu, à son heure.*

*Puis, un jour, dira quelqu'un:
— C'était un roi de Provence...
Mais le chant des grillons bruns
Garde seul sa souvenance.*

*Enfin, on sera d'accord
Pour dire: — Tombeau d'un mage;
Car d'une étoile à sept bords.
Voyez! il porte l'image.*

MISTRAL EN TRADUCTION

II

MISTRAL EN TRADUCTION

I

Qu'il s'agisse des quatre ouvrages ressortissant à la poésie épique: *Mirèio*, *Calendau*, *Nerto*, *Lou Pouémo doù Rose*; de ses deux recueils lyriques: *Lis Isclo d'or*, *Lis Oulivado*; de son œuvre dramatique, *La Reino Jano*, Mistral a toujours accompagné son texte une traduction en prose française.

Non content de traduire en prose, il efface toutes traces de sa prosodie. Il procède cependant ligne à ligne et mot à mot. La grande ressemblance du provençal au français l'y obligeait; s'il n'eût point voulu se soumettre à une translation ainsi conduite, il aurait dû paraphraser: tel, à peu de chose près, un poète français qui se mettrait lui-même en prose. Ceci dit, il évite autant que possible les vers blancs, qui

s'offraient nombreux, et proscrit la rime par des moyens peu recommandables. La première strophe de *Mirèio* en donne un exemple significatif.

*Cante uno chato de Prouvènço.
Dins lis amour de sa jouvènço,
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan doù grand Oumèro,
Ièu la vole segui. Coume èro
Ren qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaïre parla.*

Au lieu de traduire *jouvenço* par *jouvence*, il écrit *jeunesse*. Or *jouvence* n'est pas *jeunesse*, *jouinesso*, terme qui viendra sept vers plus loin. A *jouvence* s'attache, naturelle, l'idée de l'amour. Mistral le sait aussi bien que nous, mais il ne veut pas rimer.

Ni rime, ni rythme. Ses traductions en prose ont les qualités qu'on pouvait attendre, quant à la fidélité, d'un tel traducteur, mais aussi tous les inconvénients qui s'attachent à une pareille traduction. Le sens est bien là, mais la divine cadence s'est évanouie.

Je chante une jeune fille de Provence. — Dans les amours de sa jeunesse, — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, — humble écolier du grand Homère, — je veux la suivre. Comme c'était — seulement une fille de la glèbe, — en dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Bien que son front ne resplendît — que de jeunesse; bien qu'elle n'eût — ni diadème d'or ni manteau de Damas, — je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine, et caressée — par notre langue méprisée, — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et habitants des mas!

Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, — qui naquis parmi les pâtres, — enflamme mes paroles et donne-moi du souffle! — Tu le sais: parmi la verdure, — au soleil et aux rosées, — quand les figues mûrissent — vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, — toi toujours tu élèves quelque branche — où l'homme insatiable ne puisse porter la main; — belle pousse hâtive, — et odorante, et virginale, — beau fruit mûr à la Magdeleine, — où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, — et sa fraîcheur provoque mes désirs — Je vois au souffle des brises s'agiter dans le ciel — son feuillage et ses fruits immortels... — Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes — de notre langue provençale, — fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux!

Or, avec cette traduction prosodique — qui, sous le pouce de Mistral, nous eût donné une musique équivalente à la musique du texte, — voici, pour les cinq strophes de l'invocation de *Mirèio*, ce que l'on obtient:

*Je chante une enfant de Provence.
Dans les amours de sa jouvence,
Au travers de la Crau, vers la mer, dans les blés,
Humble écolier du grand Homère,
Je peux la suivre. N'étant guère
Qu'une simple enfant de la terre
En dehors de la Crau, il s'en est peu parlé.*

*Bien qu'elle n'ait été splendide
Que de jeunesse, et point avide
D'un diadème d'or, d'un manteau de Damas,
En gloire, elle sera haussée
Comme une reine, et caressée
Par notre langue méprisée,
Car pour vous seuls je chante, ô pâtres, gens des mas!*

*Toi, Seigneur Dieu de ma patrie,
Qui naquis dans la bergerie,
Enflamme ma parole et fais battre mon sein!
Tu le sais; parmi la verdure,
Au soleil, dans la rosé pure,
Quand les figues deviennent mûres,
Vient l'homme, comme un loup, défruiter l'arbre en plein.*

*Mais, sur cet arbre qu'il ébranche,
Tu places toujours quelque branche
Où son aride main ne peut point parvenir.
Belle baguette virginale,
Qui fructifiera estivale,
Et redonnera automnale
Pour que l'oiseau de l'air aille sa faim nourrir.*

*Moi je la vois, cette branchette.
A sa fraîcheur, moi, je halette!
Je vois, au vent léger, remuer dans le ciel
Sa feuille et sa figue immortelle...
Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes
De notre langue maternelle,
Que je puisse saisir la branche de l'oisel!*

Ce n'est pas là, parbleu! La même musique de Mistral, mais nous sommes nettement dans la voie qu'elle ouvre. Eh bien! notre traduction, dans l'ensemble, est aussi exacte que celle du poète, jugulé par le dessein d'écarter les vers. Sans doute ligne 1, strophe II, nous escamotons le front resplendissant de Mireille (au profit, d'ailleurs, de toute sa personne) et le: *et point avide d'un diadème*, au lieu du: *bien qu'elle n'eût*, n'a pas de quoi nous rendre fier. Sans doute la strophe I, vers 5, n'a jamais dit, *n'étant guère qu'une*, et notre guère atténue quand le *coume ero ren qu'uno* repousse expressément l'atténuation. Mais il fallait rimer avec Homère et avec terre; il fallait rendre le son *ero*, qui en français revient à *ère*, et *guère* m'a paru la seule façon possible, celle qui s'écarte le moins du texte et du sens. En tel lieu, le sens devait céder le pas au son, et un petit contresens valait moins mal qu'un gros contreson. La principale caractéristique interne de la strophe de *Mirèio* réside dans la succession, aux 4e, 5^e et 6e vers, de trois rimes féminines prolongées; donner ces trois rimes elles-mêmes est l'impérieuse condition d'une traduction prosodique. Nous l'avons fait cette fois; et strophe III, vers 4, en ajoutant *pure* au mot rosée, alors que le *bagnaduro* du texte va sans épithète, nous nous en tirons aussi à bon compte.

Les 4e, 5e et 6e vers de la strophe IV, on les a vus dans la traduction en prose, ici littérale. Je n'ai pu mieux, un plus savant le fasse! Mais mes trois vers rendent mieux les mœurs du figuier que les trois vers du texte. L'arbre donne bien une floraison précoce (la Magdeleine: 22 juillet), mais ces prémices sont en petit nombre, il fructifie surtout en septembre. Sans doute, ce premier fruit est plus beau, plus poétique; c'est celui fait pour les amoureux et pour les oiseaux, comme chante le *Temps des Cerises*... On le nomme *figue-fleur*, et c'est pourquoi Mistral le cueille au début de la saison estivale, et *Mirèio*, c'est vraiment la figue-fleur de l'exquis et prolifique figuier mistralien. D'accord! D'accord!... Mais je veux en venir à ceci on ne traduit pas en vers d'une façon toujours littérale; si adroit et si ingénieux que l'intelligence des Muses vous rende, vous devrez donner plus d'une entorse à votre texte. Qu'elles soient légères!

En cas de changement obligatoire que le changement soit, du moins, conforme à l'esprit du texte et du contexte. Autre sens, si vous y êtes absolument obligé; mais jamais faux sens ni contresens, à moins que le contresens ne soit encore nettement préférable au contre-son.

II

Un contre-son. Voilà ce que perpétuellement la traduction en prose de Mistral donne aux oreilles de celui à qui sa connaissance du provençal permet de la confronter au texte. En veut-on un second exemple? Je l'emprunterai à *Mirèio*, en le choisissant parmi les morceaux les mieux venus de ce poème sans cesse accompli. Soit l'épisode du chant IV, intitulé *Les Prétendants*, où Mireille repousse l'un d'eux, Ourrias le guardian, venu lui faire sa demande à cheval, trident à l'épaule:

Aquèu matin, la pièuceleto

*Ero à la font touto souleto;
Avié'stroupa si mancho emè soun coutihoun
E netejavo li fiscello
Em' la counsoùdo fretarello.
Santo de Dièu! coume èro bello,
Quand dins lou sourgènt clar gafavon si pétoun!*

*Ourrias fagué: — Bonjour, la bello!
Bèn? refrescas vósti fiscello?...*

Ici comme partout Mistral s'est efforcé de ne pas rimer et c'est pourquoi, ayant à un premier vers la rime *bello* et au second vers la rime *fiscello*, mot qui signifie vase percé de trous dans lequel on place les fromages pour les faire égoutter, mot qui a son équivalent français avec *faisselle*, il nous le traduit par *éclisse*. Ceci constitue une faute, faute consciente, du même ordre que quand il traduisit *jouvenço* par *jeunesse*. L'éclisse n'est pas un vase qu'il soit nécessaire de frotter avec la plante dite prèle, mais un simple rond d'osier, sur lequel égoutte le fromage. Voici donc la traduction de Mistral.

Cette matinée-là, la jeune vierge — était seulette à la fontaine; — elle avait retroussé ses manches et son jupon, et nettoyait les éclisses — avec la prèle polisseuse. — Saintes de Dieu! qu'elle était belle, — guéant ses petits pieds dans la source claire!

Ourrias dit: — Bonjour, la belle! — Eh bien, vous rincez vos éclisses? — A cette source claire, si vous le permettiez, — j'abreuverais ma bête blanche. — Oh! l'eau ne manque pas ici, répondit-elle: dans l'écluse — vous pouvez la faire boire — autant qu'il vous plaît.

— Belle, dit le sauvage enfant. — si, comme épouse ou pèlerine, — vous veniez à Sylvaréal, où l'on entend la mer, — Belle, vous n'auriez pas tant de peine; — car la vache de race noire — se promène libre et farouche, et jamais on ne la traite, et les femmes ont du bon temps.

— Jeune homme, au pays des bœufs, — d'ennui les jeunes filles meurent. — Belle, d'ennui, quand on est deux, il n'en est pas! — Jeune homme, qui s'égare dans ces contrées lointaines — boit, dit-on, une eau amère, — et le soleil lui brûle le visage... — Belle, sous les pins vous vous tiendrez à l'ombre.

— Jeune homme, on dit qu'il monte aux pins — des tortis de serpents verdâtres! — Belle, nous avons les flamands, nous avons les hérons — qui, déployant leur manteau rose, — leur font la chasse, le long du Rhône. — Jeune homme, écoutez (que je vous interrompe!) — ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers.

— Belle, prêtres et filles — ne peuvent savoir la patrie — où ils iront, dit le proverbe, manger leur pain un jour. — Pourvu que je le mange avec celui que j'aime, jeune homme, je ne réclame rien de plus — pour me sevrer de mon nid. — Belle, s'il en est ainsi, donnez-moi votre amour!

— Jeune homme, vous l'aurez, dit Mireille. — Mais ces plantes de nymphœa porteront auparavant des raisins colombrins! — Auparavant, votre trident jettera des fleurs; ces collines — s'amolliront comme la cire, — et l'on ira par mer à la ville des Baux.

Voilà la cadence étouffée, écrasée. Ressuscitons-la. Reconstituons ce corps musical auquel le poète a cassé les os, dont il a dispersé les membres.

*Ce matin d'été la fillette
A la fontaine était seulette.
Elle avait retroussé ses manches, son jupon,
Elle nettoyait les faisselles
Fromagères avec la prèle.
Saintes de Dieu! qu'elle était belle
Quand dans le ruisseau clair guéaient ses blancs petons!*

*Ourrias fit: — Bonjour la belle!
Eh! bien, vous rincez vos faisselles?
A votre ruisseau clair, s'il ne vous faisait mais,
J'abreuverais bien ma monture.
— Oh! l'eau sort abondante et pure,
Répond-elle, je vous l'assure;
Elle en pourra bien boire autant comme il vous plaît.*

*— Belle, lui dit l'enfant sauvage,
Si, mariage ou pèlerinage,
Sylvaréal venez voir, où la mer s'entend,
Belle, vous n'auriez tant de peine.
La vache noire s'y promène,
Libre, farouche, souveraine;
Jamais on ne la trait, les femmes ont bon temps.*

*— Jouvent, là où les bœufs demeurent,
D'ennui, dit-on, les filles meurent...
— Belle, quand on est deux, l'ennui ne peut venir.
— Jouvent, qui dans vos lieux s'égare,
On dit qu'il boit une eau de mare,
Et que la fraîcheur y est rare...
— Belle, à l'ombre des pins, il faudra vous tenir.*

— *Jouvent, sur vos pins vont s'ébattre
Des tortis de serpents verdâtres.*
— *Belle, avons les flamants, les hérons serpentiers
Qui, sur les bords du Rhône, en masse,
Du matin au soir leur font chasse.*
— *Jouvent, écoutez-moi, de grâce,
Ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers.*

— *Belles, les prêtres et les filles,
Ne savent, quittant leur famille,
Où ils devront aller manger leur pain, un jour!*
— *Pour le manger avec qui j'aime,
J'irai au bout du monde même,
En Camargue, ou bien en Bohème...*
— *Belle, si c'est ainsi, donnez-moi votre amour!*

— *Jouvent, vous l'aurez, dit Mireille,
Mais ces nymphéas, étant treille
Devenus, mûriront les raisins les plus beaux!
Ce trident fleurira, beau sire!
Ces rocs molliront comme cire,
La Crau portera des navires,
Et l'on ira par onde à la ville des Baux!*

Évidemment, cela produit un autre effet; un effet que Mistral a tenu à ne pas produire, sous peine d'être, à côté d'un poète de langue provençale et parallèlement à lui, un poète de langue française. Un poète français égal au poète provençal: c'est ce qu'aurait conclu le lecteur, si l'auteur de *Mirèio*, au lieu de lui donner une traduction en prose, lui eût donné la traduction en vers, à quoi la similitude absolue des deux prosodies française et provençale, la quasi-similitude des syntaxes et la grande ressemblance des vocabulaires l'engageaient, — que dis-je? qu'elles lui commandaient. Car Mistral poète de langue d'Oïl n'aurait pas été moins grand que poète de langue d'Oc. Tout au moins dans l'expression car nous devons admettre que, pour la pensée même, c'est à la langue d'Oc qu'il doit d'être un grand poète; nous savons que c'est à sa volonté d'être un poète provençal, que c'est à son patriotisme régional qu'il est redevable de son génie, du meilleur de son originalité puissante. Mais une fois constitués ses poèmes, et alors qu'il s'agissait de les mettre en versification française, il avait tous moyens de les revêtir d'une forme non moins belle que leur forme provençale. Et même plus belle, car, sans dépriser la langue d'Oc. Mistral n'a pas trouvé en elle l'instrument perfectionné par dix siècles de labeur lyrique qu'était la langue d'Oïl de son heure, l'instrument dont disposèrent les La martine et les Hugo.

Avec son coup de pousse, on soupçonne ce que donnerait un morceau pareil, pris au hasard entre cent élans de son lyrisme. Il se rapporte à l'un des trois prétendants qu'évince Mireille.

*Le second des trois jeunes mâles,
Un gardien de blanches cavales,
Vint au Mas, du Sambuc; il s'appelle Véran,
Au Sambuc, en terre saline
Que fraîchit la brise marine,
Il a cent bêtes chevalines
Qui vont, dans les marais, les roseaux épouillant.*

*Cent juments blanches! Leur crinière
Flotte sur l'encolure altière,
Ondoyante, touffue et franche du ciseau.
En leurs ardentes échappées
Lorsqu'elles partent effrénées,
On dirait écharpes de fées
Voltigeant sous le vent qui jaillit des naseaux.*

*Homme rougis, race bâtarde!
Les cavales de la Camargue
Au poignant éperon qui déchire leur flanc
Comme à la main, qui les caresse
Jamais ne montrèrent faiblesse.
Prises par malice traîtresse,
J'en ai vu exiler loin des marais salants,*

*Et un jour, revêches et promptes,
Jeter bas quiconque les monte;
Au galop s'éloigner de l'esclavage amer,
Flairant le vent, pour reparaître
Au Vacarès qui les vit naître,
Et désormais, libres du maître,
Respirer les parfums salubres de la mer.*

*Car de cette race sauvage
La mer demeure l'héritage!
Car, du char de Neptune ayant connu l'honneur,
Elle est encor teinte d'écume.
Et quand la mer souffle et s'embrume,
Quand des rocs elle bat l'enclume,
L'étalon de Camargue hennira de bonheur.*

Et sa longue queue traînante

*Comme un fouet claquera, mouvante.
Il piétine le sable, et se croyant serré
Par le trident du Dieu terrible
Qui, dans un pêle-mêle horrible,
Déchaîne ses vents irascibles,
Il bat d'un fier sabot la plage et les marais.*

III

Inutile de dire pourquoi les désavantages d'une traduction en prose seront plus fâcheux lorsqu'il s'agira de la partie proprement lyrique de Mistral. Les *Iles d'Or*, les *Olivades* recueillent une quantité de poèmes courts, d'une signification non pas faible (même quand le poète les intitule romances — et c'est le titre d'un livre des *Iles d'Or*, — il ne produit pas, il s'en faut bien, des romances sans paroles), mais légère par rapport aux compositions vastes et riches de faits et pensée que sont *Mirèio*, *Calendau*, le reste. Et le Mistral musicien grand entre les grands, joue dans *Mirèio* qui touche cent et cent fois la même corde, mais le Mistral virtuose de la rythmique se joue parmi la variété des *Iles d'Or*.

Le lecteur non versé dans les secrets du bel instrument musical qu'est la langue d'Oc, et qui prononce le provençal à la française (soit avec l'accent tonique sur l'ultième) restera sourd à la virtuosité du poète, grâce à sa traduction en prose. Ouvrant *Lis Isclo d'Or*, il prend au début *L'Arlatenco*:

*Vous lou, dirai, e lou creirès,
La jouventuro de quau parle
Èro uno rèino, car saubrès
Qu'avié vint an e qu'èro d'Arle.
La rescountrère un bèu dilun,
Dins la palun:*

*Es grand daumage
Qu'ansin anèsse à la calour
En acampant de jounc en flour
Per li froumage.*

un peu plus loin *Lou Renegat*:

*Jan de Gounfaroun, près pèr de coursàri,
Dins li Janissari
Sét an a servi.
Fau, enco di Tur, avè la coudeno
Facho à la cadeno
Emai au rouvi.*

*Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felecita;
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.*

ou *La Cadeno de Moustié*:

*Presounié di Sarrasin,
Engimbra coume un caraco,
Em' un calot cremesin
Que lou blanc soulèu eidraco,
En virant la pouso-raco,
Rico-raco,
Blacasset pregavo ansin*

ou *La Princesso Clemènco*:

*A passa tems qu'avian dins la Prouvènço
Un rei nouma Carle Segound lou Goi;
Car — siegue di sènso ié metre oufènso —
En caminant anavo de-guingoi:
L'avien fa coume aco... Mai, noum de goi!
Avié'no fiho, apelado Clemènco,
Bello mai que la mar noun es inmènso.*

et, face à ce texte qu'il ne peut réciter que cacophonique, il verra:

Je vous le dis, et vous m'en croirez, — la jeunesse dont je parle — était une reine, car vous saurez — qu'elle avait vingt ans et qu'elle était d'Arles. — Je la rencontrai un beau lundi dans le marais — Vraiment c'était dommage — qu'ainsi, par la chaleur, elle allât — ramasser des joncs en fleur — pour les fromages.

*Jean de Gonfaron, pris par des corsaires, — dans les Janissaires — a servi sept ans — il faut, chez les Turcs, avoir la peau — faite à la chaîne et à la rouille.
Boire l'allégresse — avec une amie — est de Mahomet la félicité; — mais sur la montagne — manger des châtaignes — vaut mieux que l'amour sans la liberté.*

Prisonnier des Sarrasins, — accoutré comme un Bohème, — avec un fez cramoisi — que le soleil blanc essore, — en tournant la noria — dont la roue grince, — un Blacas priait ainsi...

Au temps jadis, nous avions en Provence — un roi nommé Charles II le Boîteux; — car, et soit dit sans intention blessante! — en cheminant, il allait de guingois: — on l'avait fait ainsi... Mais, sur ma foi, — il avait une fille, appelée Clémence, — plus belle que n'est immense la mer.

Ici ce n'est pas seulement d'une moitié dont Mistral s'ampute, selon une chirurgie qui lui fait traduire *mestresso* par *amie*, alors que le français possède *maîtresse*, et *calot* par *fez* alors que *calot* n'est pas moins français qu'il est provençal, c'est.., de sa plus grosse moitié. Pour la lui rendre il faudrait donner la photo-phonographie de ces poèmes: mêmes mètres (ce qui est facile), mêmes rimes (ce qui n'est pas toujours impossible en tenant compte que l'*o* provençal correspond exactement à notre *e* muet), mêmes syllabes, tant dans le corps du vers qu'au début et qu'à la fin; rechercher le même son syllabique et tonique, et à défaut l'équivalent, et à défaut l'analogue.

On peut essayer. On doit essayer. Par exemple, au lieu de chasser les termes français qui sont les mêmes qu'en provençal, comme *calot* tout à l'heure, il faudra les prendre. Et ne pas repousser un mot provençal significatif quand le français n'en a pas la traduction précise. Donc ne pas traduire *caraco*, — nom sous lequel des millions de Méridionaux, de père en fils, désignent les Bohémiens, — par *bohème*. Si *pouso-raco*, machine hydraulique formée de godets attachés à une chaîne sans fin qui plongent renversés et remontent pleins (Larousse), n'a pas d'équivalent français, nous dirons languedociennement *pousse-raque*, et non à l'espagnole, et avec le dictionnaire, *noria*. Et ceci nous conduira à ne pas traduire par: *dont la roue grince*, une onomatopée telle que *rico-raco* qui appartient autant au français ou à l'espéranto qu'à la langue d'Oc.

De même, il ne nous fera pas peur d'écrire *Miejour*, si nous devons rimer avec *jour*, ni *oustal* pour *maison* et *castagne* pour *châtaigne*. Allons au bout de l'audace: il nous arrivera de laisser *cardeline*, pour *chardonneret* et *lagramuse* pour *lézard gris*. Quand le français ingurgite tant d'anglo-saxon, de russe ou de nègre, il peut avaler quelques termes dûment méridionaux, qui le feront boire à ses propres sources.

Il faudra user aussi du style dit *marotique*, véritable pont aux Muses entre langue d'Oc et langue d'Oïl et qui, tout en autorisant l'usage de l'inversion (outil au versificateur si commode), permet de réduire cette grave différence entre le provençal, où le pronom n'est pas joint au verbe, où l'on dit *cante* pour *Je chante*, et le français.

Le style marotique vaut beaucoup pour la poésie familière; après Marot, La Fontaine, Voltaire et Ponchon s'en sont aperçus. Il vaut pour toutes les poésies, sitôt que, au lieu de l'appeler marotique, on lui donne son véritable nom, qui est roman. Mistral, dans sa traduction en prose, s'en est gardé comme du feu. Traducteur en vers il l'eût magnifiquement employé. Servons-nous-en de notre mieux. Tout ceci réuni, nous ne ferons pas lire un Mistral lointain de traits et de ton.

*Je vous le dis, et le croirez,
Cette jeunesse dont je parle*

*Est une reine, car saurez
Qu'elle a vingt ans et qu'elle est d'Arles.
Un beau lundi la rencontrai
Dans le marais;
C'est grand dommage
Qu'ainsi elle aille à la chaleur,
En ramassant des joncs en fleur
Pour les fromages.*

*Jean de Gonfaron, pris par des corsaires,
Dans les Janissaires
Sept ans a servi.
Il faut chez le Turc avoir dure couenne
Car pèse la chaîne
Et serre t'a vis!
Boire l'allégresse
Avec sa maîtresse,
C'est de Mahomet la félicité;
Mais, sur la montagne,
Manger la castagne
Vaut mieux que l'amour sans la liberté.*

*Prisonnier des Sarrasins,
Accoutré comme un caraque,
Avec son calot carmin
Qui sous le blanc soleil craque,
En tournant la pouse-raque,
Rique-raque,
Blacas murmurait sans fin:
— A tes pieds, Vierge Marie,
Ma chaîne je suspendrai,
Si jamais
Me remets
A Moustiers dans ma patrie!*

*Au temps jadis nous avions en Provence
Un roi nommé Charles second le Boîteux;
car — soit dit sans intention d'offense, —
En cheminant il allait de guingois;
On l'avait fait ainsi... Mais, sur ma foi!
Fille il avait, appelée Clémence,
Belle encor plus que la mer est immense.*

Nous ne ferons pas lire un Mistral lointain de son et ni, ma foi, de chanson. Cependant, dans des minutes de bonheur nous arriverons à donner une traduction presque aussi bonne que Mistral aurait pu la faire musique et paroles; nous aurons pu nous coller si bien sur la surface du poème et pénétrer si fort dans son cœur que c'est Mistral lui-même, et non nous, qu'on pourra croire entendre chanter. Exemple (et je m'appuie ici sur le jugement public du moins récusable des juges) *Le troubadour Catelan*:

*Quand la belle Marguerite
Fille du grand Bérengier,
Est en fleur, Amour incite
A lui faire la poursuite
Le plus noble cavalier
Le roi Louis à toute bride
L'emporte en croupe à Paris.
Le soleil nous est ravi!*

*Un troubadour, dit l'histoire,
— Catelan était son nom —
En perd je manger, le boire
Et jusqu'au goût de la gloire.
Un matin, part d'Avignon,
Armé de son luth d'ivoire
Et la cigale au chapeau,
Décidé à parler haut.*

*— Je m'en vais trouver la reine,
Et je lui dirai Bonjour!
Je viens voir si, de la Seine,
L'eau limpide se promène
Comme aux sources du Miejour;
Voir si le grésil déchaîne,
Un son aussi cristallin
Comme un coup de tambourin.*

*— Je viens savoir si la figue
Mûrit en votre verger;
Si la pomme y est prodigue;
Si, question qui m'intrigue.
Le raisin s'y fait manger
Vrai comme dans la garrigue,
Et si vous goûtez encor
Le miel des oranges d'or.*

Poursuivant son aventure,

*Catelan allait, allait;
Aux buissons mangeant des mûres
Et dormant sous les ramures
Et buvant aux ruisselets.
Et, du temps qu'il se figure
La majesté de la Cour,
Le chemin se faisait court.*

*A la reine toute belle.
Il apporte un parchemin
Qui contient en ribambelle
Le produit de sa cervelle.
Enluminé de carmin;
Elle y lira la nouvelle
Et plus gentille chanson
Qui se chante à Graveson.*

*— Dites, reine, mon idole,
S'il ne vous est point amer
De plus voir la farandole
Et la ferrade qui vole,
De plus n'oliver l'hiver.
Dites, si l'on se console
Avec la bruine et le gel
Du regret de notre ciel.*

*Or, dans le bois de Boulogne,
Cela dit, il vient d'entrer.
Il neige, il pleut, le vent cogne,
Les grands arbres ont vergogne,
Le poète est égaré;
Trois larrons à forte poigne,
Las! tombent sur Catelan
Et le laissent pantelant.*

*La gente reine de France
Sur le lieu de l'attentat
Arrive en désespérance.
Et tandis que la potence
Recherche les scélérats,
Elle adoucira l'offense
En élevant de ses doigts
Au troubadour une croix.*

Mais, depuis, la Poésie

*A planté là son flambeau.
Le lilas qui s'associe
A la rose, à la cassie,
Foisonne autour du tombeau;
Et pour boire l'ambrosie
Tout Paris, une fois l'an,
Court au Pré de Catelan.*

*Et la tombe a fraîcheur telle,
Qu'on dit qu'aux jours de chaleur
Le moucheron et l'oiselle
Y vont rafraîchir leur aile,
Et que tout l'an, cette fleur
Où ton cher azur ruisselle,
Provence douce! y fleurit
Pour les dames de Paris.*

Autre exemple de la bonté duquel nous laisserons le lecteur juge. Qu'il prenne, toujours dans les *Iles d'or*, l'un des poèmes de Mistral les plus connus, les plus haut cotés: *La Communion des Saints*.

*Davalavo, en beissant lis iue,
Dis escalié de Sant-Trefume;
Èro à l'intrado de la niue,
Di Vespro amoussavon li lume.
Li Sant de peiro dòu pourtau,
Coume passavo, la signèron
E de la gleiso à soun oustau
Emè lis iue l'accompagnèron.*

et lisant, s'il n'entend pas le provençal aussi bien que le français, la prose dans laquelle Mistral a mis ce chef-d'œuvre:

Elle descendait, en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime. — C'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des Vêpres. — Les Saints de pierre du portail, — comme elle passait, la bénirent, — et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage ineffablement, — et jeune et belle, on peut le dire; — et dans l'église nul peut-être ne l'avait vue parler ou rire. — Mais quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en Paradis — et que les Anges la portaient!

Les Saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant, — et s'acheminer dans la rue, — les Saints de pierre bienveillants avaient pris en grâce la fillette; — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace...

etc., il verra ce qu'il faut penser de nos vers et s'ils ne sont pas autrement mistraliens que la traduction en prose.

*Elle descend, baissant les yeux,
L'escalier de Saint-Trophime.
Vêpre éteint ses cierges; aux cieux
La première étoile s'anime.
Les Saints de pierre du portail.
Comme elle passe, la bénissent,
Et jusqu'au toit familial,
Avec les yeux ils la conduisent.*

*Car elle est ineffablement
Sage; et pour belle, on peut le dire!
Et dans l'église, à nul moment
On ne la voit parler ni rire.
Mais lorsque l'orgue retentit
Et que s'envolent les cantiques,
Elle croit être au Paradis,
Chantant dans le chœur angélique.*

*Les Saints de pierre, la voyant
Entrer chaque jour la première
Sous le porche resplendissant,
Et sortir encor la dernière,
Les Saints de pierre tout heureux
Avaient pris la fillette en grâce;
Et quand le soir est radieux
Ils parlaient d'elle, dans l'espace.*

*— Je voudrais la voir héberger
Par un couvent, blanche nonnette,
Car le Monde est plein de dangers.
Dit saint Jean en hochant la tête.
Saint Trophime répond: — Bien sûr!
Mais j'en ai besoin dans mon temple
Car il faut du clair dans l'obscur,
Et dans le monde des exemples.*

— O frères, dit saint Honorat,

*Cette nuit, que la lune bonne
Sur prés et lagunes luira,
Nous descendrons de nos colonnes.
Car c'est Toussaint; en notre honneur.
Aux Aliscamps table se dresse
A la mi-nuit Notre Seigneur
Aux Aliscamps dira la messe.*

*Saint Lac dit: — Si voue le voulez,
Y conduirons la jeune vierge,
Lui donnerons bleu mantelet
Et robe blanche comme un cierge.
Et cela dit, les quatre Saints
Tels que la brise s'en allèrent;
Et, réalisant leur dessein,
Ils prirent l'âme et l'emmenèrent.*

*Le lendemain, de bon matin,
La belle fille s'est levée...
Elle parle à tous d'un festin
Où, en songe, elle s'est trouvée:
Que les Anges étaient dans l'air,
Qu'aux Aliscamps on l'a conduite,
Que saint Trophime était le clerc,
Et que le Christ la messe a dite.*

IV

Pour que le poète provençal ne passât pas inaperçu, ne se trouvât pas absorbé par le poète français, Mistral s'est traduit en prose, et de la façon aussi prosaïque qu'il était possible à un poète aussi invétéré, congénital. Il n'a pas voulu que des malintentionnés, ignorant que c'est la langue provençale qui l'a fait poète, aillent lui dire:

— Mais à quoi bon aller dire en provençal, langue inerte sauf pour quelques centaines de lettrés, ce que vous pouviez dire, ce que vous dites admirablement en langue française? Il n'a pas voulu surtout que sur la beauté de ses vers français, sur la facilité de transporter en vers français des vers provençaux, on pût traiter la langue provençale de langue sans personnalité véritable, la considérer comme un patois de langue française. Tout le monde n'est pas linguiste, tout le monde ne sait point que des deux langues d'Oc et d'Oïl, filles de la même mère gallique et du même père latin, la sœur aînée n'est pas la seconde, mais la première, et que le provençal possède un vocabulaire et une syntaxe qui ne doivent rien au français, que ce que le français doit au roman. Obéissant à des raisons éminemment respectables, Mistral s'est donc mis

en prose française. Cependant, il ne s'est jamais opposé à ce qu'on le traduisît en vers français, lui qui a été traduit, sinon dans toutes les langues du monde, du moins en beaucoup, et il a poussé le libéralisme jusqu'à permettre des traductions en vers languedociens, gascons ou catalans. Les traductions en vers français de son œuvre abondent. Hélas un certain nombre sont à maudire tant elles sont médiocres, et la traduction de *Mirèio* la plus connue, la mieux vendue, n'est certes pas à bénir. Elle est fidèle au moule de la strophe mistralienne, mais d'une faiblesse pour le reste, sens et musique, qu'il serait pénible de qualifier à l'auteur d'une traduction de *Mirèio* que je suis. C'est qu'elle a suivi une méthode déplorable, qu'au lieu de chercher à provençaliser, elle cherche à franciser. Son traducteur a voulu donner autre chose que ce que donnait Mistral; il l'a voulu ou plutôt il n'a pas pu faire autrement que s'il l'eût voulu. La traduction intégrale de *Mirèio* publiée en 1879 par E. Rigaud, avec le texte en regard, procède de la méthode qui a dirigé tant de traducteurs d'Homère, Virgile, Horace, méthode qu'on peut appeler académique. On n'y trouvera aucune faute contre la prosodie: pas de césure ailleurs qu'à mi-vers, pas de singuliers rimant avec des pluriels, aucun hiatus, aucune apocope (toutes licences dont nous usons autant qu'il le faut); enfin aucun terme qui ne soit au dictionnaire français de poche. Et tandis que Mistral est toujours concret, positif, que les termes de métiers, de zoologie, de botanique, etc., les images populaires et folkloriques, les expressions familières vivifient sans cesse son lyrisme, on nous sert une substance abstraite, incolore, et d'une maigre fidélité par surcroît.

Plus soucieux de fidélité à notre texte et à sa cadence que d'orthodoxie prosodique, l'hiatus nous fera d'autant moins peur que Mistral l'admet, comme la Muse française l'admettait avant Malherbe. Il nous sera d'autant plus indifférent de faire rimer, à l'occasion, singuliers à pluriels que la langue de Mistral ne marque pas le pluriel au substantif ni à l'adjectif (ale veut dire aussi bien *aile* que *ailles*; *maduro* signifie de même *mûr* et *mûrs*). L'élision par voie d'apocope (*vêpre'* pour *vêpres*) ne nous effraiera. Enfin, lorsque nous n'apocoperons pas l'*e* muet terminant un mot lequel est suivi d'un mot commençant par une consonne, cette voyelle comptera pour une syllabe (Et sa longue queu-e traînante; perché-e comme une fauvette). De même quand l'*e* muet terminera un mot au pluriel, accompagné donc d'un *s* (Là, de tes Mari-es. *Mireille*).

C'est ainsi que pratiquèrent, après Trouvères et Troubadours, Villon, Marot et Housard.

MIREILLE

III

MIREILLE

1. LE SUJET DU POÈME

Mirèio raconte les amours de deux jouvenceaux, amour contrarié par la différence de leurs situations sociales. Mireille est la fille unique d'un des riches ménagers de Crau, propriétaire du Mas des Falabrègues; Vincent le fils d'un vannier. Au bord du Rhône, entre les peupliers et les saulaies de la rive, dans une pauvre maisonnette rongée par l'eau, ils habitent, son père et lui, et ils passent de ferme en ferme rapiécer les paniers. Ce contraste, d'où sort le drame, le poème le souligne dès le début. Un soir, arrivés en vue du mas de Mireille où la crainte de l'orage les engage à demander l'hospitalité pour la nuit: — Combien a-t-on, ici, de charrues? demande Vincent. — Six, répondit le vannier.

Ah! c'est un tènement des plus forts de la Crau.

*Tiens! regarde leur olivette
Avec ses quelques bandelettes
De vignes, d'amandiers... Mais le beau du plantier
(Deux ne sont pas dans la contrée!)
Le beau, c'est qu'il a de rangées
Autant que de jours a l'année;
Et autant de rangés, en chaque autant de pieds.*

*— Mais dit Vincent, sang de macreuse!
Il doit falloir des oliveuses
Pour tant d'arbres et tant! — Oh! va, cela se fait:
Vienne Toussaint, nos journalières
Des Baux sont bonnes ouvrières.
Tout en chantant, régulières,
Elles ramasseraient bien plus, s'il le fallait!...*

*Et maître Ambroise parle encore...
Cependant le couchant colore
Le ciel, d'où l'orageux présage disparaît.
Les bœufs lents rentrent à l'étable,
Car le bouvier voit sur la table
Fumer la soupe profitable...
Et la nuit commençait à brunir les marais.*

— Bon! déjà paraissent les meules
Avec l'aire, comble d'éteules,
Dit Vincent, et voici le bercail du troupeau.
— Ah! leurs brebis viennent sans aide:
L'été, elles ont la pinède,
En hiver, la garrigue est tiède,
Recommence le vieux; dans ce mas tout est beau!

*Et ces magnifiques feuillages
Qui sur les tuiles font ombrage!
Et cette belle font qui coule en un vivier!
Et ce nombreux rucher d'abeilles
Que chaque an décembre ensommeille,
Et, sitôt mai, qui se réveille
Suspendant cent essaims aux grands micocouliers!*

Les parents de la jeune fille s'opposant formellement à son mariage, celle-ci, en pleine nuit, quitte le Mas pour aller implorer les Saintes Maries de la Mer, patronnes d'un petit port situé dans l'île de la Camargue entre les embouchures du Rhône. C'est en été. Après deux journées de marche sous un soleil torride, elle arrive au lieu du pèlerinage frappée d'insolation, et pour y mourir.

*Dans ses quinze ans était Mireille...
Côte bleuâtre de Fontvieille,
Montagnette baussenque et plaine de Crau, vous
N'avez repu si belle chose!
Le gai soleil l'avait éclosé.
Front de jasmin, bouche de rose,
Et le printemps nichait en fossette à ses joues.*

*Son regard répandait un charme
Qui toute tristesse désarme:
De l'étoile moins doux sont les rais, et moins purs.
La noirceur de sa chevelure
Luisait autour de sa figure
Et sa poitrine ronde et dure
Gonflait un brugnon double et pas encor bien mûr.*

Et folâtre et sémillante — et sauvage quelque peu!... Ah! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce, — tout à la fois vous l'eussiez bue! — Vincent n'avait pas encore seize ans; — mais tant de corps que de visage, — c'était certes un beau gars, et des mieux découplés, — aux joues assez brunes, — en vérité...

Mais terre noirâtre toujours apporte bon froment, — et sort des raisins noirs un vin qui fait danser.

Des douze chants du poème le premier se passe dans la cour du Mas où Vincent avec son père participent au repas du soir servi par Mireille. Puis se poursuit, entre Mireille et Vincent, l'entretien qui, sans qu'il y soit question d'amour, les prépare à devenir des amoureux. Mais il y est question de cette église qui servira de décor au dernier acte du drame. — Vous n'avez jamais été aux Saintes? demande, au milieu de leur bavardage, Vincent.

*Quoi! vous n'avez pas vu les Saintes?...
C'est là qu'on les entend, les plaintes
Des infirmes conduits, portés là de partout!
Nous y passâmes pour la fête...
Dans l'église, quelle tempête!
Ce cri l'emplissait jusqu'au faîte:
— Grandes Saintes! ayez, ayez pitié de nous!*

*C'était l'an de ce grand miracle...
Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel spectacle!
Un aveugle, un enfant, gisait pâle, menu,
Joli comme saint Jean-Baptiste,
Qui répétait d'une voix triste
— Oh! que la lumière m'assiste,
Saintes, et vous aurez mon agnelet cornu!*

*Et les larmes de se répandre,
Et les châsses de se descendre,
Lentement, de là-haut, sur le peuple incliné.
Et quand le câble sa glissière
Interrompt, dans l'église entière,
Comme un grand vent dans les clairières,
Retentit: — Grandes Saintes, oh! venez, oh! venez!*

*Mais, sur les bras de sa marraine,
Dès que de la menotte sienne,
Dès que l'enfantelet atteint les ossements
Des trois Maries bienheureuses,
Aux reliques miraculeuses
Sa main s'accroche vigoureuse,
En naufragé à qui la mer jette un grément.*

*Oui, sitôt qu'il met son étreinte
D'amour sur les reliques saintes,
Alors l'église entend clamer l'enfantelet
Avec une foi merveilleuse:*

— *Je vous vois, châsses lumineuses,
Ma grand, je te cois, sois joyeuse!
Allons quérir, allons! mon gentil agnelet.*

Le second chant décrit la naissance de leur amour, tandis que, perchés sur un mûrier, le garçon aide la fillette à ramasser la provende des vers à soie. Le III^e nous enferme dans la chambre du Mas où le dépouillement des cocons a lieu, hors de la présence de Vincent; mais les amies de la jeune fille évoquent avec malice le pauvre faiseur de corbeilles à propos de la scène du mûrier qui n'a pas échappé au regard de l'une d'elles. Du IV^e Vincent est absent aussi, tandis que Mireille repousse les trois prétendants jeunes, beaux et riches qui viennent au Mas demander sa main.

Chant V: combat entre Ourrias, l'un, des évincés, et Vincent; victoire et générosité de Vincent, félonie d'Ourrias qui perce de son trident le vannier, s'enfuit au galop de sa cavale, et se noie sous le poids du remords quand il traverse le Rhône sur une barque conduite par des pseudo-bateliers qui sont des lutins.

Le chant VI nous conduit dans les souterrains de la montagne des Baux, où l'on transporte Vincent, accompagné de Mireille, demander sa guérison aux charmes de la sorcière Taven. Le chant VII est pris par la demande en mariage que le père de Vincent vient faire au Mas, et qui provoque le courroux de maître Ramon et de Jeanne-Marie son épouse. Durant le chant VIII, Mireille, se souvenant du conseil de Vincent, part pour les Saintes Maries, traverse la Crau jusqu'au Rhône, et le chant IX est consacré aux recherches auxquelles sa disparition donne lieu. Le Xe, au voyage de Mireille dans la Camargue meurtrière. Dans le XI^e les Saintes Maries, qui la trouvent mourante dans leur église, lui racontent comment elles évangélisèrent la Provence, et la guérissent de l'amour profane en lui inoculant l'amour divin.

Avec le XII^e, Mireille meurt dans la chapelle des Saintes, devant ses parents et son amoureux.

2. L'AMOUR

Il n'existe sans doute pas un poème du genre épique ou, en tout cas, narratif, un poème correspondant pour le vers à ce que le roman est pour la prose, qui mérite mieux le nom d'*érotique* que le premier ouvrage de Mistral — en donnant au mot son sens primitif, général, au lieu de lui faire exprimer le seul côté sensuel, matériel de l'amour.

Mirèio est littéralement un roman d'amour, comme l'*Iliade* un roman de guerre. Un roman de l'amour juvénile, où l'amoureuse a l'âge de Juliette à peine, où l'amoureux pas encor l'âge de Roméo. Un roman d'amour juvénile, et le chef-d'œuvre d'un genre riche en chefs-d'œuvre comme aucun. Après Longus, Shakespeare, l'abbé Prévost et Bernardin de Saint-Pierre; après le Goethe *D'Herman et Dorothee*, le Byron du *Don Juan* (épisode de Juan et d'Haïdée), le Hugo *des Misérables* (Marius et Cosette), on

croyait qu'il ne restait qu'à glaner. Lisant *Mirèio*, ou se laisserait aller à croire que la moisson du cœur virginal n'avait été faite qu'à demi.

Mistral ne fait certes pas oublier ses prédécesseurs, lui qui, au contraire, les évoque tous; on voit bien ce que nous donnèrent, avant lui, l'auteur de *Daphnis et Chloé*, l'auteur de *Paul et Virginie*, pour citer es deux ouvrages le plus analogues au sien; mais ou voit tout aussi bien qu'après les avoir atteints il les dépasse.

C'est que, s'ils ne sont ni de médiocres psychologues ni de médiocres prosateurs, il arrive, lui, en grand poète et en grand psychologue. Son I^e chant, entièrement consacré au tête-à-tête de Mireille et de Vincent, constitue un sommet de lyrisme en même temps qu'un sommet d'analyse, marque le point culminant où l'analyse et le lyrisme, en pareil terrain, se soient jamais rencontrés et mariés. Il nous apporte, embelli pas le charme poétique le plus doux, le plus puissant, un document sur l'amour juvénile d'une hardiesse, d'une profondeur, d'une précision, d'une sûreté, et d'une clarté incomparables.

Il nous fait assister à l'évolution du phénomène érotique pris à l'état de graine et conduit à l'état de fleur épanouie; nous avons déjà vu éclore dans le jardin du cœur nouveau des fleurs aussi fraîches, nous n'en connaissions pas d'aussi riches de forme, de couleur et de parfum. Sans sortir de la chasteté, en laissant ses héros parfaitement purs, Mistral montre combien le côté spirituel de l'amour est dépendant du côté physique; le chemin que fait naturellement, mécaniquement, parcourir aux âmes les plus ignorantes de la chair, les mieux apprises de la pudeur, le contact le plus léger. Sous nos yeux, l'étincelle met, le feu aux poudres, et nous nous demandons si jamais incendie, depuis celui qui enflamma Juliette et Roméo, fut aussi ardent.

Lorsque le poème s'ouvre, Vincent avait déjà remarqué Mireille, mais Mireille n'avait pas encore remarqué Vincent; il n'était pour elle qu'un garçon qu'elle tutoie parce qu'il est de son âge; peut-être, aussi, parce qu'il est un simple vannier ambulante et, elle, la fille de maître Ramon. Leur entretien sous la treille de la cour, dans le resplendissant silence nocturne, coupé par le concert des grillons et le répons de la chouette, n'offre rien de nature à inquiéter sa mère, qui les écoute. C'est par l'éloquence de Vincent qu'elle est séduite, par le charme de sa voix et, l'intérêt des récits d'où, sans qu'il le veuille, son originale et sympathique personnalité se dégage. La surprise qu'elle reçoit en voyant ce que ce pauvre garçon, et ce beau garçon, a à dire et la façon dont il le dit, l'impressionne au fond de l'âme. Pour l'enfant d'un vannier, il parle merveilleusement! O mère, c'est un plaisir de dormir l'hiver, mais, à présent, pour dormir la nuit est trop claire. Écoutons, écoutons-le encore. Je passerai à l'entendre mes veillées et ma vie! Dernière strophe du chant I la graine est semée.

A l'ouverture du chant II, les voici sur le même mûrier; Vincent, ce matin-là, ayant passé par hasard devant l'arbre où Mireille cueille. Et lui parle, tandis qu'ils travaillent de concert. Par contraste avec cette douce compagnie, il évoque la solitude, l'hiver, sitôt le soleil couché, de la hutte où son père et lui se cloîtent, tout seuls, à attendre le sommeil, sans lumière et sans grandes paroles, autour de la braise à demi éteinte.

— Tout seuls; mais ta mère, où demeure-t-elle, alors? — Elle est morte et Vincenette est servante, loin... — Quoi donc, tu as une sœur?... Et cette sœur, tu lui ressembles?

Qui, moi? Elle est blondine et je suis, vous le voyez, brun comme un charançon. Plutôt, savez-vous qui elle rappelle?... Vous... Mais, sans qu'elle soit laide ni endormie, combien vous êtes plus belle! Et Mireille laissant aller la branche: — Oh! dit-elle, ce Vincent!...

Oh! dis, d'aquèu Vincent!... Le temps d'une strophe où revient: — Chantez, chantez, magnanarelles! répandu par la méchante musique du bon Gounod, le temps que la fillette respire le premier souffle du plaisir mystérieux qui la caresse, la graine a germé.

*Alors, tu me trouves gentille,
Plus que ta sœur? la jeune fille
Fait ainsi à Vincent. — Ah! oui, certainement.
— Qu'ai-je de plus? — Mère divine!
Et qu'a de plus la cardeline
Que la mauviette mesquine,
Sinon la beauté même, et la grâce et le chant?*

*— Mais encor? — Ma pauvre sœur,ette,
Ici, tu seras la mauviette!
Ses yeux sont bleus et purs, mais dans les vôtres luit,
Dans vos yeux noirs, luit et ruisselle
Une fontaine d'étincelles!
Quand j'ai sur moi votre prunelle,
Il me semble avaler rasade de vin cuit.*

*De sa voix limpide lorsqu'elle
Me fredonnait la Peyronnelle,
Ah! certes, de sa voix je goûtais la douceur;
Mais que votre bouche parfaite.
Belle, un mot, un seul mot me jette
Ah! plus qu'à nulle chansonnette
S'enchante mon oreille, et se trouble mon cœur.*

*Ma sœur, courant par les pâtures,
Comme un rameau de dattes mûres
Au soleil a brûlé la blancheur de son front;
Mais vous, Belle, vous êtes blanche
Comme l'asphodèle, et la branche
Du poirier lorsque Mai la penche;
Le hâle de l'été ne vous fait point affront!*

*Comme la libellule frêle,
Vincenette est encore grêle:
La pauvre, elle a grandi dans l'espace d'un an!
Mais vous, de l'épaule à la hanche,*

*Mireille, votre taille est franche!
Et Mireille, lâchant la branche
A nouveau, rougit toute, et dit: Oh! ce Vincent!*

Oh! dis, d'aquèu Vincent! — Entre cette seconde exclamation et la première, il n'y a pas que six strophes, mais un abîme, — un de ces abîmes, il est vrai, que le sentiment franchit à une vitesse aussi rapide que la lumière; le poète a fait descendre l'imagination de Vincent du visage au corps de Mireille, de sa beauté apparente à ses secrètes beautés (le texte dit littéralement mais de l'épaule à la hanche, vous, ô Mireille, il ne vous manque rien!). Audace dont la pudeur de la jeune fille s'aperçoit; elle ne rougit pas seulement de plaisir, mais de confusion. Prétextant qu'à babiller le travail ne s'accomplit pas, elle gourmande, elle raille l'aide bénévole qui la retarde au lieu de l'aider. Un silence suit pendant lequel ils s'efforcent de rattraper le temps perdu; Vincent étant, lui aussi, effrayé de son audace. Mais l'amour travaille pendant qu'ils travaillent; son germe, après un acheminement souterrain, doit sortir de terre. Il faut ici autre chose que des paroles, il faut une action, il faut le concours des sens. Et c'est pourquoi — dans ce sac où chacun enferme les poignées de mûrier, dix fois, vingt fois, cinquante fois, avec une hâte de plus en plus grande — leurs doigts une fois se rencontreront.

*Elle et lui, du coup tressaillirent!
D'amour pâlirent et rougirent,
Et tous deux à la fois, d'un doux feu inconnu
Sentirent l'ardente échappée.
Mais comme Mireille, effrayée,
Sortait sa main de la feuillée,
Lui, dans le trouble encor tout entier maintenu:*

*— Quoi donc? une guêpe brusquée
Dans ce sac vous aura piquée?
— Je ne sais, répondit Mireille, le front bas.
Puis avec une feinte rage.
Ensemble ils reprennent l'ouvrage;
Mais leurs yeux s'épient au passage
Pour être celui qui premier ne rira pas.*

*Leur poitrine battait. A verse,
De la feuille tombait l'averse.
Mais lorsque dans le sac il fallait l'engloutir,
La main blanche avec la main brune,
Soit par dessein ou par fortune,
Toujours venaient l'autre vers l'une,
Même ment qu'au travail, ils prenaient grand plaisir.*

Le poète a prononcé le mot: amour. Que lui reste-t-il à faire? — il lui reste à faire prononcer ce mot par Mireille et par Vincent. Voilà le problème que la psychologie pose à la Muse. Celle-ci le résout avec une ingéniosité infiniment délicate, mais hardiment sûre et qui s'exprime de la manière la plus poétique qu'on puisse rêver. Mais nous, qui exposons la solution d'un problème de psychologie, voire de physio-psychologie, on nous laissera l'exposer en simple prose d'analyste, quitte à nous faire remplacer quelquefois par le poète lui-même. Celui-ci use de deux ruses pour parvenir à ses fins.

D'abord, du nid de mésanges que les adolescents découvrent dans un trou du mûrier. Lorsqu'on trouve à deux un nid, on s'épouse au cours de l'année, chacun sait ça en terre de Crau. — Oui, mais à condition qu'avant d'être en cage n'échappent pas les petits! Où les garder provisoirement? Ils sont plus d'une douzaine. Est-ce Vincent qui propose, ou bien le serpent tentateur d'Ève, sur ce nouvel Arbre du Bien et du Mal, propose-t-il, par la bouche de Vincent, le corsage de Mireille? — Tiens! oui, donne! c'est vrai... Le vrai, c'est que Vincent doit courir aider la fillette en pleurs à sortir la folâtre multitude de l'étroit vallon où, se démenant des griffes, des ailes, elle faisait dans les ondulations culbutes sans pareilles, elle faisait mille belles roulades le long des talus.

Délicieux incident, inventé par le poète, à moins qu'il ne l'ait emprunté à l'estampe galante ou que la cigale qui, poursuivie par une hirondelle, se réfugie dans le corsage de Chloé endormie ne le lui ait suggéré. Il n'a pu profiter, érotiquement parlant, qu'à l'amoureux; il serait plutôt pour refroidir les sens de la jeune fille, lesquels doivent être émus, que dis-je? bouleversés. IL faut donc un second incident dont les partenaires recevront le même effet l'un que l'autre. De cet épisode-ci Mistral paraît être l'inventeur, mais vraiment l'intention n'est rien à côté de l'expression. Tandis que sur les joues de Mireille délivrée le sourire remplace les pleurs, sous eux voilà que la branche qui les porte éclate, se rompt.

— Au cou du vannier, la jeune fille, effrayée, avec un cri perçant se précipite et enlace ses bras; et du grand arbre qui se déchire, en une rapide virevolte, ils tombent serrés comme deux jumeaux sur la souple ivraie...

Ici le poète, qui s'est tu après la nichée tirée du corsage, ne saurait se taire; le silence ici serait dangereux. Mais aussi, que dire qui soit sans danger? Que dire qui n'aille pas souligner l'équivoque position de ces innocents? Que dire? sinon ceci:

*Frais zéphirs qui d'un doux ramage
Des bois remplissez le feuillage.
Sur ce couple béni, oh! que votre rumeur
Un moment mollisse et se taise!
Folles brises, que l'on s'apaise!
Ah! donnez leur, donnez leur aise
De rêver un instant qu'ils tiennent le bonheur!*

*Toi qui gazouilles dans ta course
Déjà lointaine de sa source,
Sois lent, petit ruisseau, sur ton lit de galets.
Pas tant de bruit, car leurs deux âmes
Dans le même rayon de flamme
S'envolent; le ciel les réclame...
Ah! laissez les voguer dans les airs étoilés!...*

Le temps de cette invocation, Mireille s'est dégagée de l'embrassade dans laquelle Vincent ne la retient pas; respect et loyauté qui porteront leur fruit, car la moindre contrainte, et la fière adolescente lui échappait pour toujours.

— Vous êtes-vous point fait de mal? demande-t-il.

— Je ne me suis pas fait de mal, mais telle qu'un enfant dans ses langes qui parfois pleure et ne sait pourquoi, j'ai quelque chose (dit-elle) qui me tourmente; cela m'ôte le voir et l'ouïr; mon cœur en bout, mon front en rêve, et le sang de mon corps ne peut rester calme.

— Peut-être est-ce la peur de votre mère?...

— Non, non! répond-elle.

— Ou peut-être un coup de soleil vous a enivrée?...

Questions non insidieuses sans être tout à fait franches, mais sur lesquelles la jeune fille ne saurait mentir. — Non, non! les échappées du soleil de mai, ce n'est pas aux filles de Crau qu'elles peuvent faire peur! Mais à quoi bon t'abuser? Mon sein ne peut plus le contenir! Vincent, Vincent, veux-tu le savoir!... Je suis amoureuse de toi.

Que manque-t-il? La moitié de ce à quoi le psychologue s'était engagé; mais la moitié... la plus petite, la plus facile. Le poète y emploiera une douzaine de strophes qui, de la hauteur où il est déjà parvenu, le feront monter plus haut, à une hauteur où la Muse de l'amour juvénile n'était pas montée depuis les deux amants de Vérone. Elles traduisent, avec une vérité égale à celle que possède la Nature, la stupéfaction de Vincent incapable de concevoir que Mireille puisse l'aimer:

— Vous (balbutie-t-il), du Mas des Falabrègues, la reine devant qui tout plie..., et moi vannier, un vaurien, Mireille, un batteur de campagne!

Elles enregistrent, avec la réponse de la jeune fille, cette théorie de l'égalité devant l'amour, par fidélité à qui Mireille succombera.

— Eh! que m'importe que mon bien-aimé soit un baron ou un vannier, pourvu qu'il me plaise à moi! Répondit-elle vite, et toute en feu, comme une lieuse de gerbes. Mais si tu ne veux pas que la langueur mine mon sang, dans tes haillons pourquoi donc, ô Vincent, m'apparais-tu si beau?

*Devant cette fière colombe,
Lui reste interdit, comme tombe
Des nues, peu à peu, un oiseau fasciné.
— Ah! tu es donc magicienne,
Pour que ta vue ainsi me prenne,
Pour que ta voix ainsi m'entraîne*

Et me fasse comme un par le vin enchaîné?

*Car de te tenir embrassée
A mis le feu dans mes pensées.
Et tiens! écoute aussi, si tu veux le savoir:
Pauvre colporteur de corbeilles,
Je t'aime toi, pure merveille,
Je t'aime à ce point que, Mireille,
Je te dévorerais si j'en avais pouvoir!*

*Je t'aime, et si disaient tes lèvres:
Je veux la Chèvre d'or, la chèvre
Sur qui jamais mortel n'a pu mettre la main,
Qui, sous le roc de Baus-Manière,
Prend sa pâture coutumière;
Je me perdrai dans les carrières
Ou la chèvre au poil roux, tu l'aurais dès demain!*

*Je t'ai, Mireille, dans les moelles
Tant que, si voulais une étoile,
Il n'est ni bras de mer, ni bois, ni torrent fou,
Il n'est bourreau, feu, fer, potence
Qui m'opposât une défense!
Du bout des pics, vois je m'élance,
Et Dimanche, tu l'as, suspendue à ton cou.*

*Plus je t'admire, ô la plus belle!
Et plus s'éblouit ma cervelle...
Tiens, je vis un figuier, un jour, dans mon chemin
Cramponné au roc nu d'où fuse
La font fameuse de Vaucluse,
Si maigre, hélas! qu'aux lagramuses
Plus d'ombre donnerait un rameau de jasmin.*

*Une fois l'an, vers ses racines
Vient clapoter l'onde voisine,
Et l'aride arbrisseau, à l'abondante font
Qui monte à lui en pleine gloire
Autant qu'il veut se met à boire...
Cela, pauvret, c'est mon histoire,
Cela s'applique à moi comme perle au chaton.*

*Car je suis le figuier, Mireille,
Et toi la font fraîche et vermeille!
Et plutôt au ciel une fois l'an, oui! une fois,*

*Que je pusse à genoux, comme ore,
M'enseigner à ton aurore,
Et surtout que je pusse encore
De mon baiser tremblant, ah! t'effleurer les doigts!*

Admirable poésie, mais c'est le psychologue qu'il faut surtout, admirer, celui qui procure à ces enfants un tel air de vérité, de nature, qu'ils semblent composés de chair et d'os, et non d'encre. Quand on a lu le II^e chant de *Mirèio*, un roman tel que *Daphnis et Chloé*, tel que *Paul et Virginie*, qui décrivent, eux aussi, l'évolution du phénomène érotique chez des enfants, semblent superficiels, fades — et moins humains... qu'enfantins. Question de poésie, oui, sans doute, mais question de psychologie d'abord et, en définitive, question d'esthétique.

Le second tête-à-tête — début du Ve chant — de Vincent et de Mireille est une scène que, sans Théocrite et ceux que ses oarystis inspirèrent, Mistral n'aurait pas conçue. On me l'assure, je veux le croire. Mais il laisse aussi loin Théocrite, ici, que tout à l'heure et Longus et Bernardin. Il les laisse à l'idylle, à l'élégie, et il pousse dans un genre poétique où l'on n'obtient rien si l'on n'est pas un analyste magistral. Il les laisse à la surface de la Vie — lieu où déjà tout le monde n'est pas capable de se tenir — et il descend dans sa profondeur. Ceci, parce qu'il dispose non seulement d'images, mais d'abord de sentiments qui n'appartiennent pas à des poètes mineurs et ne relèvent pas de genres mineurs.

— En vérité, je vous le dis (signifiait un jour Moréas), *les genres existent*. Mais pour que les grands genres existent l'épopée d'Homère ou le drame de Shakespeare, il faut être capable d'écrire l'*Odyssée*, et *Roméo et Juliette*. Le poème mistralien tient de l'un et de l'autre ouvrage. Il ne faut pas être loin de ce niveau-là pour bâtir une scène d'amour comme celle du Ve chant. Pour — tandis que l'on conduit à la rencontre l'un de l'autre, et sans qu'ils le sachent, Ourrias aiguillonné par la rage du refus de Mireille, Vincent qui transporte dans son âme la vive et mutuelle flamme qui brûla sous le mûrier pour faire passer ainsi le temps au lecteur:

*Maintes fois, à l'heure tardive
Où l'ombre sur la terre arrive,
A l'heure où se replie, sur le bord des sillons,
Les feuilles de trèfle, frileuses,
Autour de la bastide heureuse
Où demeure son amoureuse,
Il venait tout troublé faire le papillon.*

*Caché derrière la hai'haute,
Il imitait le cri, sans faute,
Du lucre, ou du motteux en passage d'été;
Et la brûlante jouvencelle,
Comprenant vite qui l'appelle,
Courait à la haie aux prunelles*

Furtivement, le cœur doucement agité.

*Et le clair de lune qui glisse
Dessus les boutons de narcisse,
Et la brise de juin qui frôle, au jour tombant,
Des blonds épis la mer mouvante,
Quand sous cette caresse lente,
Elle ondule, gonfle, serpente,
Et trémousse d'amour comme un sein palpitant;*

*Le bonheur du chamois qu'on chasse
Quand, ayant senti sur ses traces,
Tout un jour, à travers son Queyras nourricier,
Les chasseurs ardents à le suivre,
Le soir, enfin, d'eux le délivre,
Et qu'en ses rocs gainés de givre
Il se retrouve sauf au milieu des glaciers;*

*Tout cela n'est qu'une rosée,
Au prix de ces favorisées
Minutes que vivaient, lors, Mireille et Vincent...
Mais parlons bas, je le conseille,
Car les buissons ont des oreilles!
Caches dans l'ombre où l'amour veille,
Leurs mains tôt se mêlaient, aux beaux adolescents.*

*Ensuite, ils restaient sans rien dire;
Puis, ils se regardaient sourire:
Et puis, lui, ne trouvant rien à dire de mieux,
A l'adorable créature
Gaîment contait les aventures
Marquant son existence dure:
Et les nuits qu'il dormait sous la coûte des cieux;*

*Et la dent des chiens dont sa cuisse
Portait encor les cicatrices.
Et Mireille contait, de la veille et du jour,
Ses petits travaux, sa toilette,
Un plat que sa mère projette,
Le cheval que son père achète,
La chèvre qui brouta la treille de la cour...*

Il faut être un grand poète pour continuer de la sorte, pour passer avec une telle aisance du sublime au familier, du familier au sublime, pour renouveler ainsi ses

images; et celle que voici, ma traduction n'en rend que bien imparfaitement le charme, si elle respecte sa botanique (1).

(1). Mireille, écoute: dans le Rhône, disait le fils de maître Ambroise. — est une herbe que nous nommons l'herbette aux boucles; — elle a deux fleurs, bien séparées sur deux plantes, et retirées — au fond des fraîches ondes. — Mais quand vient pour de la saison de l'amour, — l'une des fleurs, toute seule, — monte sur l'eau rieuse, — et laisse au bon soleil épanouir son bouton; mais la voyant si belle, — l'autre fleur tressaille, — et la voilà, dame d'amour, — qui nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser. — Et tant qu'elle peut elle déroule ses boucles — hors de l'algue qui l'emprisonne, — jusqu'à tant, pauvrette! qu'elle rompe son pédoncule; — et libre enfin, mais mourante, — de ses lèvres pâlies — elle effleure sa blanche sœur... — Un baiser, puis ma mort, Mireille!... et nous sommes seuls!

Traduction de Mistral. — Au lieu de *l'herbette aux boucles*, j'ai traduit littéralement le terme provençal, *l'erbeto di frisoun*.

*Mireille, écoute: dans le Rhône
Il est une herbe qui rayonne
Et que nous appelons, nous, l'herbette aux frisons.
Elle a deux fleurs, bien séparées
Sur deux plantes, et retirées
Au fond de l'eau, toutes parées;
Mais quand pour elles vient de l'amour la saison,*

*L'une des fleurs, l'avant-coureuse.
Monte seule sur l'eau rieuse,
Et laisse au bon soleil son bouton épanouir;
Mais en la voyant si jolie,
L'autre fleur, aussi, se délie,
Et d'amour sitôt embellie,
Nage tant qu'elle peut pour près d'elle venir.*

*Tant qu'elle peut, elle déroule
Ses frisons rassemblés en boule.
Enfin, perdant la vie à ce sublime effort,
Elle s'échappe de sa plante,
Elle vient effleurer mourante,
Les lèvres de sa sœur vibrante...
Nous sommes seuls, Mireille!... un baiser, puis ma mort!*

Il faut être un maître de la langue et de la métrique pour savoir, quittant une image pareille, fixer un manège comme celui-ci,

*Elle a pâli. Lui de tendresse
S'affole, et soudain se redresse
D'un bond de chat sauvage, et Mireille, en sursaut,
Sous le regard qui l'incendie,
Cherche de sa hanche arrondie,
A écarter la main hardie.
Elle s'échappe, et lui la ceinture à nouveau...*

*Mais parlons bas, je le conseille,
Car les buissons ont des oreilles!...
— Laisse-moi! Laisse-moi! Geint-elle en se pliant...
Il la tient, et sa lèvre avide
Déjà pose un baiser rapide;
Mais elle n'étreint que le vide:
La belle l'a pincé, et s'enfuit en riant.*

*Et puis après, vive et coquette,
De loin fait: — languette! languette!
C'est ainsi qu'ils semaient, sous le bleu firmament,
Lorsque la lande se tait brune,
Leur blé, leur joli blé de lune,
Manne fleurie, heur de fortune,
Qu'aux manants comme aux rois
Dieu mande abondamment.*

mais il faut être d'abord un maître de l'analyse du cœur et du corps humain. Toujours sur le terrain de l'amour juvénile nous ne trouverons nulle part une transposition de la nature réussie comme celle que nous apporte Mistral. Il a fait son couple si vivant que maintenant ce couple n'aura plus besoin de lui pour vivre. C'est par leurs propres moyens que l'amoureuse et l'amoureux, nous semblera-t-il, sentiront et penseront, parleront et agiront.

Quand Mireille évince les trois prétendants, brave la colère de ses père et mère, quitte le Mas, change la terre pour le ciel; quand Vincent se mesure avec le sauvage Ourrias, quand il remercie Mireille des soins qu'elle lui prodigue après qu'Ourrias l'a traîtreusement percé; quand il décide maître Ambroise à la démarche auprès de Ramon; enfin lorsque son désespoir met le point final au poème, semble-t-il que quelqu'un nous les traduise?

*... Ne voyez-vous pas qu'elle est morte?...
Profère-t-il d'une voix forte.*

*Comme des harts d'osier, il tord ses poings, il tord
Ses bras, à furieuses étreintes.
Et puis commence la complainte:
— Seule tu ne seras pas plainte
Que l'on me pleure aussi, car ton soit, c'est mon sort!*

*— Elle est morte! Est-ce donc possible!
Morte? Est-ce donc compréhensible?
Un démon doit me le siffler... Mais, bonnes gens.
Vous tous qui avez vu des mortes,
Dites-moi, en passant les portes
Souriaient-elles de la sorte?...
De vrai, n'a-t-elle pas ses traits, ses traits vivants?...*

*— Mais quoi?... ils détournent la tête...
J'en sais assez! la chose est faite!
Ta voix, ton doux parler sont partis! Ah! Malheur!...
— Ici, le cœur de tout le monde
Comme un tonneau trop plein débonde;
Ici, à la plainte de l'onde
Le crève-cœur ajoute une vague de pleurs.*

*— Pleure ton fils, vieux père, pleure!
Aï! Aï! Aï! je veux tout à l'heure,
O Saintins, dans la fosse avec elle partir.
Là de tes Maries, Mireille,
Tu me parleras à l'oreille,
Et de vos coquilles vermeilles,
O tempêtes des mers, vous pourrez nous couvrir!*

*— Bons Saintins, en vous je me fie...
Aidez-moi à quitter la vie!
Un deuil tel que le mien ne se fait pas pleurer.
Creusez-nous dans la molle arène
La même couche souterraine,
Qu'un tas de pierres la maintienne
Pour que l'onde jamais n'aille nous séparer.*

*— Et pendant qu'aux lieux qui la virent
Sous le remords de son martyre
Ils seront à heurter sur la terre leur front,
Elle et moi, dans notre retraite,
Sous le ciel calme ou la tempête,
Oui, toi et moi, ma joliette,
Toujours plus et sans fin nous nous embrasserons!*

*Hors de lui, l'enfant aux corbeilles
Sur le corps glacé de Mireille
Éperdument se jette, et il s'anéantit
Dans une étreinte frénétique.
Mais du bas de l'église antique
Jusqu'à la voûte, le cantique
Que savent les Saintins de nouveau retentit:*

*— O belles Saintes, souveraines
De l'amère et traîtresse plaine,
Vous comblez de poissons nos filets, s'il vous plaît.
Mais à la foule pécheresse
Qui, à votre parvis s'adresse,
O fleurs de sel, faites largesse!
Si c'est la paix qu'il faut, emplissez-la de paix!*

Toutes les scènes où paraissent Mireille et Vincent portent la marque objective la plus nette que la poésie épique ait reçue depuis Homère. Jamais, depuis l'*Odyssée*, l'épopée n'a rien créé qui rappelle d'aussi près les créations de la Nature. Mistral est aussi impersonnel et, par conséquent, aussi naturel, aussi émouvant que Shakespeare et que Racine dans leurs meilleures minutes. Ajoutons que comme chez Homère ses personnages secondaires ne doivent rien, en fait de solidité psychologique et d'indépendance vis-à-vis de leur créateur, à ses personnages principaux. Maître Ramon, maître Ambroise, Ourrias, Jeanne-Marie, Tavèn, tout qui gravite autour du couple amoureux, et les figurants eux-mêmes: laboureurs, moissonneurs, magnanarelles, bergers ont l'air, comme Mireille et Vincent, de nous arriver sans intermédiaire. Il y a là un tour de force que Mistral ne renouvellera pas, et qu'il n'a pas, d'ailleurs, tenté de renouveler puisque les sujets de ses autres grands poèmes ne sont pas puisés dans la vie quotidienne. L'auteur s'égalerait sur tous autres points; il sera dans *Calendau*, dans *Nerto*, dans le *Poème du Rhône* un lyrique, un descriptif, un peintre, un musicien, un moraliste aussi accompli; il n'y sera pas un pareil psychologue.

Lamartine ayant lu *Mirèio* conseillait à Mistral de ne plus rien produire. Le conseil était excessif, et nous jugerions regrettable que le poète l'ait suivi.

Mais nous ne sommes pas loin de penser que Mistral, borné à son premier livre, ne serait pas un moins grand poète qu'il l'est. Si *Mirèio* est de beaucoup son chef-d'œuvre, c'est à son émouvante vérité psychologique que cet avantage dû.

3. L'AGRICULTURE

S'il n'existe sans doute pas un grand poème de l'ordre narratif, romancier, qui mérite mieux le nom d'*érotique*, il n'en est certainement pas un qui mérite autant le titre de *géorgique*; c'est-à-dire qui concerne autant les travaux de l'Agriculture.

Mirèio comporte, dans le plan régionaliste où se tient l'œuvre entière de Mistral, deux sujets: le sujet érotique et le sujet géorgique. Second sujet aussi net, aussi important que le premier, mais pas davantage; le poète présente l'anecdote amoureuse et l'action agricole sans subordonner celle-là à celle-ci, ou celle-ci à celle-là; c'est d'ailleurs ainsi qu'il agit toujours en tant que descriptif et en tant que psychologue: il ne cesse de narrer la nature sans que la narration humaine soit d'une parcelle sacrifiée, et réciproquement. Il y a toujours chez lui un équilibre dont nous ne connaissons de modèle que dans la *Vie*, ou chez celui de tous les poètes qui sut le mieux prendre la *Vie* pour modèle: cet Homère dont Mistral se déclare l'humble écolier, mais dont il est bien probablement le meilleur disciple, sans en excepter Virgile.

Le sujet géorgique de *Mirèio* part de l'élevage des vers à soie et poursuit jusqu'à la moisson. Quand Vincent et son père arrivent au Mas, ils trouvent la jeune fille qui revient de garnir la litière des magnans; le IIe et le IIIe chant sont intitulés: *la Cueillette et le Dépouillement des cocons*. Le chant VII se déroule dans un paysage de moisson. En allant faire sa demande, maître Ambroise traverse l'océan des blés mûrs; il arrive au Mas en même temps que la troupe de moissonneurs embauchée par maître Ramon. Nous sommes au soir du 23 juin, jour de la fête des moissonneurs, et nous assistons au feu traditionnel de la Saint-Jean. La moisson commence dès le lendemain, soit la ville de la mort de Mireille — et nous sera décrite dans le chant VIII, — sans que d'ailleurs les autres travaux: labourage, fenaison et pâturage soient interrompus. On y voit maître Ramon, en vue d'une enquête sur la disparition de sa fille, rassembler sur l'aire du Mas tous les travailleurs, arrachés subitement à leur ouvrage, au plein exercice duquel ils nous sont montrés. Jamais poète narratif ne s'est courbé sur le travail des champs comme celui-là; j'entends un poète narratif, et non pas un poète didactique.

Dire géorgique ce n'est point dire didactique; *Mirèio* ne saurait passer pour tel; Mistral n'a rien à voir, pour le dessein de son ouvrage, avec le poème grâce auquel le terme géorgique a passé dans le vocabulaire des genres. Il n'offre, par conséquent, aucun rapport avec les imitateurs du Virgile des *Géorgiques*, tels que Delille, et autres amateurs des jardins ou chantres des saisons. Il ne prétend pas enseigner l'agriculture au profane, et encore moins aux gens pour qui seuls il déclare œuvrer:

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas!

A ceux-ci il présente un poème qui, au lieu de les transporter dans un domaine qui n'est pas le leur, les maintient chez eux.

Cependant, le côté technique de *Mirèio* est d'une parfaite précision et sûreté; il fallait cela pour ne pas donner à rire aux pâtres, aux gens des mas, mais il fallait que ce rappel de leur vie quotidienne ne sentît pas une minute le renseignement, la leçon. Il

fallait que les faits agricoles fussent mêlés à la vie des personnages de façon aussi naturelle qu'il sont mêlés à l'existence quotidienne des lecteurs que Mistral avait en vue, d'abord et surtout. Car il a bien un public en vue et un public analogue à celui auquel s'adressait Homère; *Mirèio* est une de ces œuvres rares, très rares, qui peuvent, ainsi que les poèmes homériques, toucher le populaire tout en ravissant le lettré. Pourquoi? Parce qu'elles sont le fait de poètes grands; donc, par définition, de poètes susceptible d'intéresser le lettré, mais de poètes qui ont mis leur effort non pas à intéresser le lettré mais le peuple le fait de poètes qui parlent au peuple. Quant à savoir si le populaire provençal, méridional, a vraiment entendu la voix de *Mirèio*, c'est une question que je ne veux pas débattre; il faudrait auparavant rechercher s'il est sûr que le populaire hellénique ait entendu la voix de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* aussi bien qu'on nous l'assure..

Un exemple de la façon dont procède constamment, Mistral pour être à la fois géorgique et non-didactique nous sera fourni par, le début du chant III. Le passa se rapporte aux maladies des vers à soie. Tandis que les magnanarelles détachent les cocons des brindilles de chêne-nain, des touffes de romarin où, attirée par la senteur de la montagne, la noble chenille s'emprisonne, brindilles si pleines qu'elles sont semblables à des palmes d'or, Jeanne-Marie, mère de Mireille, se réjouit de sa réussite qu'elle attribue à la protection de la Sainte Vierge (la Bonne Mère, en mythologie provençale).

— Car, après tout, c'est elle qui avec largesse commande, lorsqu'il lui plaît, aux magnans de monter: aussi, hier, fut-elle, comme tous les ans, lui porter en hâte le plus beau de ses brins pour dîme.

*Moi, dit Iseult du Mas de l'Hôte,
J'ai grand peur de payer ma faute!
Le jour que le vent d'Est a brusquement fraîchi
(De ce laid jour, qu'il vous souviennne!),
Je ne fermai vitres, persiennes.
Quelle imprudence fut la mienne!
Je viens d'en compter vingt sur leur couche blanchis...*

Canela (blanchis) se dit des vers à soie atteints de la terrible maladie appelée *muscardine*, due au développement d'une moisissure qui leur donne une apparence plâtrée, explique une note du poème. Maladie voisine de celle que Pasteur viendra guérir dans un quart de siècle: car Mireille se passe à peu près au moment où Mistral est né. La discussion que notent les strophes qui suivent montre combien naturellement le poète fonde dans son récit la substance géorgique dont il dispose sans cesse. Elles donnent la parole à Tavèn, la sorcière des Baux venue pour donner son aide, dit le poète. Son aide et... sa science; une science dont le positif Pasteur fera peu de cas, mais dont le poète et le psychologue tirent parti. En toute chose plus que les vieillards, vous croyez, jeunes gens, de connaître! Mais il faut que l'âge nous afflige, il faut pleurer, il faut gémir alors, mais beaucoup trop tard, on voit et on connaît!

*...Vous, pauvres femmes sans cervelle,
Si l'éclosion paraît belle,
Tout vite par la rue allez en bavardant:
Mes vers, à moi, c'est pas à croire,
Comme ils sont beaux! Venez les voire....
L'Envie a là manger et boire:
Sur vos pas, la voici, jaune et grinçant des dents.*

*— Ils font plaisir! dit la voisine;
Tu naquis avec la crépine! (1)
Mais, dès que vos regards se seront séparés,
Elle leur darde, l'envieuse,
Quelques œillades venimeuses
Qui te les brûle et te les creuse...
— C'est le vent, puis dis-tu, qui me les a plâtrés.*

*— Cela, pardi! peut bien y être;
Mais si j'avais clos ma fenêtre
Je serais, dit Iseult, plus tranquille à présent!
— Des maléfices que l'œil lance,
Quand dans la tête il brille et danse,
Tu n'en douterais pas, je pense?...
Et sur Iseult, Tavèn lançait des yeux ardents.*

(1). *As te crespino*: tu es née coiffée. — *Crespino*, coiffe, membrane que quelques enfants portent sur la tête en venant au monde, et qui est aux yeux du peuple un indice de bonheur (*Note de Mistral*).

Quant à la moisson, sa technique est répandue en deux chants, prise depuis la minute où le peuple provençal constate que ses blés sont bons à couper (visite de maître Ramon à ses champs, tandis que la colle de ses moissonneurs arrive), jusqu'à l'heure où le peintre de la Nature dispose d'un sujet comme celui-ci:

*Quarante moissonneurs, quarante,
Telles des flammes dévorantes,
De son manteau touffu, odorant, ajusté;
Dépouillaient, d'une main cruelle,
La glèbe; leur fer la harcèle
Comme des loups! Ils dépucellent
De leur or, de leur fleur, et la terre et l'été.*

*Derrière eux, et en longues lignes
Comme les crosses d'une vigne,*

*La javelle tombait avec ordre: à pleins bras,
Les brunes lieuses, ardentes,
Les ramassaient sitôt tombantes.
Les pressaient en gerbes pliantes
D'un robuste genou, et les jetaient à bas.*

*Les faucilles semblaient les ailes
D'un essaim lorsqu'il étincelle.
Comme le flot marin elles étincelaient,
Quand vibre l'écaille argentine,
Au soleil, d'un banc de sardines.
Cependant, cent meules voisines,
En place de l'épi, la gerbe amoncelaient.*

*Çà et là quêtent fureteuses,
Leur tablier rempli, les glaneuses.
Mais au pied des gerbiers, croyant fuir la chaleur
Et le regard qu'elle idolâtre,
Plus d'une fillette folâtre
Une minute vient s'abattre
Languissamment: Amour aussi est moissonneur.*

Le fil géorgique que Mistral déroule ne suit pas strictement l'évolution du drame d'amour, ne relie pas seulement la saison qui va du début de mai, où les magnans commencent leur nourriture, jusqu'au jour où les blés tombent sous la faucille. Aucun des grands faits du calendrier agricole ne nous manquera, les uns décrits, les autres rien qu'indiqués: tous amenés d'une façon aussi naturelle que diverse. Ils jailliront si nécessairement du récit qu'il semblera que l'ingéniosité du poète n'y est pour rien.

Le dépiquage du blé se produit à une date postérieure à la mort de Mireille. Mais le petit ramasseur d'escargots que la jeune fille rencontre au fond de la Crau et qui demain, à l'aube, lui fera passer le Rhône nous en fournit un tableau dont la précision égale la puissance, dont la puissance ne gêne pas la simplicité. C'est pour apprendre à la jeune fille quels dangers la menacent si elle persiste à vouloir passer la nuit sur les bords du fleuve au lieu de recevoir l'hospitalité que lui offriront ses parents sous leur tente de pêcheurs. — Voulez-vous donc, cette nuit, voir la bande qui s'échappe, plaintive, du Trou de la Cape? Malheur à vous si elle vous rencontre! avec elle dans le gouffre elle vous fait sombrer!

— Et qu'est-ce que ce Trou de la Cape?

— Tout en marchant parmi les pierres, je vous le conterai, fillette!...

Et il commença:

— Il était une fois une grande aire qui regorgeait de meules de gerbes. Sur la berge de la rivière, demain vous verrez le lieu où cela se passa...

Depuis un mois, et davantage,

*Les gerbes étaient en foulage.
Un cercle de chevaux camargues piétinait
La paille d'or. Pas de relâche!
Toujours les sabots à la tâche
Sortaient le grain que l'épi crache;
La meule faite, une autre meule intervenait.*

*Il faisait un soleil!... L'airée
Semblait, dit-on, incendiée,
Et les fourches de bois faisaient voler en l'air.
D'un mouvement insatiable,
Une gerbée irrespirable
Aux naseaux des chevaux. Le Diable
Doit attiser ainsi sa fournaise d'enfer.*

*Ou pour Saint-Pierre ou pour Saint-Charles
Vous pouviez sonner, cloches d'Arles!
Ni fête, ni dimanche aux malheureux chevaux.
Toujours le harassant martyr,
L'aiguillon qui pique et déchire...
Toujours les jurons cri, délire
Du gardien enragé à presser les travaux.*

*Comble d'avarice! le maître
La muselière a osé mettre
Aux blancs foupleurs, hélas! Vint Notre-Dame-d'Août.
Sur l'amoncellement qui fume
Le cercle, suivant la coutume,
Tournait déjà, trempé d'écume,
Foie aux côtes collé, baveux, jarrets à bout.*

*Soudain un noir orage en trombe
Obscurcit le ciel, crève et tombe.
Ai! tout est balayé par un coup de mistral.
Les affamés qui renièrent
Le jour de Dieu roulent à terre,
Aveuglés par la foudre, et l'aire
Se déchire et leur ouvre un gouffre sépulcral.*

*Le monceau de paille tournoie
Comme en fureur, et tout se noie
Valets, aide-gardiens, gardiens, chevaux, patron,
Fourches, van, chèvres du van, pelles,
Les grands sacs de blé; tout chancelle,
Tout se heurte et tout, pêle-mêle,*

A déjà disparu dans le gouffre sans fond.

On n'en finirait pas à poursuivre la démonstration. Le chant IX, le plus géorgique de tous, nous décrit, avec la moisson, la fenaison, le labourage, le pâturage... Mais arrêtons-nous quelques instants au chant IV. Celui-ci, en effet, quitte la *géorgique sédentaire*, telle qu'elle s'exerce au Mas des Falabrègues, pour la *géorgique nomade*. Aux grands événements que constitue l'estivage alpestre des troupeaux ovins et caprins que la Crau nourrit l'hiver, à l'élevage des sauvages races chevaline et taurine de Camargue, Mistral consacre un chant entier; celui intitulé *Les Prétendants*. Car les prétendants de Mireille sont riches l'un en brebis, l'autre en chevaux, l'autre en taureaux; nous voyons Vèran au milieu de ses cavales; Ourrias né dans sa manade, élevé avec ses bœufs, qui de ses bœufs a la structure et l'œil sauvage, et la noirceur et l'air revêche, et l'âme dure; Alori, l'air serein et le front sage..., vous l'eussiez cru le beau roi David, quand, vers le soir, au puits des aïeux, il allait, dans sa jeunesse, abreuver les troupeaux.

Et voici le troupeau d'Alori qui descend des Alpes:

*...Mais, lorsque la chaleur s'allège,
Que les premiers flocons de neige
En légers tourbillons mouchettent les sommets,
Il fallait voir, pour l'hivernage
Abandonnant les pâturages,
Des hauts vals dauphinois sauvages
Descendre dans la Crau ce troupeau renommé.*

*Il fallait voir sa multitude,
Comme lasse de solitude,
Dévaler vivement dans les chemins pierreux.
Avant-garde, la bande folle
Des agneaux hâtifs cabriole
— L'agnelier est à rude école! —
Les ânes, les ânonnons avancent derrière eux.*

*A califourchon sur la selle,
L'ânier dirige leur séquelle.
Dans les mannes de corde, ils portent sur le bât
Les hardes et les couvertures,
Le boire avec la nourriture,
L'agneau pour qui la marche est dure,
Et la saignante peau du bétail qu'on abat.*

*Arrive alors la gent caprine.
Fiers de leurs sonnantes clarines,*

*Cinq grands boucs vont de front, des plus haut encornés,
Gravement, barbe sous la lèvre.
Pêle-mêle suivent les chèvres,
Les chevrettes fines et maigres,
Les petits chevreaux blancs dans l'estivage nés.*

*Troupe vagabonde, et gourmande,
C'est le chevrier qui les commande.
Les mâles des brebis, les grands béliers rois
Dont les museaux en l'air se dressent.
Dans la carrière, alors, paraissent.
A leur corne ils se reconnaissent
Autour de leur oreille entortillé trois fois.*

*Et encore — ce qui veut dire
Que du troupeau ils sont les sires —
A leurs flancs, à leur dos ornés de gros pompons
Pris dans l'épaisseur de la laine.
Le chef des pâtres les emmène
Droit sous sa cape souveraine.
De l'armée le gros marche sur ses talons.*

*Dans un nuage de poussière
Courent d'abord les brebis mères,
Bêlantes en réponse au tendre bêlement
Qui des agneaux, là-bas, émane.
Bouffette rouge sur le crâne,
Les béliers d'un an marchent, crânes,
Et les moutons laineux viennent d'un pas plus lent.*

*De temps en temps retentit l'ordre
D'un aide-berger: Vas-y mordre!
Et le bon chien s'élance et revient pourchassant
Contre le troupeau quelque bête
Nonchalante ou mauvaise tête.
Puis, c'est le tour des brebis prêtes
A mettre bas, traînant leur ventre embarrassant.*

*Enfin, formant l'arrière-garde,
Le déchet que tout troupeau garde
En attendant qu'il soit de retour à son toit:
Brebis brehaignes, souffreteuses,
Edentées, borgnes, boiteuses,
Béliers trop vieux pour l'amoureuse;
Tous marqués sur le flanc d'une tache de poix.*

4. LA NATURE

Au milieu des travaux de la terre provençale Mistral a fixé les aspects de cette terre. Il ne cesse pas plus que la Nature d'être paysagiste; si grand que puisse paraître l'éloge, il faut le lui faire: on n'a jamais vu un poète ensemble aussi fréquent, aussi détaillé et plus parfait descriptif il ne quitte pas le paysage une minute; non pour se contenter, comme Virgile, de l'enfermer dans un vers ou dans un distique, mais en le répandant dans ses strophes. Virgile évoque et résume, Mistral représente, analyse; en dehors de la valeur respective de l'évocation et de la représentation voilà un fait dont la matérialité s'impose. Nous verrons plus tard comment il s'explique bornons-nous à le souligner car il constitue je crois, la plus nette des originalités de Mistral. Mais pour le souligner suffisamment disons que, comme *Mirèio* a deux sujets d'importance égale: l'amour et l'agriculture elle a deux personnages égale: l'être humain et la Nature; disons que ces personnages sont unis aussi harmonieusement que ces sujets.

Le début du VII^e chant permet de se rendre compte de la nouveauté que Mistral apporte ainsi; on y trouvera un mariage qui n'est ni dans Homère ni dans Virgile et dont nos grands poètes français ne donnent aucune idée, sauf Leconte de Lisle peut-être, génie qui offre, d'ailleurs, plus d'une ressemblance avec Mistral.

Voici maître Ambroise et ses enfants devant leur hutte du Rhône, large comme une coquille de noix. Le vieillard, sur une tronche d'arbre, assis à l'abri, écorce des harts. Vincent, accroupi sur la porte, place en corbeilles les verges blanches que jette son père, et il le supplie d'aller demander la main de Mireille.

— Puissant courbeur des hauts peupliers de la contrée, le mistral à la voix du jeune homme ajoutait ses hurlements.

*Le Rhône le vent cravache
Faisait comme un troupeau de vaches
Ses vagues vers la mer, galopantes, s'enfuir.
Mais ici, entre les cépées
D'osier rouge et les ronceraies,
Une mare d'eau azurée
Loin du fleuve venais mollement s'alentir.*

*Des castors le long de la grève
Rongeaient de la saulai', sans trêve,
L'âpre écorce; et là-bas, à travers le cristal
Du calme continu de l'onde,
La brune loutre vagabonde
Jappant, avec sa gueule ronde,
Un beau poisson qui file en éclair de métal.*

*Au bout d'une lanière fine,
Quelques mésanges pendulines*

*Avaient leur nid pendu; et leurs petits nids blancs,
Tissés comme une molle robe
Avec cette ouate qu'aux aubes
En fleur le passereau dérobe,
Chacun à son rameau se balançaient tremblants.*

*Une fraîche enfant, d'or coiffée,
Alerte, avec des mains de fée
Sur un figuier les plis d'un filet gouttant l'eau
Étendait. Sa douce manière,
Aux animaux de la rivière,
Ainsi qu'à la gent mésangère,
Ne donnait plus de peur que les bougeants roseaux.*

*Pauvrette! c'était la fillette
De maître Ambroise Vincenette...*

Toutes les saisons, toutes les heures du sol, du ciel provençal figurent dans *Mirèio* peu ou prou, fondues dans le récit, à moins que ce ne soit le récit qui se fonde en elles. Le paysage arrive parce que sa présence s'impose. Il arrive parce que, s'il n'était pas là, les personnages ne pourraient pas y être; ils ont nécessité de lui pour exister, pour respirer et se mouvoir. Il leur en donne les moyens, mais — et voilà ce que n'ont conçu ni Homère ni Virgile — lui se passerait parfaitement d'eux. Il est là pour son propre compte. Il est dans le poème pour la même raison qu'il est dans la vie quotidienne, et attendu que ce poème copie la vie. Quand Mireille et Vincent sont sur leur mûrier, un moment vient où le soleil a percé la brume; le poème s'en aperçoit parce qu'il est aussi attentif à l'état de la Nature qu'à ses amoureux,

*Là-haut, sur les roches pelées,
Sur les grandes tours écroulées
Où reviennent, la nuit, les vieux princes des Baux,
On voyait les sacres rapaces,
Tout blancs, s'élever dans l'espace
Et tracer leurs cercles de chasse,
Au soleil qui déjà chauffe les boqueteaux.*

et il revient aux amoureux: — On n'a rien fait; quelle vergogne! — d'un air boudeur fait la mignonne. — Ce Roger-Bon-Temps-là, dit qu'il vient pour m'aider, — puis il vient pour me faire rire... — Allons! que le travail se tire, — sinon ma mère pourrait dire — que suis trop gauche encor, oui! pour me marier.

Au cours de sa randonnée fatale, l'héroïne ne fera un pas sans que la Nature l'enveloppe et la baigne, l'assiste ou l'écrase; mais le poème ne subordonne pas la

Nature à son héroïne, il ne l'utilise point à cette finalité dont le Romantisme a tiré des effets dont nous ne méconnaissons pas l'intérêt en disant qu'ils ne sont pas chez Mistral. Voyons, cependant, Mireille quitter le toit paternel.

*Alors, l'enfant ardente et pure,
Prenant à la main sa chaussure,
Sans bruit, sans bruit descend par l'escalier de bois.
Sans bruit elle enlève la forte
Barre qui assure la porte,
Aux Saintes elle demande escorte
Et part, comme le vent, dans la nuit porte-effroi.*

*Les constellations insignes
Aux nautonniers faisaient bon signe.
De l'Aigle de saint Jean, pour l'instant arrêté
Aux pieds de son Evangéliste.
Le regard clignotant assiste
Les trois astres marquant sa piste.
Le temps était serein, calme, endiamanté.*

*Et dans les plaines étoilées,
Précipitant ses roues ailées,
Le grand char des Élus, du Paradis profond
Prenait la montée spacieuse,
Avec sa charge bienheureuse,
Et les montagnes ténébreuses
Regardaient s'élever le char lancé à fond.*

Retrouvons-la, deux heures plus tard et dix strophes plus loin, ayant laissé dans la nuit le parc où les bergers de son père trayaient déjà; frôlant les têtes des chênes-nains, volant sur les touffes des panicauts, des camphrées, ce perdreau de fille!

*Souventes fois, à son passage
Les courlis, qui dans les herbages,
Au pied des chêneteaux, s'étaient donné un lit,
De cette retraite troublée
S'élançaient à grande volée
Dans la Crau obscure et pelée,
En criant: Courreli! Courreli! Courreli!*

*Les cheveux luisants de rosée,
Quittant la montagne boisée,
L'Aube déjà des champs annonçait le réveil.
Un col de calandres mutines*

*A plein gosier chantait matines,
Et de la caverneuse Alpine
Les sommets paraissaient se mouvoir au soleil.*

*L'inculte Crau, la Crau aride,
Infiniment pierreuse et vide,
Peu à peu au matin livrait sa nudité;
La Crau antique où, des ancêtres
Si les récits sont à connaître,
Sous la main du Maître des maîtres
Furent ensevelis les Géants révoltés...*

Puis, ayant appris comment la Crau se trouve couverte de galets, nous rattraperons la voyageuse tandis que midi-roi-des-étés se prépare.

*... Les rayonnances
Et l'éjaculation intense
Du soleil font dans l'air un luisant tremblement.
Les cigales sont réveillées,
Et parmi les herbes grillées
Leurs folles cymbales rouillées
Recommencent sans fin leur long cliquettement.*

*Ni arbre, ni ombre, ni âme.
Car, de l'été fuyant la flamme,
Les multiples troupeaux qui tondent en hiver
Une herbe courte et nourrissante,
L'été sitôt venu absente,
Dans les Alpes rafraîchissantes
Étaient allés chercher des prés constamment verts.*

et nous l'accompagnerons, à la fin du jour et du chaud, quand, après avoir rencontré Andreloun auprès d'un providentiel puits à troupeaux, elle suivra l'enfant, chez lui, qui lui raconte la légende du Trou de la Cape.

*Tout en parlant le petit drille
Allait devant la jeune fille,
Son panier d'escargots à la main. Des rayons
Du couchant la colline pleine
Sur la grisaille de la plaine
Avançait limpide sereine,
Ses promontoires bleus et ses hauts remparts blonds.*

*Le soleil, cependant dans l'orbe
De ses longs rayons se résorbe,
Laissant la paix de Dieu aux marais, au Grand Clar,
Au Oliviers de la Vaulonge
Au Rhône qui là-bas s'allonge
Au moissonneur qui, enfin songe
Au repos, qui se dresse et qui boit le vent Larg',*

Même procédé pour peindre cette Camargue dans laquelle la pèlerine d'amour errera le lendemain.

*Sous les feux donc que Juin dispense,
Mireille avance, avance, avance!
Du couchant au levant et du nord au midi
C'est la savane sans limite
Qui toujours, toujours, ressuscite...
De loin en loin la brise agite
De maigres tamaris... et la mer resplendit...*

*Des tamaris des saladelles
Des salicornes et des prèles,
Morne végétation des rivages marins,
Où errent la noire bouvine
Et l'albe race chevaline
Ouvrant une libre narine
A la brise de mer d'embrun salin.*

*Et hop! dans les monceaux de sable
Brûlants, mouvants, abominables;
Dans la grande sansouïro à la croûte de sel
Que le soleil boursoufle et lustre,
Qui sous le pied craque et s'incrute;
Dans les hautes herbes palustres,
Roseaux, souchets, gîte au moustique habituel.*

*Avec Vincent dans la pensée
Elle allait, la gorge oppressée,
En côtoyant toujours du Vacarès les bords;
Et déjà au-dessus de l'onde
Apercevait l'église blonde
Des bienheureuses vagabondes,
Croître comme un vaisseau qui cingle vers le port.*

*Mais de l'implacable fournaise
Tout à coup, comme un jet de braise*

*Incendia son front, la pauvre, et la voilà
Qui s'affaisse un instant, se traîne
Sur le bord de la mer sereine,
Et puis qui reste sur l'arène,
Crau, ta fleur est tombée!... O jouvents, pleurez-la!*

La Camargue occupe l'entier chant X; nous l'avons, comme nous eûmes la Crau dans le chant VIII, décrite, analysée à l'aide de ses lignes, de son air, de ses couleurs, de sa flore, de sa faune, comme on décrit, comme on analyse un être humain à l'aide de ses sentiments, de ses pensées, de ses actions. Ou je m'abuse, ou Mistral est le premier poète qui ait eu l'idée de traiter la Nature comme on traite un personnage de premier plan. Cela sans la diviniser à la manière des Grecs, cela sans mythologie, mais, au contraire, en la munissant des traits, des substances que la science constate en elle. Géologie, météorologie, zoologie, botanique: le poète collabore avec, un savant. Il fixe, sur les données de ce savant, la constitution du sol qui supporte le paysage, l'état du ciel qui le surplombe, selon les instants du jour, de la nuit, le caractère des plantes et des bêtes qui le peuplent. Il le fait sans avoir le moindre air de le faire, et Vincent, par exemple, ne joue pas au botaniste quand il décrit à son amante *l'erbeto di frisoun*; cependant il s'agit là de la *Valisneria spiralis* de Linné: plante qu'on trouve dans le Rhône et dans les mares qui l'avoisinent, aux environs de Tarascon et d'Arles, dit une note du chant Ve, et la description qu'en donne Vincent, pour l'avoir fréquemment trouvée, n'est pas, sous son admirable poésie, moins scientifique que celle de Linné même. *Lis esclapaire* (en français: les crabiers verts) dont les hop! hop! excitent le galop d'Ourrias fuyant le lieu de son crime sont ces échassiers que l'ornithologie nomme *Ardia viridis*; leur nom provençal, qui signifie fendeur de bois, vient de ce que leur cri imite le han! du bûcheron. Le panier d'Andreloun ne contient pas que des escargots, mais les escargots de Provence: nonnains, platelles, moissonnières, etc...

C'est ainsi qu'on fait de la Nature un personnage de poème, un être qui n'a pas seulement un corps, mais un caractère, mais une âme.

5. LA RELIGION

Paysagiste sans cesse, le Mistral de *Mirèio* se montre un folkloriste incessant. A la description, à l'analyse du milieu créé par la Nature, il ajoute celles d'un milieu dont la création est le fait de l'homme. Milieu spirituel comme l'autre est un milieu matériel, milieu qui englobe: mœurs, traditions, coutumes, institutions, religion, histoire, mythe, légendes, langage, monuments, arts, travaux, fêtes, jeux, tout ce qui offre matière au poète, tout ce qui ressortit, dès qu'on le met en littérature, au programme du Folklore.

L'esprit folklorique anime *Mirèio*, mais il anime tous les ouvrages de Mistral et, chez *Calendau*, il s'exercera de façon plus systématique et dans un champ plus large encore que partout. Réservons donc pour *Calendau* ce qu'il y aurait à dire déjà du folklorisme mistralien, quitte à détacher du domaine folklorique de *Mirèio* une partie

fortement engagée, enclavée dans un domaine dont il nous reste à parler pour en finir avec l'examen de *Mirèio* le domaine religieux.

Mirèio est l'ouvrage le plus religieux de Mistral, comme Calendau son plus folklorique. Le poète est partout folklorique parce qu'il est partout religieux, et réciproquement, car la religion reste toujours à ses yeux l'un des éléments essentiels du folklore; mais il en fera l'élément folklorique prépondérant dans *Mirèio*.

Et pourquoi dire qu'elle y joue un rôle moins important que l'amour, elle qui engage avec l'amour un combat dont elle sort victorieuse et puisque les trois derniers chants sont consacrés à son triomphe? Sujet mi-religieux, mi-amoureux, somme toute; sujet où l'amour profane et l'amour mystique s'enlacent comme deux lutteurs.

Sujet *catholique* plutôt que *chrétien*. Les deux termes expriment deux choses, non point différentes, mais qui dans la même sphère occupent chacune son pôle. Pour se rendre compte de leur éloignement il suffit de comparer Mistral au poète de langue d'Oïl auquel il ressemble le plus, et auquel il ressemble le plus parce qu'ils sont l'un et l'autre deux grands chantres religieux. Alors en face du Génie du Christianisme, on voit que le Génie du Catholicisme se place. Et c'est le dernier, surtout, que Chateaubriand, sans bien s'en rendre compte, réclamait...

La religion que célèbre Lamartine est de l'ordre abstrait, quasiment spiritualiste. Celle de Mistral de l'ordre concret, positif, matériel, confinant au paganisme par la voie de ce que, à l'aide d'une discrimination hardie, on entend traiter communément de superstition. L'une est la religion de l'élite, et l'autre du populaire. Deux christianismes, celui des clercs et celui des illettrés; ici une façon de philosophie, là une mythologie franche. Ajoutons que Lamartine exprime sa propre foi, même quand il se figure faire œuvre objective comme dans *Jocelyn* (et il sera autrement touchant quand, comme dans *Le Crucifix*, il parlera pour lui-même. *Mirèio* exprime la foi non de l'auteur mais des personnages. Le génie objectif de Mistral obtient sur le terrain pieux un rendement psychologique aussi saisissant de vérité que sur le terrain amoureux ou géorgique.

L'évolution qui conduit l'héroïne de la terre au ciel, non moins poétiquement tracée que celle qui, d'elle-même, la conduisit à Vincent quand ils cueillaient la feuille sur le mûrier, n'est pas d'une analyse moins savante, moins scientifique.

... Ici-bas, l'onde la plus claire
A la bouche devient amère;
Ici-bas le ver naît avec le fruit nouvel,
Et tout se casse, et tout se gâte...
Choisis-tu ce qui mieux te flatte?
L'orange, si douce à la tête,
A la longue du temps devient comme du fiel.

Et tels te semblent qui respirent
Dans votre monde, qui soupirent!...
Mais celui désireux de venir s'abreuver

*A une fontaine parfaite,
Par ses souffrances, qu'il l'achète!
Il faut mettre la pierre en miette
Pour en sortir l'argent qu'elle peut recéler.*

*Heureux qui prend pour lui les peines,
Qui fait du monde une géhenne,
Qui pleure en regardant ceux qui n'ont pas de toit,
Qui tient que la richesse souille,
Qui de son manteau se dépouille,
Qui avec l'humble s'agenouille,
Et fait brûler son feu pour celui qui a froid!*

*Et le grand mot que l'homme oublie
Le voici: la Mort, c'est la Vie!
Et les simples, les bons, les doux, les rachetés
Aux pieds de Dieu auront un siège!
Au ciel montera leur cortège,
Ils quitteront, blancs comme neige,
Un monde où les saints sont constamment lapidés!...*

*Oh! si tu concevais, Mireille,
Vu du milieu de nos merveilles
Comment votre univers mérite l'abandon!
Combien sont folie et misère
Votre transport vers la matière,
Votre frayeur du cimetière,
Pauvre! tu bêlerais la mort et le pardon!*

Entre ce discours que tiennent les Saintes et le dernier mot de Mireille à son ami:

*— O, fit-elle, comme étonnée
Et par l'extase illuminée,
O mon pauvre Vincent, quelle erreur te conduit!
La mort? mais ce n'est qu'un nuage
Qui se dissipe; le passage
De l'onde trouble au pur rivage.
C'est le jour qui se lève à la fin de la nuit.*

*— Non je ne meurs pas! Déjà prompte
Sur l'esquif du salut je monte.
Adieu! Adieu! Vois-tu je vogue en pleine mer...*

nous aurions matière à une glose comme celle que le II^e chant nous conseilla, car Mistral n'a pas exposé l'extase mystique de la fille de maître Ramon moins clairement que son extase profane.

Mais le grand intérêt psychologique que présente le côté religieux du poème n'est pas dans l'exposition d'une mysticité individuelle.

Il est dans l'exposition d'une religiosité générale, celle de la race la plus catholique de France. La plus catholique?... Vraiment, quand on lit *Mirèio* on le croirait: la plus folkloriquement et poétiquement catholique.

Mirèio est plein jusqu'aux bords d'un christianisme populaire dont l'œuvre de Lamartine n'accepterait pas une goutte parce que la conception religieuse de Lamartine est antipopulaire par définition. Ce miracle dont Vincent fut le témoin dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, qu'il raconte sitôt leur premier entretien à la fillette de maître Ramon; ce miracle autour duquel pivote le drame n'est point de ces miracles dogmatiques, désincarnés, spéciaux à la divinité et non aux fidèles, autour desquels le mysticisme lamartinien peut se mouvoir. C'est la religiosité de Bossuet, de Fénelon, de Louis Racine que Lamartine met en lyrisme. Mistral, lui, confie aux Muses la religiosité de son père, de sa mère, de ces travailleurs et travailleuses agricoles parmi lesquels il naquit, il fut nourri; celle de ces *pastre e gènt di mas* pour lesquels il n'est pas bien sûr qu'il se trouve, en définitive, avoir chanté, mais qu'il a, de toute certitude, et copiés et reproduits. Y a-t-il place pour les Saints et les Saintes dans les *Méditations*, les *Harmonies*, la *Chute d'un Ange*, *Jocelyn*? — Oui, à peu près autant que dans les sermons et les oraisons de Bossuet, les pensées de Pascal, les homélies du fils Racine, ou les tragédies de son père. *Mirèio*, *Calendau*, le reste, sont une Légende dorée. Or vous pourriez feuilleter toute l'anthologie religieuse de langue d'Oïl sans savoir que la Légende dorée existe.

Mieux vaut avoir à faire au Bon Dieu qu'à ses Saints dit le proverbe: tel fut l'avis de la poésie religieuse jusqu'à *Mirèio*, tel n'est pas l'avis de *Mirèio*. Les Saints s'y trouvent à titre d'intermédiaires, indispensables et suffisants, entre les personnages et Dieu. Il faut une occasion exceptionnelle pour qu'on passe par-dessus leur tête, pour qu'on parle directement à celui qu'ils sont là pour représenter. Cela arrive. Nous verrons Vincent oser demander au Seigneur s'il est juste que la pauvreté l'empêche d'épouser celle qu'il aime, et pourquoi des riches et des pauvres? Question qui ne regarde évidemment pas les Saints; mais pour tout ce qui les regarde ils sont des intercesseurs si faciles à trouver, à approcher, si complaisants, si puissants, qu'ils suppriment le rôle du prêtre en dehors de la célébration du culte. Et il est curieux de voir à quel point les ministres de Dieu ont peu de place dans un ouvrage aussi religieux que *Mirèio*

(et d'ailleurs dans tout Mistral quelle différence avec *Jocelyn*, avec toute l'œuvre de Lamartine!). Le seul prêtre du poème, nous attendrons le XII^e chant pour le voir. Il paraîtra pour ouvrir, et sans mot dire, aux porteurs du corps de Mireille la chapelle qui contient les reliques des Saintes Maries, puis pour donner l'extrême-onction:

— A cette minute fatale, il ne s'entendait sur les dalles que l'oremus du prêtre.

Cet oremus produit peu d'effet auprès du cantique qu'avant cette minute entonnèrent les Saintins et qu'après cette minute leur chœur reprendra. Quant aux Saints, aux Saintes, la terre provençale en possède tant que toutes les circonstances peuvent arriver: il se rencontrera tout de suite celui ou celle qu'il faut.

Lorsque Mireille frappée à mort par le soleil se sera traînée, de salicorne en salicorne, jusqu'en leur église, les trois Maries lumineuses descendront instantanément du ciel où elles se tenaient, là-bas, à l'autre extrémité du chemin de Saint-Jacques, à regarder dans les étoiles les processions qui vont en pèlerinage à Compostelle prier, sur son tombeau, leur fils et neveu. Et la veille, dans la Crau brûlante, lorsque la jeune fille se voit béante de soif,

Elle dit: — *Grand saint Gent, ermite du Bausset,*

*Jeune et beau laboureur qui mîtes
A la charrue, saint ermite,
Le loup de la montagne! O échanton divin.
Qui vîtes à votre prière
Eau et vin suinter de la pierre
Rocheuse, et votre bonne mère
Lasse, mourant de chaud, but cette eau et ce vin.*

*Car, ainsi que moi, pauvre fille,
Vous quittâtes votre famille
De nuit, et au Bausset viviez seul avec Dieu.
Et là, votre mère intrépide
Vous trouva... D'un peu d'eau limpide,
Bon saint Gent! ma lèvre est avide
Et me pieds sont rôtis par le sol rocailleux!*

*Le bon saint Gent prête l'oreille
A la détresse de Mireille,
Et Mireille aussitôt avise au loin un puits,
Un puits lointain dont la margelle
Sous le ciel de plomb étincelle...*

Lorsque les amies de Mireille riront de Vincent parce qu'il est pauvre, parce qu'il est humble de métier, écoutez Taven.

Elle peut nous affirmer ce miracle, il s'est passé de son temps.

*Ce n'était qu'un pâtre. Sa vie
Il l'avait passée, asservie,
Dans l'âpre Lubéron en gardant son troupeau.
Enfin, sentant l'heure dernière*

*Le pousser vers le cimetière,
A l'ermite de Saint-Ouquère
Il veut se confesser pour mourir en repos.*

*Seul, perdu parmi la Valmâsque.
Depuis ses enfantines pâques
Dans église ou chapelle il n'avait mis les pieds...
Ainsi, de sa hutte sauvage
Il se guida vers l'ermitage,
Sans pouvoir retrouver l'usage
De son pater-noster qu'il avait oublié.*

*Il courbe là son front à terre.
De quoi vous accusez-vous, frère?
— Hélas! fait le vieillard, je viens m'accuser que
Une fois, poussant ma houlette
Devers une bergeronnette
Qui voletait parmi mes bêtes,
Par malheur je tuai le pauvre hoche-queue'.*

*S'il ne parle à dessein d'offense,
Cet homme est fou! l'ermite pense...
Afin de l'éprouver, brisant la confession:
Allez! — l'ermite lui déclare —
Allez suspendre à cette barre
Votre manteau; je me prépare,
Mon frère, à vous donner la sainte absolution.*

*La barre qu'au pâtre désigne
L'ermite, ce n'est qu'une ligne,
Un rayon de soleil qui tombait du plafond
Obliquement. Mais à l'ermite
Celui-ci obéit de suite;
Crédule, son manteau il quitte,
Et... le manteau resta suspendu au rayon!*

Nous sommes en pleine superstition; nous sommes en pleine poésie; nous nous demandons comment une source poétique aussi fraîche, aussi abondante, aussi évidemment jaillissante que le catholicisme populaire a pu rester inexploitée, et au profit de quel christianisme prosaïque! Nous nous le demanderons avec une surprise accrue en voyant les moissonneurs (fin du chant VII) farandoler autour du feu de la Saint-Jean, les collines étinceler comme s'il pleuvait des étoiles, la rafale folle emporter l'encens des collines et la rougeur du brasier vers le Saint accoudé au balcon

bleu du ciel. Que sera-ce lorsque, tout le long du plus ample chant du poème, nous suivrons Mireille et Vincent dans l'ancre de la Sorcière des Baux!

Baignés d'une sueur froide, quoique confiants dans la vertu des sortilèges de notre guide, nous sentirons nos tempes mortelles — que ceint, heureusement, la mandragore — éventées, fouettées par l'aile des fantômes, nue et froide comme un glaçon. Tel qu'un grain gonflé de grêle, battra sur les cryptes l'essaim vagabond, glapissant, tourbillonnant des Follets. En troupeau de porcs qui s'ébroue, la horde impure des Malfatans se jettera dans nos jambes. Relevés, nous rougirons avec la pudeur de Mireille des plaisanteries grivoises de cet écervelé d'Esprit Fantastic.

Sous les grottes maintenant les sorcelleries font trêve; dans les ombres et le silence on entendra dégoutter la filtration des gouttes, et cela seul, d'intervalle à intervalle. Mais une grande forme blanche, qui sur un banc de roche était assise, se lève droite, un bras sur la hanche.

— Que veux-tu, long escogriffe, à balancer ta tête comme un peuplier?, lui demandera Tavèn pour chasser la mort de nos os.

*... Vous ignoriez la Lavandière?
Au Mont-Ventoux, sur la bruyère,
Lorsqu'ils la voient d'en bas traîner son voile blanc
Chacun s'inquiète. Mais, ô pâtres.
Vite! vite! sans plus débattre
Rentrez vos brebis. La marâtre
Est en train d'amasser les nuages errants.*

*Et lorsque est prête la lessive,
Sur le tas son battoir arrive.
Elle frappe et reffrappe et tord d'un bras actif.
Elle en sort l'averse et la flamme;
Et sur la mer où le vent brame,
A la garde de Notre-Dame
Les pâles nautonniers remettent leur esquif.*

*Et le bouvier devers l'étable
Chasse... — Un tumulte épouvantable
De la pauvre Tavèn interrompt le discours:
Miaulements de chattemittes,
Loquets branlants, chocs de marmites
Et paroles à moitié dites;
Tout un charivari où le Diable concourt.*

*Djin! djin! pan-pan!.. Quelle musique!
Rire aux éclats, lourds coups de trique,
Cris de femme en travail d'un dur accouchement*

*Ou es-bras de l'amour pamées,
Refrains du vent dans la ramée,
Choses susurrées, clamées,
Doux soupirs mélangés à d'affreux hurlements!*

*Tendez-moi la main. Que ne glisse,
Surtout, de votre front le lisse,
Le magique rameau!...*

La Messe des morts! Dans les ténèbres nous voyons les luminaires s'allumer, et, cousus dans leurs suaires, les morts un à un aller se mettre à genoux; un prêtre, pâle comme eux, psalmodier l'Évangile et les cloches, d'elles-mêmes en branle, pleurer des glas avec de longs soupirs. Puis dans la Crau, à quatre pattes ou à la volée se rend tout ce qui a fait le pacte, et par les sentiers tortueux les magiciens de Varigoule et les sorciers de Fanfarigoule rencontrent toute la diablerie des garrigues. Frémissante du nombril, la Garamaude s'accouple au Gripet. Entre les tithymales, comme un voleur nocturne qui fuit en se baissant, la Bambarouche refrognée décampera terre à terre, emportant entre ses longues serres et sur sa tête cornue des enfantelets nus et pleurant. Et, tandis que par le tuyau de la cheminée le Cauchemar descend furtivement sur la poitrine morte de l'endormi,

*De leurs gonds arrachant les portes,
Les Escarinches, en cohorte
Voilà, et le Marmal, le Barban... Dans l'haras
Ils mettent brume; des Cévennes,
Avec leurs ventres d'alabrènes,
Les Dracs accourent par douzaines,
Arrachant, patatrac! la toiture des mas.*

*Quel bacchanal!... ô Lune, ô Lune,
Une dangereuse fortune
Te fait descendre rouge et large sur les Baux!
Prends garde au chien, au chien qui jappe.
O Lune folle! S'il t'attrape,
Ainsi qu'un gâteau il te happe,
Car le chien qui te guette est le chien de Cambau.*

*Quelle poigne mystérieuse
Branle ainsi et tord les yeuses?
Ah! des feux de Saint Elme, à sauts, à tourbillons,
D'ici, de là, la flamme agile
Bondit. Parmi la Crau stérile
Résonne à cent sabots, à mille
Le galop enragé du Baron Castillon!...*

Vite! du tablier de Tavèn couvrons-nous la tête et les oreilles. L'Agneau noir tendrement bêle. Aux chrétiens imprudents qui se retournent il fait luire l'empire d'Hérode, l'or de Judas; il indique la place où la Chèvre d'or fut par les Sarrasins enfouie... Mais en voilà assez pour savoir où peut atteindre, bondissant sur le tremplin du folklore, un génie aussi puissamment imaginatif que maître de son imagination, aussi maître de son imagination que de son art, et dont l'art et dont l'imagination se prêtent aux Fées comme à l'Évangile!

Dans les profondeurs de l'ancre, repaire des Esprits de la Nuit et habitation de Tavèn, au sein de ce Val d'Infer qui servit de décor, dit-on, à l'Enfer de Dante, les Fées antiques en effet demeurent. Depuis que le saint Angélus, en l'honneur de la Vierge, frappe le bronze clair des basiliques, c'est sous la chaîne des Baux qu'elles fuient la splendeur du soleil. Esprits légers, mystérieux, entre la forme et la matière, Dieu les avait créées demi terrestres et féminines afin qu'elles fussent pour ainsi dire l'âme visible des campagnes et afin d'appriivoiser la sauvagerie des premiers hommes. Mais si beaux étaient les fils des hommes que pour eux elles s'enflammèrent. Et elles subissent la peine d'être tombées de leurs célestes hauteurs vers notre obscure destinée.

*Aussi blanches qu'est rouge l'âtre,
Cent et cent colonnes d'albâtre,
Blanches comme glaçons qui pendent aux couverts
Des toits, partent en longue chaîne
Porter les racines des chênes
Et les fondements des fontaines:
Couloir démesuré par les Fées ouverts,*

*Cloîtres majestueux où vague
Une lueur diaphane et vague;
Pêle-mêle étonnant de temples, de palais,
Péristyles et labyrinthes,
Comme jamais dans leur enceinte
N'eurent Babylone ou Corinthe
Et qu'un souffle de Fée efface, s'il lui plaît.*

*Là, l'essaim des Fées circule
Nimbé d'aube et de crépuscule.
Au bras de leurs amants de jadis, de ces preux
Qui les rendirent amoureuses.
Elles errent silencieuses
Dans cette tranquille chartreuse.
Paix aux couples qui vont par les sentiers ombreux!*

Sur ce sous-sol de paganisme ce n'est point le seul catholicisme provençal qui s'est bâti, mais celui de toutes les populations de la Gaule. Tavèn, tout en vivant pour son propre compte (nous l'avons constaté au III^e chant), puis pour le compte de l'âme populaire provençale, vaut pour l'explication du phénomène général de la christianisation celto-germaine. Elle dévoile à l'aide de quels compromis la religion du Christ réussit à se greffer sur le tronc païen, secret que les Muses françaises n'avaient jamais songé à percer. La poésie étrangère, aussi poétiquement ensorcelée que la nôtre n'a pas su l'être, a-t-elle poussé le type de la Sorcière plus loin que l'auteur de *Mirèio* mène Tavèn? Je l'ignore. Mais le loyalisme catholique de celle-ci lui confère une originalité qui n'est pas de simple visage. Nous n'avons point avec elle une créature du Démon, mais une servante de Jésus, contemptrice des temps où nous sommes, temps mauvais marqués par la morsure de tout vice, peuplés d'âmes sèches, affamées de gain, qui mordent au piège de l'Agneau noir et font fumer leur encens à la Chèvre d'or.

Plongeant l'écumoire dans une marmite qui ne doit rien, en fait de cuisine, à celles des sorcières de Macbeth ou Faust, Tavèn échaude la poitrine de Vincent en murmurant à voix basse: *Christ est né! Christ est mort! Christ est ressuscité!* Et comme porté sur les ails de ce magique alexandrin, le vent prophétique lui enfle la gorge.

De sa bouche, désordonnément, la parole déborde, et heurtant aux portails nuageux de l'Avenir, nous vaut un de ces chemins-de-croix dont la lyre de langue d'Oïl sut laisser au pinceau roman ou gothique le soin et les avantages.

— Oui, il ressuscitera! Je le crois!... — De la colline, parmi les ronces et les cailloux, je le vois, au lointain — qui monte, avec son front saignant à grosses gouttes

*Voyez! ce chemin exécrationnel
Il gravit seul! sa croix l'accable...
Véronique, où es-tu pour essayer son front!
Et toi, brave homme de Cyrène,
Pour le relever s'il se traîne,
Et toi, plaintive Madeleine,
Tes cheveux écroulés, tous où êtes-vous donc?*

*Parmi l'escorte de ses gardes
Riches et pauvres le regardent,
Le regardent monter, disant: où celui-là
Va-t-il, sa poutre sur l'échine,
Au front la couronne d'épines?
O Caïns! âmes assassines!
Ah! pour le porte-croix, de pitié ils n'ont pas*

*Plus que voyant, sous leur fenêtre,
Un chien lapidé par son maître!*

*Vile race de Juifs, qui mords avec fureur
La main qui te nourrit, et lèche
La main qui t'éreinte! Revêche
Au grand miracle de la Crèche,
En toi (tu l'as voulu) habitera l'horreur.*

*Ce qui est pierre viendra poudre...
Au lieu du grain, tu devras moudre
La barbe de l'épi pour apaiser ta faim...
Oh! que de lances! que de sabres!
Sur quelle masse de cadavres
Vois-je bondir l'onde macabre!
Tempétueuse mer, adoucis-toi enfin!...*

Elle s'adoucit. Sur le Monde délivré de la barbarie où le plongeait le Démon, le soleil d'un nouvel âge d'or se lève. Il se lève dans le même ciel qui reçut voici deux mille ans l'aube de la civilisation catholique. IL éclaire, il réchauffe, il féconde cette terre des *pastre e gènt di mas* où abordèrent les Apôtres, la terre sur laquelle le Christianisme fit son premier pas.

*Aï! la barque antique de Pierre
Dans les flots descend tout entière
Brisée sur l'écueil par la main du démon!...
Oh! voyez! le pêcheur fidèle
A dominé le flot rebelle;
Sur une barque neuve et belle,
Au Rhône il est entré, la croix sur le timon.*

*O divin arc-en-ciel! immense,
Sublime, éternelle clémence!
Je cois un sol nouveau délivré du péril...
Je vois des vendanges actives,
Des oliviers chargés d'olives;
Sur l'aire où la chaleur est vive
Les moissonneurs gisants qui tettent le baril!*

*Et dévoilé par tant d'exemples,
Dieu est adoré dans son temple...*

A l'histoire du christianisme provençal le XI^e chant est consacré, magnifique pont jeté entre le Nouveau Testament (chapitre des Actes des Apôtres) et la Légende dorée. Les Saintes Maries y racontent à Mireille qu'après la mort du Christ, ayant été livrées à la merci des flots avec plusieurs autres disciples, elles abordèrent aux

embouchures du Rhône. Elles rapportent comment le peuple arlésien, harangué par saint Trophime, en son théâtre, au cours de la fête de Vénus, vomit les faux dieux. Elles rappellent l'évangélisation de Limoges par saint Martial, de Toulouse par saint Saturnin, d'Orange par saint Eutrope. Elles expliquent comment sainte Marthe dompta la Tarasque et convertit la cité avignonnaise. Elles peignent Magdeleine en pleurs à la Sainte-Baume. Elles évoquent la découverte de leurs ossements par le roi René, sur cette même grève où elles entretiennent à présent Mireille; et sans oublier le règne de la Papauté en Avignon, elles s'arrêtent avec la remise, par le dernier roi provençal, de la Provence au roi de France.

Ce chant sert grandement à donner au poème le caractère de l'épopée tel qu'Homère, tel que Virgile surtout l'a conçu. Il sert aussi à prouver que, pour être toujours dominée par la mesure, la puissance de Mistral ne le cède à aucun des grands athlètes de la lyre. Qui n'en serait pas suffisamment convaincu, il me semble que le dernier tiers du Ve chant, celui qui peint la noyade d'Ourrias, la nuit de la Saint-Médard, tandis que les Noyés, cierges en main, processionnent sur la rive, lèverait son dernier doute. Cet entier chant-là.

Barbey d'Aurevilly, plus sensible aux parties modernes de *Mirèio* qu'aux antiques, le déclarait le clou du poème.

C'est en effet l'endroit où *l'umblé escoulan dou grand Ouméro* évoque le plus, évoque le mieux Dante et Shakespeare. C'est le chant que je choisirais, si j'en avais le loisir, pour faire voir que le fameux mot de Moréas sur son lit de mort:

— Il n'y a pas de classicisme, il n'y a pas de romantisme; ces distinctions, c'est de la blague, exprime une vérité.

CALENDAL

IV

CALENDAL

I. LE SUJET

Le milieu provençal décrit dans *Mirèio* n'est qu'une faible partie de la Provence la partie de la Provence où est né Mistral; la Provence qui prend le Rhône après qu'il a quitté le Comtat, c'est-à-dire sitôt passé Avignon, et le conduit jusqu'à la mer; cette Provence de la Crau et de la Camargue dont Arles est la capitale.

Il existe au-dessus de cette Provence, la Provence comtadine, sise tout entière dans le département de Vaucluse et qui a pour capitale Avignon; puis, à droite de la Provence

rhodano-arlésienne, une troisième Provence s'étend d'Aix à Barcelonnette et de Marseille à Nice. C'est la Provence maritime et montagnarde, comme sa voisine est terrienne et fluviale.

Son existence (non plus d'ailleurs que celle de la Provence comtadine) n'est certes pas ignorée du premier ouvrage de Mistral, mais elle n'y apparaît que subsidiairement et par bribes; le poème s'en tient d'autant plus loin qu'elle s'éloigne davantage de la Crau. C'est cette Provence maritime et montagnarde que chantera *Calendau*, où l'on ne verra paraître qu'aux derniers plans la Provence arlésienne et l'avignonnaise.

La principale différence entre le second ouvrage mistralien et le premier est une différence géographique. Le paysage qui s'offre, dès la strophe qui suit les cinq comme dans *Mirèio* — consacrées à l'invocation, est un paysage de mer et de montagne, comme le paysage par lequel *Mirèio* débute est un paysage de terre et plaine.

*Dans la bruyère qui embaume,
Une jeune femme, un jeune homme,
Vers le milieu du jour sont assis face aux flots.
Sur un plateau rocheux; luisante,
La mer ses blancs moutons présente;
Des rocailles, par tas gisantes,
Seulet, le chant du pic étonne le repos.*

*Autour du mont, échelle raide,
Profonde et claire une pinède;
De la corniche on peut voir en ondes blondir
Le front des arbres; près éclate
Cassis; Toulon au loin miroite
Dans le soleil; à gauche, à droite
La Gardiole d'azur fait la plage splendor.*

La Gardiole chaîne de montagnes qui longe le bord de la mer. Nous sommes au sommet du mont Gibal devant lequel s'étale Cassis.

*La côte le Gibal domine;
Vu de la mer, il a la mine
Du cimier aciéré d'un casque; les Latins
De lui notre terroir nommèrent
Cassis; le sumac prolifère,
Le doux lentisque avec son frère
Le térébinthe austral, le charmant laurier-tin,*

*Qui en berceau si bien expose
Ses baies, ses fleurettes roses,*

*Et le myrte odorant avec le genêt d'or,
Dans le vent larg' qui les convie
Au pied du roc boivent la vie...
Vous vous sentez l'âme ravie
En montant au soleil devant la mer qui dort...*

explique, au cours du chant V, Calendal. Calendal est un pêcheur de Cassis, comme Mireille une paysanne de Crau; son amante Esterelle, dernière descendante de l'illustre famille des Baux, dont le berceau voisine Maillane, est issue d'Aiglun, village montagnard de Alpes maritimes, au droit nord de Cannes,

*En un terroir où ne provigne
L'olivier non plus que la vigne,
Là-haut, là-haut près de la ligne
Frontière entre Provence et Piémont; dur pays*

*Tout dégradé en ses collines,
Tout labouré par des racines,
Morne et de neige enveloppé six mois de l'an...
Des pins, arbres de maigre vie,
Qui rongent la côte rôtie;
Des sapins, troupes aguerries
Qui grimpent à l'assaut des noirâtres versants:*

*Tel un chamois de roche en roche
Court l'Esteron. Là il s'accroche
Aux vergnes, aux ronciers qui l'entravent; plus haut
Impatienté par les obstacles,
De rage il écume, renâcle
Et se précipite en débâcle...
Ou bien dans les prés verts humectés par son eau.*

*En serpentant, il se repose
Sur le gravier...*

Entre Cassis et Aiglun *Calendau* se déroulera, comme *Mirèio* des environs de Maillane aux Saintes-Maries. Ceci marqué, le poète recommence en 1866, sept ans après son premier ouvrage, ce qu'il avait fait en 1859, c'est-à-dire une entreprise régionale, une entreprise provençale. Mais il réussit à écrire un poème — quoique avec la même strophe que la strophe de *Mirèio*, et selon la même économie: douze chants de même étendue que les douze chants de *Mirèio* — un poème aussi distinct du premier que sont distincts les paysages provençaux qu'ils produisent, chacun avec une égale abondance.

Et d'abord *Calendau* est une épopée bien plus caractérisée que *Mirèio*, ce terme d'épopée exigeant, à l'employer dans son vrai sens, exigeant un sujet héroïque, et donc un héros. Mireille est une héroïne de roman; *Calendal*, lui, est un héros d'épopée comme Achille, comme Ulysse, comme Énée; c'est l'Héraclès provençal. Par lui le poète entend donner à la Provence un personnage qui en symbolise l'âme passée, présente et future. C'est cette ambition qu'annonce l'invocation du poème.

*Moi qui d'une enfant amoureuse
Ai dit la course malheureuse,
Chanterai, si Dieu peut, un enfant de Cassis,
Simple pêcheur d'anchois, qu'animent
Grâce et vouloir, qui, magnanime,
Du pur amour conquiert les cimes,
L'empire, la splendeur. — Ame de mon pays,*

*Toi qui rayonnes, manifeste,
Et dans sa langue et dans sa geste;
Quand les barons picards, allemands, bourguignons,
Pressaient Toulouse avec Beaucaire,
Toi qui suscitais, téméraires,
Sur les violateurs de leur terre
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;*

*Par la grandeur des remembrances,
Toi qui nous sauves l'espérance;
Toi qui dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau,
Malgré la mort, le cimetière,
Fais reverdir le sang des pères;
Qui, inspirant les doux Trouvères,
Fais ensuite gronder la voix de Mirabeau;*

*Car les séculaires orages,
Et les tempêtes feront rage
En vain mêlant les peuples, effaçant les confins;
La terre mère, la Nature
Nourrit toujours sa géniture
Du même lait; toujours sa dure
Mamelle à l'olivier donnera l'huile, enfin!*

*Ame éternellement active,
Ame joyeuse et fière et vive,
Qui hennis dans la voix du Rhône et son mistral!
Ame des sylves harmonieuses
Et des calenques soleilleuses,*

*De la patrie âme pieuse,
Arrive! incarne-toi dans mon vers provençal!*

— Calendal de Cassis, ayant fait monts et merveilles pour être bien voulu de celle qu'il aime, lui réclame le prix mérité. La bien-aimée, tout en lui avouant son affection, s'en défend par l'impossible et la fatalité. Lui alors veut mourir; et la belle inconnue, poussée à bout, lui raconte son histoire: les petits-fils du mage Balthazar, la vie seigneuriale, la cour des Baux, le Gai-Savoir, la fin des Baussencs. Tel est le sommaire du premier chant, mis ainsi en train sitôt les personnages et le décor posés par les deux strophes qu'on a vues.

*Le jeune homme dit à la belle:
— Jamais levraut ni tourterelle
Ne lassa comme toi le chasseur... J'ai conquis.
Pour t'agréer, fortune et gloire,
J'ai fait ce qui ne se peut croire,
Et de moi, loyer dérisoire,
S'enfuit toujours plus loin le songe tant requis!*

*A tes désirs s'il plaisait même...
Que dirai-je? le diadème...
Pour sûr je te réponds d'un cœur non inquiet:
Par ma mort fussé-je le maître
De te l'offrir, je saurais être
Avant le jour de Saint-Sylvestre
Le comte de Provence et de Forcalquier (1).*

*Alors de ses deux mains la femme
Voilant ses yeux en pleurs s'exclame:
— A toi va mon amour, hors de toi l'Univers
Ne m'est rien; s'il faut te le dire
Tu es celui que je désire!
Mais pourquoi faut-il qu'on chavire
Chaque fois qu'au bonheur on court les bras ouverts?*

*A ces mots, bondissant sur l'herbe
Et lui prenant sa main superbe,
D'un bouquet de baisers lui baguant chaque doigt:
— Maintenant mon triomphe sonne!
O grâce de Dieu, belle et bonne!
De quel transport mon cœur bouillonne!
Sur mon cœur tombe vite amie, réjouis-toi!*

— Car à cette heure où est la barre

*Qui des délices nous sépare?
Nous, jeunes, amoureux, libres! Autour de nous
Regarde: la Nature bèle
Après l'amour! Elle pantèle,
Elle se roule pêle-mêle
Dans les bras de l'Été, de son fiancé roux.*

(1). Les Souverains de Provence s'intitulaient: — Par la grâce de Dieu, rois de Naples, comtes de Provence, Forcalquier et terres adjacentes. Cette formule: Comte de Provence et de Forcalquier a fait partie des titres des rois de France jusqu'en 1789. Elle avait été stipulée dans l'acte d'union des deux pays. (Note de Mistral).

*Les pitons clairs et bleus, les pâles,
Les molles collines natales
Tressaillent, remuant leurs mamelons épars;
La mer, chatoyante et limpide
Comme verre, aux rayons avides
Du grand soleil s'offre languide,
Se laisse chatouiller par le Rhône et le Var.*

*— Tais-toi! — Non, non! la terre et l'onde
Parlent; la passion débonde
De partout et le cri et la hâte d'aimer...
Mais que ton effroi se rassure!
A l'autel je te conduis pure...
Une vie tant qu'elle dure
Jamais n'apaisera la faim de mes baisers.*

*— O mâle étoile qui me lie!
Lors s'écria la belle amie,
Impossible!... Et va-t'en, par le ciel, va-t'en donc!
Qu'il ne soit dit qu'en tartarasse
Aura fini la noble race
Des blancs faucons, rois de l'espace!
Seule et pauvre, mais pure et sauvage, restons!*

*Arrière amour! Toi qui pénètres
Les cœurs mous, enjôleur et traître
Qui dores de plaisir le déshonneur! J'ai mieux!
A moi l'aiguail de la campagne
Pour diadème! Pour compagnes,
A moi les bêtes des montagnes!
Dit-elle; pour amour, la création de Dieu!*

*Arbres du Mont Gibal, pinèdes,
Bois d'yeuses, venez à mon aide,
Myrtes, genévriers! Antres qui tant de fois
Contre la passion traîtresse
M'avez gardée, ah! sur l'ivresse
Du terrible feu qui me presse,
Me dévore le sang, jetez un peu de froid!*

Dans le second chant, la Princesse des Baux poursuit son récit. Sa race, quand elle vint au monde, ne possédait plus, de l'opulence des ancêtres, que le châtelet d'Aiglun. C'est là que les fils des premières maisons de Provence vinrent briguer sa main. Le Comte Sévéran, romantiquement hospitalisé par elle une nuit d'orage, l'emporte sur tous et le mariage a lieu. Mais au festin des noces la Princesse s'aperçoit qu'elle est mariée à un bandit; elle s'enfuit dans les montagnes, erre, et s'arrête au mont Gibal où elle vivra dans une grotte. C'est là qu'elle rencontre un jour *Calendal*. Celui-ci, instruit de tout, court provoquer le Comte. Il le trouve en chasse dans la gorge de l'Esteron, avec ses estafiers et ses drôlesses. Rencontre et causerie. Pour piquer son rival et pour l'humilier, *Calendal* se décide à révéler sa vie, ses aventures et ses amours. Il commence le port de Cassis, les pêcheurs, la fraie des anchois, la mer et les poissons; et le chant III, intitulé *Cassis*, termine.

Au chant IV, le héros raconte sa rencontre sur le Mont Gibal d'une femme divinement belle qui passe dans le pays pour la fée Estérelle, redoutable divinité légendaire de l'Esterel, façon de sirène sur laquelle s'est cristallisé le prestige païen de la montagne provençale.

Mais lui, ne se tenant pas aux dires de la foule, devine un être humain sous les voiles de cette apparition céleste. Il la supplie, elle le repousse méprisante. Il la quitte, résolu. Coûte que coûte, à vaincre ses dédains.

— Il veut devenir riche pour couronner d'or sa bien-aimée. Il construit donc une madrague vers le havre de Portmieu. Arrivée et massacre des thons. *Calendal* en pêche douze cents, une fortune qu'il vient offrir à Estérelle. Celle-ci lui fait connaître l'impuissance de la richesse sur la magnanimité et lui remontre les prouesses des anciens Troubadours. L'amant, à cette lumière, s'exalte de plus en plus vers l'amour vrai, dit le sommaire du chant V.

Le chant VI est intitulé *La Joute* et consacré au récit d'une fête dont le jeune pêcheur régale Cassis. Description des Jeux et des Prix. La joute a lieu, *Calendal* en sort vainqueur. Mais un rival soulève contre lui le peuple. Chassé, *Calendal* se réfugie auprès d'Estérelle. — A son amant fugitif, découragé, Estérelle rappelle un grand exemple. La bataille des Aliscamps; la Comtesse d'Orange et Guillaume au Court Nez: dans les revers se montre la valeur...

Chant VII: tandis que le Comte Sévéran, qui a depuis longtemps identifié la prétendue fée Estérelle, crève de jalousie, et tandis que la plus jeune et la plus belle de ses ribaudes, Fortunette, s'enflamme de plus en plus pour le Cassidien, celui-ci

expose deux des exploits dont il attend une gloire qui touchera le cœur de l'amante. IL abat les mélèzes du Ventoux. De là, venu dans la Nesque, il étouffe les ruches du Rocher de cire, et pour trophée apporte à Estérelle un petit rayon de miel. Mais celle-ci lui reproche durement la destruction de la futaie.

Chant VII. *Calendal*, repentant de la destruction des mélèzes, va en pèlerinage au bois de la Sainte-Baume. Par aventure, les compagnons du Tour de France, qui avaient joué entre eux la ville de Marseille, s'y étaient rendus pour se battre. Ému de leur horrible massacre, il les sépare et apprend les raisons de l'inimitié qui sépare les enfants de Soubise et ceux de Maître Jacques. Pris pour arbitre, il les réconcilie.

— Estérelle, pleine d'admiration pour *Calendal*, lui fait sentir enfin qu'elle l'aime. Mais la généreuse dame, de peur qu'il ne s'énervé dans la félicité, découvre à son ami un idéal plus haut. La crue de la forêt. Avec une ardeur nouvelle le Cassidien s'élance la lutte du Bien contre le Mal. Marco-mau et sa bande. Le viol. Combat de *Calendal* et du brigand. Le jeune héros dompte le monstre et le conduit à Aix enchaîné...

Tel est le sommaire du chant IX. Le chant X raconte la Fête-Dieu à Aix, où *Calendal* est reçu comme un prince. Les Consuls de la ville le proclament Abbé de la Jeunesse, et l'Assesseur lui donne deux pistolets d'honneur li préside aux Jeux: la Passade, le Guet: paganisme et christianisme; les Chevaux-Frus; la Procession, la Pique et le Drapeau. Le jeune homme termine son récit par une radieuse échappée d'amour pur, et le Comte Sévéran le convie à son castel d'Aiglun à dessein de séduire et de corrompre sa vertu.

Le chant XI est intitulé *L'Orgie*. — Au châtelet d'Aiglun, le Comte Sévéran offre à *Calendal* un festin sardanapalesque. La faïence de Moustiers; les peintures de l'émail; la Princesse Clémence, Volandette, Sermonde, etc... Le Branle des Gueusards. Les danses lascives; celle de l'Abeille. *Calendal*, indigné, brave tous les convives et renverse la table et défie à la mort le Comte Sévéran; mais un des flibustiers lui donne un coup de jarnac et on l'envoie pourrir dans un cachot.

Le chant XII, intitulé *La Splendeur*, nous montre le Comte Sévéran, avec ses estafiers, à la poursuite d'Estérelle. *Calendal*, délivré par Fortunette, vers le Gibal se hâte pour défendre la Princesse des Baux. Il prend la mer à Cannes et côtoie la Provence jusqu'à Cassis. Il soutient un siège terrible contre son adversaire, qui incendie la pinède et périt de mâle mort. Les Cassidiens courent au feu, l'éteignent, et *Calendal* triomphe dans l'amour et dans la gloire.

2. POLITIQUE ET POÉSIE

Le régionalisme de *Mirèio* reste du domaine de la revendication littéraire; celui de *Calendau* frise la revendication politique. Mistral a composé son poème dans une période où le Félibrige lui paraissait constituer un outil, non pas de simple décentralisation spirituelle, mais matérielle. Cette tendance arrive à l'état aigu en cette année 1866, à la Noël de laquelle *Calendau*, sur le chantier depuis sept ans, est achevé. Elle repose sur une conception de l'Histoire provençale — ou plutôt méridionale — moyenâgeuse, médiocrement exacte mais nettement ancrée dans

l'esprit du poète et que nous révèlent plusieurs des notes en appendice au poème. La plus significative, à propos du vers de l'invocation: *Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun*, allusion à la guerre des Albigeois et au siège de Toulouse et de Beaucaire par les envahisseurs du Nord.

Bien que la croisade commandée par Simon de Montfort ne fût dirigée ostensiblement que contre les hérétiques du Midi, et plus tard contre le Comte de Toulouse, les villes libres de Provence comprirent admirablement que sous le prétexte religieux se cachait un antagonisme de race; et quoique très catholiques, elles prirent hardiment parti contre les Croisés.

Il faut dire, du reste, que cette intelligence de la nationalité se manifesta spontanément dans tous les pays de langue d'Oc, c'est-à-dire depuis les Alpes jusqu'au Golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre. Ces populations, de tout temps sympathiques entre elles par une similitude de climat, d'instincts, de mœurs, de croyances, de législation et de langue, se trouvaient à cette époque prêtes à former un État de Provinces-Unies. Leur nationalité, révélée et propagée par les chants des Troubadours, avait mûri rapidement au soleil des libertés locales. Pour que cette force éparsse prît vigoureusement conscience d'elle-même, il ne fallait plus qu'une occasion: une guerre d'intérêt commun. Cette guerre s'offrit mais dans de malheureuses conditions.

Le Nord, armé par l'Église, soutenu par cette influence énorme qui avait, dans les Croisades, précipité l'Europe sur l'Asie, avait à son service les masses innombrables de la Chrétienté et, à son aide, l'exaltation du fanatisme. Le Midi, taxé d'hérésie malgré qu'il en eût, travaillé par les prédicants, désolé par l'inquisition, suspect à ses alliés et défenseurs naturels (entre autres le Comte de Provence), faute d'un chef habile et énergique apporta dans la lutte plus d'héroïsme que d'ensemble, et succomba.

Il fallait, paraît-il, que cela fût pour que la vieille Gaule devînt la France moderne. Seulement les Méridionaux eussent préféré que cela se fît plus cordialement, et désiré que la fusion n'allât pas au delà de l'état fédératif.

La préférence que notre historien exprime, les Français du Midi n'en ont pas le monopole. La croisade des Albigeois, souhaitée, sollicitée même — Mistral oublie de le dire — par nombre de barons, d'ecclésiastiques, voire de troubadours provençaux, paraît regrettable aux Français du Nord comme aux autres, de même qu'il n'est pas indispensable d'être protestant pour avoir regret de la Saint-Barthélemy. Quant au désir touchant la fusion, il s'en faut de peu que, les Girondins mis à part (qui tous n'étaient point méridionaux), il n'en ait jamais été question avant l'avènement du Félibrige. Le poète, cependant, lorsqu'il écrit *Calendau*, est animé par la foi fédéraliste. Elle est entretenue par le spectacle de la lutte que sur un programme fédéraliste, voire autonomiste, les libéraux catalans mènent en Espagne. Il se peut même qu'elle soit issue de cet exemple, elle augmente d'intensité à mesure que cette lutte devient plus vive. *L'ode Aux Poètes Catalans*, l'un des chefs-d'œuvre lyriques des *Is clo d'or*, y porte la date 1861 et en épigraphe cette phrase de Mila y Fontanals:

No pot estimar sa naciò, qui no estima sa provincia. Ode cependant où, conformément cette belle épigraphe, pure affirmation du régionalisme parfait, le fédéralisme ne se montre point derrière le régionalisme; ode où l'unité française est célébrée, où le régionalisme, en somme, demeure, par des moyens plus militants que ceux de *Mirèio* mais du même ordre que ceux de *Mirèio*, sur le terrain de la langue et du folklore. Mais, à la date du 22 août 1866, Mistral écrit *La Coumtesso*, autre poème des Isclo d'or, qui porte une épigraphe moins de tout repos que celle du poème de 1861: *Morta diuhen qu'es, mès jo la crech viva*, affirmation empruntée au troubadour catalan Balaguer, chef du parti libéral, réfugié en France et qui réside à Avignon.

*Moi, je sais une Comtesse
Impériale, âme et chair.
En beauté comme en hauteuse
Rien ne craint sur terre ou mer,
Et pourtant une tristesse
De ses yeux voile l'éclair.*

*Ah! si l'on savait m'entendre!
Ah! si me suivre on voulait!*

Cette Comtesse, sa sœur d'un autre lit, pour avoir son héritage — ses cent villes fortes, ses vingt ports de mer, ses plaines bénies pour la charrue et la houe, ses montagnes couvertes de neige rafraîchissante l'été, l'irrigation de son vaste fleuve, son blé, ses oliviers et raisins — sa sœur, une abbesse, l'a enfermée dans le cloître — dans le cloître d'un couvent — qui est clos comme une huche — d'un avent à l'autre avent.

La Comtesse symbolise-t-elle seulement la langue d'Oc ou bien la Terre provençale, la Terre méridionale elle-même. Cette *sœur d'un autre lit* (traduction que Mistral donne, mais en réalité il a employé le mot *sourraastre*, soit sorâtre, correspondant au péjoratif marâtre) symbolise-t-elle seulement la langue d'Oïl, ou en même temps la France? Question inquiétante et qu'on aime mieux ne point scruter lorsqu'on entend le poème parler de démolir le cloître qui claquemure la nonnain aux beaux yeux, de chambarder tout (*metrian tout en dès-e-vue*) et de pendre l'Abbesse aux grilles d'alentour. (1)

(1). *La Coumtesso*. Cette composition, dans laquelle on a cru voir des intentions séparatistes, n'est qu'une allégorie, contre la centralisation. (Note de Mistral).

Sans doute faut-il tenir compte que c'est un poète qui parle, et par le canal d'un poème lequel n'est pas un poème pur et simple mais compte au nombre des sirventes du recueil; le sirvente étant, dans l'arsenal des Troubadours, à côté de la chanson, de la tenson, de la pastourelle, de l'aube, du dit, une machine de guerre, quelque chose comme l'iambe des Grecs. C'est un poète qui parle... non, c'est un troubadour qui guerroye; Mistral paraphrase un chroniqueur latin du XIIe siècle dont l'héroïne est

cette belle et folle Eléonore de Guyenne que le chevaleresque et impolitique Louis VII avait répudiée et qui devait attirer de si longs malheurs à la France (1).

(1). Je dois de connaître cette source mistralienne à l'ouvrage d'Eugène Garcin *Les Français du Nord et du Midi* (Didier et Cte, 1868) dont il sera question bientôt.

Seulement, le roi du Nord maudit par le vieux chroniqueur aquitain, ce n'est point le roi de France mais celui d'Angleterre; le chroniqueur bataille au nom de la France.

Tu as été enlevée de ton pays et emmenée en terre étrangère. Élevée dans l'abondance et la délicatesse, tu jouissais d'une liberté royale, tu vivais au sein des richesses, tu te plaisais aux jeux de tes femmes, à leurs chants, au son de la guitare et du tambour; et maintenant tu te lamentes, tu pleures et te consumes de chagrin. Reviens à tes villes, pauvre prisonnière.

Où est ta cour? Où sont tes jeunes compagnons? Où tes conseillers? Les uns, traînés loin de leur patrie, ont subi une mort ignominieuse; d'autres, bannis, errent en différents lieux. Toi, tu cries, et personne ne t'écoute car le roi du Nord te tient resserrée comme une ville qu'on assiège; crie donc, ne te lasse point de crier; élève ta voix comme la trompette pour que tes fils l'entendent, car le jour approche où ils te délivreront, où tu reverras ton pays natal.

Héritier des Troubadours, Mistral, en publiant ce sirvente dans l'*Armana Provençau* de 1867, ne faisait pas œuvre de poète pur. Il parle ici de tout son cœur le poème est beau de flamme — en méridional follement mais intimement convaincu que, depuis le XIIe siècle, existe entre la France du Nord et la France du Midi un antagonisme de race et d'esprit. Il parle en révolutionnaire, en conspirateur fédéraliste qu'il est devenu.

Le 20 janvier 1867, deux conspirateurs partis d'Avignon arrivent à Paris. L'un est le poète catalan Victor Balaguer, qui vient retrouver les autres libéraux espagnols, ses complices; l'autre est Frédéric Mistral qui, après avoir publié son grand et ardent poème de Calendal, veut aussi passer à l'action et travailler, de concert avec les hommes politiques de l'opposition républicaine, à la chute de Napoléon III. Son dessein est le même que celui du Catalan instaurer en France le fédéralisme mais avec la République, car il ne croit pas à la possibilité d'un retour de la monarchie légitimiste ou orléaniste (1).

(1). Marius ANDRÉ, *La Vie harmonieuse de Mistral*. Le chapitre V de cet ouvrage est consacré entièrement aux relations politiques de Mistral et de Balaguer à partir de leur voyage à Paris. Ses renseignements, dégagés d'un commentaire qu'on jugera tendancieux si on en partage pas les opinions monarchistes et ultra-conservatrices de l'auteur, sont précieux pour connaître l'évolution politique de Mistral.

Des débris de la France impériale qui lui paraît comme à tant d'autres prête à s'écrouler, qu'est-ce au juste que Mistral pense dégager? Une Provence autonome telle qu'elle existait avant qu'en 1486 René, son dernier roi, la remît à la France? Une Provence semblable à celle qui a vécu de 1486 à 1789, restituée dans les privilèges d'indépendance administrative que la royauté française lui accorda, à elle qui (affirme la note de Calendal sus citée) s'annexa librement à la France *non comme un accessoire à un principal mais comme un principal à un autre principal*? Songe-t-il encore à former cet *État de Provinces-Unies* qu'à l'en croire les populations de langue d'Oc étaient prêtes à fonder dès la fin du XII^e siècle; une nation méridionale s'étendant des Alpes jusqu'au golfe de Gascogne et de la Loire jusqu'à l'Ebre? Ou, remontant jusqu'au début dudit siècle, entrevoit-il l'union de la Provence et de la Catalogne, telles que les gouverna la dynastie des Bérangers, comtes de Barcelone et de Provence, union célébrée par son ode de 1861? Le biographe qui tout récemment, muni de la correspondance des deux poètes, nous révéla les accointances politiques de Mistral et de Balaguer (épisode ignoré jusqu'à lui) nous renseigne sur les conditions dans lesquelles le Maillanais guérit de sa fièvre mais non sur les prodromes de ce mal et ses manifestations révélatrices. Peut-on savoir ce que les événements exigeront, décideront? Comme tous les conspirateurs, celui-ci est prêt à modifier son plan dans le sens dicté par les circonstances. En mettant la France en départements, la Révolution, que le poète sur le chapitre des Droits de l'homme ne renie pas, a aboli les privilèges provençaux. Il s'agit de remettre la France en provinces, et la Provence en tout cas: voilà ce qui conduit Mistral à Paris.

Ce rêve, après quelques semaines de fréquentation des chefs de l'opposition à l'Empire, républicains comme Mistral, mais jacobins alors qu'il est girondin, partisans de la France une et indivisible, ce rêve aura perdu son exaltation. Refroidi par la façon dont menace de tourner la révolution espagnole, glacé par la Guerre et la Commune, quelques années de gouvernement républicain dissiperont tout à fait ce dangereux rêve. Il disparaîtra moins encore sous la leçon des événements que sous les rayons du soleil de bon sens que Mistral mérite d'être appelé.

Si patriote provençal qu'il demeure, le poète comprendra que l'unité française importe davantage que l'indépendance politique provençale, ou même méridionale; qu'il n'y a plus à revenir que comme thème lyrique sur la guerre des Albigeois; que la renaissance de l'esprit méridional, étouffé (à son avis) par la croisade de Simon de Montfort, exige la résurrection de la langue d'Oc et qu'elle en découle nécessairement; que cette résurrection dépend du bon vouloir du peuple méridional. Il a compris que l'unité française ne gênait nullement ce bon vouloir, mais qu'il fallait l'obtenir, ce bon vouloir, par la persuasion et dans la paix politique le peuple méridional étant, comme le peuple français tout entier, opposé au fédéralisme. Il a compris que la résurrection de la langue méridionale a besoin non pas d'une partie du peuple méridional mais du peuple tout entier, et que, pour y conduire ce peuple, il fallait écarter absolument toute politique autre qu'une politique spirituelle. Et c'est vers cette politique, étrangère à la politique, c'est vers cette politique implicitement prônée par *Mirèio* qu'il ne cessera de conduire le Félibrige.

Le Félibrige, instrument de concorde, avant tout de concorde entre les différents éléments du peuple provençal, de concorde entre les divers éléments du peuple méridional, de concorde entre les Français du Nord et ceux du Midi. Instrument de concorde nationale et, subsidiairement car le pacifisme des lâches et des dupes n'entrera jamais dans la cervelle de ce sage — subsidiairement mais loyalement, de concorde internationale.

En attendant, le Mistral de 1866-1868 se tient au centre, l'oriflamme de *La Coumtesso* en main, d'un mouvement que l'histoire de la France n'a heureusement pas eu à enregistrer mais qui, les circonstances aidant, eût été préjudiciable, sinon à l'unité du moins à la tranquillité de la France. Ce mouvement, à le regarder non pas chez Mistral mais chez certains de ceux qui le suivent... et le dépassent, rappelle un peu ce que nous offre, en 1930, le mouvement autonomiste breton. Un peu seulement, car les Félibres se sont arrêtés assez loin des excès de langage que nous voyons aujourd'hui aux Bardes. Cependant tel d'entre eux, comme J.-B. Gaud, aixois dont le rôle dans les années qui précédèrent la fondation du Félibrige est capital, passa les bornes le jour où, dans un discours à l'Académie d'Aix, publié sitôt en brochure, il magnifia, au nom des intérêts de la langue d'Oc, la haine de l'auteur de *Calendau* envers la langue française. En opposition à de pareils Provençaux (que Mistral eut le tort de ne point désavouer) le Félibrige suscita un vigoureux protestataire poète de marque et de valeur dont le nom figure, à côté de Roumanille et d'Aubanel, dans l'invocation du VI chant de *Mirèio*.

*Toi, enfin, dont un vent de flamme
Agite, emporte et fouette l'âme,
Garcin, fils ardent du maréchal d'Alleins!...*

En 1868, Eugène Garcin publia *Les Français du Nord et du Midi*, un ouvrage où *La Coumtesso*, où les notes de *Calendal* sont combattues de façon aussi énergique qu'adroite et savante. Ouvrage excellent pour son sentiment de la Patrie et des Muses et qui, par ses vues historiques, ethnographiques et linguistiques, a de quoi toucher la raison comme son patriotisme et sa ferveur à la poésie touchent le cœur. Tandis que tant de félibres l'abominaient, il toucha Mistral; plus d'une goutte d'eau entrées dans le vin fédéraliste du Maître, la lecture des *Français du Nord et du Midi* les a procurées, et au lieu de rejeter le renégat, l'auteur de *Mirèio* a laissé subsister l'adresse à Garcin (1).

(1). Il est même allé plus loin dans l'estime et l'affection. Car, dans ses *Mémoires*, il cite ladite adresse; et une note, en appendice à l'un de ses livres (note que je ne retrouve point), invoque l'autorité de Garcin.

Il faudrait l'en louer si en matière d'équité ce généreux génie n'était pas au-dessus de l'éloge. Cependant il trouvait sous la plume de l'adversaire des phrases comme celle-ci, terminant un chapitre intitulé: *Qui appela la croisade au Midi? — Le Midi!*

Je le demande maintenant, Mistral a-t-il le droit de faire remonter toutes les accusations, toute les haines contre le Nord, contre les noirs chevaucheurs du Nord? Quand on se fait l'historien, le poète, le représentant, l'apôtre et presque la personnification d'un pays, le premier devoir — qui touche à l'intelligence, — c'est de bien connaître l'histoire de ce pays; le second devoir — qui touche au courage c'est d'oser dire toute la vérité; le troisième devoir enfin — qui touche à la justice — c'est, quand on tient sous sa main la main d'un criminel, de ne point accuser un innocent.

Mais, s'il y a d'une part *La Coumtesso*, les notes de *Calendau*, l'écho que leur firent maintes têtes chaudes des milieux félibréens, il y a d'autre part *Calendau*. Et, contrairement à ce que Garcin s'est laissé aller à admettre, *Calendau* est indépendant des égarements dont il s'agit. *Calendau* n'est pas un sirvente, en effet, jailli dans une minute d'exaltation révolutionnaire, conspiratrice, c'est un ample poème de près de sept mille vers que Mistral a mis sept ans à mûrir, sur lequel les Muses ont veillé et qui n'appelle — vigoureusement c'est vrai! — à l'action que dans le champ clos des Muses.

Calendau appelle à l'action, comme *La Coumtesso*, par le moyen du symbole. C'est un poème de l'ordre symbolique (grande différence de plus avec *Mirèio*, qui est de l'ordre direct au premier chef). Mais le poète s'étant gardé de préciser la signification symbolique de son œuvre — précaution que lui dictèrent les Muses — presque tout le monde s'y est trompé. Mettons donc les points sur les *i* à ce symbole.

Le sens du mythe est facile à deviner. Estérelle désigne évidemment la Provence, et Calendal, le Peuple qui la veut posséder. Est-ce que la Provence n'est point aux Provençaux? Serait-elle par hasard sous le joug des Turcs ou des Mongols? Selon le poète elle ne s'appartient point: un mariage funeste la lie à un Barbare.

Ici, je l'avoue, le mythe à mes yeux s'obscurcissait. Je cherchais en vain le Barbare; car je ne pouvais admettre, et je n'eusse osé dire, que, par le Comte Sévèran, un chef de bandits, le poète avait voulu représenter la France; mais il faut bien en croire les apologistes de Mistral. M. Xavier Eyma, un écrivain de talent, non seulement trouve que un grand souffle de patriotisme circule dans cette œuvre et lui donne une fierté d'allure qui charme et impose à la fois; non seulement il croit que le poème aura dans le Midi un succès national, mais encore il comprend et révèle le fond du symbole: — La Provence, dit-il, est voilée sous l'allusion d'une belle et chaste fille. Les persécuteurs d'Estérelle ce sont les envahisseurs de cette terre méridionale. Et voilà!... Il suffit de mettre en lumière la pensée génératrice et dominante. Si cette pensée est notoirement fausse, que sera le poème lui-même? Malgré la mise en œuvre, l'originalité des images et d'incontestables beautés de détail, ce ne sera qu'une œuvre factice; malgré son immense talent et ses efforts, le créateur ne pourra aboutir qu'à l'impuissance: ce résultat est fatal. L'art est soumis à des principes de raison qu'on ne viole pas en vain (1).

(1). GARCIN, op. cit., Une nationalité inattendue. L'article auquel Garcin se réfère a paru dans *La Liberté* du 9 avril 1867.

Voilà bien une des vérités premières de l'esthétique. Mais, s'il est vrai que *Calendau* ne soit pas à la hauteur de *Mirèio*, cela tient à d'autres raisons que celles que croit Eugène Garcin. Car Estérelle n'est pas la Provence.

Elle n'est même pas précisément la langue d'Oc. *Elle est la poésie de la langue d'Oc*; elle symbolise tout ce qui gravite spirituellement autour d'une langue: tout ce que résume poétiquement le nom sacré de Folklore.

Calendal n'est pas le restaurateur de la Provence politique — nationale pour parler comme l'auteur des *Notes* au poème; il n'est même pas celui de la Provence administrative: il est le restaurateur de la poésie provençale, de ce qui constitue son domaine. Domaine où l'indépendance administrative (peut-être même la fédéraliste) doit entrer le jour où ce domaine sera recouvré, c'est entendu. Mais, en attendant ce jour, *Calendau* ne contient pas un mot qui sorte de la revendication linguistique et folklorique: de la revendication poétique. *Calendau* frise la politique mais il n'en fait pas.

Le Comte Sévéran, lui, n'est en aucune façon un personnage assimilable à l'Abbesse du sirvente; ce chef de brigands n'est pas un *Français du Nord*, c'est nettement un Provençal; se méprendre sur ce point c'est ne pas comprendre le sens du poème. C'est commettre une erreur injurieuse et pour l'âme profondément française de Mistral et pour la façon dont il a su garder, malgré la passion qui l'anime, la maîtrise de sa pensée.

Dans *La Coumtesso* le débat se règle entre Nord et Midi, France et Provence; dans *Calendau* il reste entre Provençaux, entre Méridionaux. Remarquons tout d'abord le lieu d'origine d'Estérelle: les Baux, près Maillane. Elle est la poésie provençale, vêtue du dialecte de la langue d'Oc le plus ancien, le plus beau au sentiment de Mistral; le dialecte que Mistral adoptera mais qui n'est pas le plus ancien, en réalité, et qui n'est le plus beau que depuis que, et parce que, Mistral l'a servi, flanqué d'Aubanel et de Roumanille et suivi de disciples talentueux.

Or, à l'époque où se place l'action de *Calendau*, qui n'est pas loin du moment où le Félibrige se dispose à naître, cette langue poétique, cette langue des Troubadours (et particulièrement des troubadours provenço-rhodaniens), on ne la parle plus en Provence. Pourquoi? Parce que depuis la disparition des Troubadours, il n'y a plus de poètes lyriques en Terre d'Oc. La poésie provençale a donc été obligée de naître, sous les espèces d'Estérelle, où donc? Aussi loin que possible de son berceau rhodanien, là-haut, là-haut, sur les confins des Piémontais, autant dire au diable! Et qui donc a épousé Estérelle? qui donc fait de la poésie en langue d'Oc, aujourd'hui? Des poètes? Non, mais de pauvres rimeurs, des gens qui moralement sont méprisables parce qu'ils servent des genres pour lesquels le véritable poète ne peut avoir que du dégoût. Des écrivains qui lorsqu'ils écrivent prennent soin de déclarer (c'est le cas notamment de Goudelin) qu'ils écrivent en *vulgari*; des écrivains grâce auxquels, quelques lustres avant l'aurore du Félibrige, l'abbé et rimeur provençal Hyacinthe Morel décidera

(phrase que Mistral a sur le cœur): — Dans l'état où il a été abandonné, le provençal doit être banni de tous les genres qui exigent de la force ou de l'élévation. Le genre où cet idiome est comme dans son élément sont la parodie ou le burlesque, les ouvrages de style simple et naïf, l'ode anacréontique, la narration familière et légèrement maligne.

Parodie, burlesque, gauloiserie, galéjade, ce bilan résumera l'œuvre du seul véritable écrivain qui se place — du moins pour la Provence entière et tout le Bas Languedoc — entre les Troubadours et l'aube du Félibrige l'abbé J.-B. Castor Favre, dit Fabre (1727-1783). Personnages, ces pseudo-poètes peu susceptibles, allégorisés sous un masque ressemblant à leur figure, de nourrir un poème ailé de fantaisie, brodé de dentelle romanesque, baigné dans la splendide Nature comme *Calendau*. Assimilant donc leur façon d'agir à un vol, à un brigandage contre les Muses (1), Mistral d'un coup de baguette magique a suscité le Comte Sévéran, aventurier de grande allure, taillé sur le patron de Gaspard de Besse, fameux détrousseur, demi-brigand, demi-chevalier, roué à Aix en 1776.

1). Pour bien faire entrer dans la pensée, plus ou moins consciente, de Mistral quand il fit cette assimilation ou que cette assimilation se fit en lui, je constate que le seul rimeur provençal qui puisse — avec quelque bonne volonté — passer pour un poète lyrique avant le Félibrige (et en dehors du noéliste Saboly), Loys Bellaud de la Bellaudière (1532-1588), est un gaillard mi-soldat et mi-bohème, pilier de taverne et de geôle, conducteur d'une bande de compagnons quelque peu douteux appelés par lui ses *arquins* (terme qui ressemble un peu à coquins). Il est l'auteur de *Le Don Don internal où sont descrites en langage provençal les misères et calamitez d'une prison* (vers 1585). D'autre part, au moment où le Félibrige pensait naître, la langue du populaire et de la pègre marseillais tenait un chanfre de grand talent en la personne de Victor Gélou, fort honnête homme, mais étonnant traducteur fidèle de la gueusaille et de la canaille, et qui refusa d'entrer dans le mouvement en préparation. A noter que Mistral a parlé sympathiquement de Bellaud et admirativement de Gélou, mais à noter aussi que le comte Sévéran n'est pas un bandit antipathique, et qu'en réalité nous ne lui voyons dans le poème commettre rien de légalement criminel. Il apparaîtrait plutôt comme un contrebandier que comme un véritable malfaiteur, n'était sa réputation.

Ainsi la marraine de Cendrillon métamorphosait une citrouille et quatre rats en carrosse royal attelé de chevaux fringants. Le Comte Sévéran est le seigneur de ce carrosse. Il est le Prince charmant que la Cendrillon de langue d'Oc fait jaillir des cendres du foyer éteint où elle tisonne sa mélancolie tandis que ses sœurs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, dansent avec les Hugo, les Lamartine, les Musset, les Byron, les Goethe, les Léopardi, les Henri Heine.

Le Comte Sévéran, c'est la contribution de la Provence à la galerie des grands maudits de cape et d'épée; Manfred, à la fois Hernani et Méphistophélès méditerranéens, et au petit pied :

*Il portait velours et rapière
Bellement: — Dans vos vieilles pierres,
Baronne, me dit-il, vous devez vous languir...
Comment va-t-il que si jolie,
Vous demeuriez ensevelie
Quand sur les foules éblouies
A Aix, en Avignon vous devriez resplendir?*

*Oh! si je vous avais trouvée
Plus tôt, vous seriez enlevée;
Modestie du beau est folie, m'est avis
Qu'il faut que le soleil se voie,
Que le bon vin verse sa joie,
Qu'au plus tôt la vie déploie
Toutes ses fleurs, car tôt le temps nous la ravit.*

*Il est de ça comme du reste;
Le préjugé nous le conteste
Dans les aspirations les plus douces du cœur,
Et nous nous tressons une chaîne
De retenues et de peines,
Avec quoi celui-là nous mène
Qui marche librement et qui agit sans peur.*

*Les prêtres diront leurs histoires,
Les croira qui voudra les croire.
Pour moi sur l'Univers j'ai jeté les deux yeux
J'ai vu deux nations en face:
Les mauvais coucheurs, les bonnasses;
Ouvrant mes regards dans l'espace
J'ai pu qu'en haut griffons, corbeaux, à qui mieux mieux*

*Planent, croassent et rapinent
Libres; qu'en bas, courbant l'échine,
Sans trêve sont plumés et poussins et canards.
Allons plus loin, nous verrons Berre!
Portant mon penser sur la terre
J'ai vu les loups, par droit de guerre,
Saigner l'agneau et l'oie sous la dent du renard.*

*Enfin, dessus la Mer majeure
Regardons s'il est loi meilleure:
Les gros à plein gosier engouffrent les petits.
Fais-toi donc brebis s'il t'agrée,
Ou bien si c'est ta destinée...*

*Moi, dans la lice enténébrée
Où nous sommes enclos avec nos appétits,*

*— Je préfère être loup... Baronne,
Bien que soyez tendre et mignonne,
Je ne veux vous manger, ne craignez rien, sinon
De baisers sur la main... — Oui certes!
Neuve comme étais, inexperte,
Ces folles phrases, pour ma perte,
Galantes m'avaient l'air et pleines d'abandon.*

Et c'est ainsi qu'Estérelle, au lieu d'un honnête homme épouse un bandit, qu'elle prend en horreur sitôt qu'elle connaît sa méprise et avant la consommation des noces. Où se réfugie-t-elle? Dans les villes?

Ce n'est point là qu'elle risquerait de rencontrer un poète. Elle reste dans les solitudes, en pleine Nature, où il n'y a peut-être pas de poète mais où du moins il peut en apparaître un. Elle reste sur les cimes, elle qui a fui les bas-fonds. Elle se réfugie dans la montagne la plus rapprochée à la fois de son lieu d'origine, les Baux (berceau des troubadours provençaux), et de la mer Méditerranée, source éternelle de la poésie depuis cet Homère dont Mistral se déclare l'humble écolier. Là elle rencontrera Calendal, c'est-à-dire le Félibrige.

Que les efforts du restaurateur n'aient en vue que la poésie de langue d'Oc et ne contrecarrent que les pseudo-poètes que le Félibrige doit balayer avant d'entamer son œuvre, la chose est si évidente qu'on ne comprendrait pas qu'elle n'ait pas été vue sans l'existence de *La Coumtesso*, des *Notes de Calendau* et la crise aiguë de fédéralisme que traversa Mistral au moment où il publiait son poème. *Calendau* vise la basse façon dont la poésie provençale est servie depuis des siècles, et en combattant les pseudo-poètes qui ont précédé le Félibrige, il songe à d'autres Provençaux, à d'autres Méridionaux indignes, qui sont, au fond, les vrais responsables de la déchéance des Muses de langue d'Oc. Il songe à ceux qui appuient ces faux poètes, qui leur donnent une justification, une raison d'être; à ces Méridionaux qui déclarent que la langue d'Oc n'est pas une langue faite pour la poésie, qui sont honteux de la langue de leurs pères, qui d'ailleurs l'ignorent et ne parlent plus que le français. Ceux qu'une note de *Calendau* appelle *les francisants indigènes, vulgairement nommés francihots*, et dont elle dénonce avec indignation les contresens lorsqu'ils croient traduire en français certains mots qu'ils entendent le populaire prononcer.

A ces derniers malfaiteurs s'applique une strophe du IV chant de *Calendau* que le poète place non dans la bouche du jeune pêcheur mais dans celle de son père, dont la doctrine (dira Calendal) ainsi gonflait mon cœur.

Langue d'amour, s'il est des cuistres

*Et des bâtards, Saint-Cyr m'assiste!
Les mâles du terroir seront à ton côté;
Et, tant que du mistral la bouche.
Bramera dans les rocs, farouche,
Te défendront à boulets rouges,
Car c'est toi la patrie, et toi la liberté!...*

Des cuistres, traduction, pour la rime, du mot *arléri*, terme intraduisible que le poète a traduit par *fats*. Des fats, des orgueilleux grotesques, les messieurs que Mistral oppose au *peuple* dans une de ces savoureuses notes philologiques par lesquelles *Calendau* est appuyé. — A Aix, le peuple dit: *La tour de la Queirié* (roman *cairia*, fortification), mais les messieurs: *La tour de César*. A Arles, le peuple dit: *Lis Aupiho* (les Alpille), *lou Vacarès* (l'étang des Vaches), mais les messieurs: *Les Alpines*, *Le Valcarès*. A Toulon, le peuple dit: *La Margo* (roman *marca*, frontière, rivage; latin *margo*, marge), mais les messieurs, *La Malgue*.

A ces messieurs, *Calendau* dit leur fait (comme le leur disent plusieurs pièces des *Is clo d'Or*); c'est à eux, en effet, qu'est dû l'abandon de la langue d'Oc en tant qu'instrument de poésie digne de ce nom. Depuis la disparition des Troubadours, la langue maternelle a été abandonnée au profit du français par les gens cultivés, nobles et bourgeois, par les riches; le père de Calendal nous le rappelle, armé du souvenir de la Croisade:

— O fleurs, vous étiez trop précoces! Nation en fleur, l'épée trancha ton épanouissement! Clair soleil du Midi, tu dardais trop! et les orages sourdement se formèrent détrônée, mise nu-pieds et bâillonnée,

La langue d'Oc, fière pourtant comme toujours,

*S'en alla vire chez les pâtres
Et les marins. Opiniâtres
Gens de terre et de mer, nous lui restons loyaux.
Brune, hui, elle tient rame et pelle.
Mais la Nature l'enmantelle:
Pour couronne elle a les estelles
Les ondes pour miroir et les pins pour rideau...*

Et voilà pourquoi le héros choisi par Mistral est un simple pêcheur d'anchois; voilà le pourquoi du fameux vers de *Mirèio*:

Car cantan que per vautre, o pastre e gènt di mas!

Pas ombre dans tout cela de *Français du Nord* représentés (ainsi que Garcin dans le feu de la polémique en accuse Mistral) comme des estafiers, leurs femmes comme des drôlesses. Les estafiers du comte Sévéran et ses ribaudes (celles-ci, d'ailleurs, point détestables) sont Provençaux et Provençales de pure race. Leurs noms et leurs façons le disent assez. Ce n'est pas dans le Nord qu'on s'appelle Quinge-Ounço,

Balandran et Trenco-Serp (à savoir: tranche-serpent); qu'on s'appelle Misè, Tibour, Flamenco, Malen ou bien Fortunetto. Mistral a d'ailleurs pris soin de bien spécifier l'origine de chacun et de chacune.

Et quant aux ribaudes, Flamenque est indiquée comme Tarasconnaise.

— Tibour était une petite qui, à la mode des Gasconnes...; Fortunette, hardie aventurière, était née à Colobrières, dans les montagnes maures, un nid de Sarrasins. Et que leur dit à tous et toutes Calendal, au début de son récit?

— Je suis Provençal *comme* vous autres. Je suis de Cassis, ville de mer et clef de France.

Sans doute, une note du poème, exposant les raisons légendaires qui, dans l'armée des Compagnons du Tour de France, dressent les enfants de Maître Jacques (originaire du midi des Gaules, architecte du temple de Salomon) contre les enfants du Père Soubise (originaire du nord des Gaules, constructeur de la charpente du temple), ne manque pas de déclarer: — C'est encore, sous une forme allégorique, l'antagonisme du Nord et du Midi.

Eugène Garcin relève cet encore maniaque. Soit! Mais les deux partis qui s'éventrent dans le vallon de la Sainte-Baume pour la possession de la ville de Marseille (allusion à un fait historique) ne comprennent, fils de Maître Jacques ou fils de Soubise, que des compagnons de naissance ou d'habitat méridional; les uns conduits par la Vertu d'Avignon, les autres par la Clef des Cours de Carcassonne. Et le poète ne fait pas la moindre allusion à la légende ethnique que la note soulignera: ni dans les discours que les combattants échangent comme des héros d'Homère, ni dans le pressant appel à la concorde au nom de la Patrie que Calendal leur adresse.

Rien de plus sûr: si les *franchihots* se dégagent d'une strophe, et d'une seule strophe du poème, celui-ci ne contient pas la moindre trace non seulement de gens du Nord mais encore de *francimants*, terme sans méchanceté, sinon sans moquerie, par lequel le peuple méridional du bon vieux temps désignait volontiers les gens du Nord, pris non pas en tant que Français, mais en tant que Français ignorant la langue méridionale. Et pour le comte Sévéran, son personnage se maintient jusqu'au bout aussi nettement indigène qu'il est au début; sa défaite sera celle, non point d'un envahisseur du Nord, mais celle d'un Provençal indésirable. En le rejetant de son sein le peuple provençal n'aura pas à l'inculper de trahison au profit de la cause francimande, pour l'excellente raison que cette cause n'a rien à faire dans *Calendau*, et pas plus dans *Calendau* scruté sous l'angle fédéraliste que regardé sous l'angle félibréen (1).

(1). Veut-on une preuve de plus? Le comte Sévéran me la fournira. En faisant sa cour à Estérelle (début du chant II): Je fais, dit-il, la guerre au Roi de et il se donne comme le roi des contrebandiers, à cheval sur l'arête de la frontière franco-piémontaise.

Il y a donc un personnage de *Calendau* qui combat contre la France? Oui, mais c'est le bandit du drame. Quant au héros, lui, il ne parle du roi de France qu'en loyaliste. — Voir, plus loin le passage sur Toulon.

D'abord repoussé par ce peuple provençal, chassé par les Cassidiens qui ne comprennent pas sa mission — et à un moment, d'ailleurs, où lui-même n'a pas de cette mission une véritable conscience, à un moment où Estérelle, c'est-à-dire la Poésie provençale, ne l'a pas encore mené au degré moral où il saura parvenir, — Calendal, c'est-à-dire le Félibrige, aura la joie de conquérir ce peuple provençal à l'idée de la renaissance poétique de la langue d'oc.

C'est par le peuple, en effet, que Calendal sera sauvé alors que le mont Gibal va devenir son bûcher.

Que faire contre l'incendie qui enveloppe le sommet sur lequel Estérelle et lui sont traqués? Les flammes montent! — Des branches entières tombent à leurs pieds, enflammées. Ils sont perdus acculés dans le repaire du serpent, de mille serpents aux gueules béantes... Mais à travers la bise qui glapit, tout à coup.

*Tout à coup, dans l'obscurité lointaine, don!
Une cloche résonne et pleure
Don! don! qui sonne à indu' heure...
Le destin ne veut pas qu'il meure,
O cloche de Cassis, il reconnaît ton son!*

*Sonne cloche! Don! sonne vite.
Et qu'à ta voix se précipite
Tout un peuple! Ton fils que tu as baptis
S'en va périr de mort cruelle...
De Cassis le cœur se rebelle;
Cassis lace sa robe, et elle
Vole vers le brasier par le vent attisé!*

*Sonne! Sonne, cloche bénie!
Toute la pinède est rôtie,
La cime du Gibal prend feu comme un éclair.
Au bruit du tocsin, dur travaillent
Les mécréants; dans les broussailles
Multipliant brandons de palle,
Pour atteindre le but de leur œuvre d'enfer.*

*Craque un déchirement terrible
Accompagné d'un cri horrible;
Le comte Sévéran, ô miracle de Dieu!
Dessous le tronc, dessous la rame
D'un antique pin tout en flamme
Est terrassé; il hurle, il brame,
Il est coincé tout vif du talon aux cheveux.*

Toi qui traîtreusement m'attaches,

*Cri'-t-il en mourant, Dieu noir, sache
Qu'à pieds joints j'ai foulé ton nom tant que j'ai pu.
Vois, dit-il, du fond de l'abîme
Où je roussis, vois! ta victime
Te crache à la face ses crimes,
En dehors de ta loi glorieux d'avoir vécu.*

Les yeux rouges comme ceux d'un crapaud il exhale ses derniers soupirs, de rage beuglant et écumant comme un taureau qui a mangé du colchique ou de l'ellébore. Mais le défenseur d'Estérelle voit en courant venir ses frères, dans l'aube du matin qui déjà point.

*Et tout un peuple, deux mille âmes,
Entrent en lutte avec les flammes;
Au fléau effréné coupent chemin; l'azur,
Dans le levant, de rais s'inonde;
Et Calendal, le fils de l'onde,
Et des sommets la reine blonde
Les deux narines, lui, ouvertes à l'air pur,*

*Elle avec ses cheveux qui pendent
Comme jujubes en guirlande,
Sous cette sailli' d'or, de saphir, de diamant
Les recouvrant comme un ciboire,
Se montrent lors dans la victoire,
Dans le soleil et dans la gloire,
Et la main dans la main, sur le sommet fumant.*

3. LE PUR AMOUR ET LE GAY SAVOIR

A suivre strictement et pour tout sillon le sillon du symbole que nous venons de reconnaître, à faire uniquement d'Estérelle la langue d'Oc poétique, de Calendal le Félibrige restaurateur de la poésie méridionale, enregistreur de son folklore, de Sévéran la pseudo-poésie pré-félibréenne, Mistral, dès lors qu'il ne concevait pas son symbole comme celui de *La Coumtesso*, dès lors qu'il ne dressait pas l'une contre l'autre la langue d'Oc et la langue d'Oïl, aurait produit moins un poème qu'une thèse et un ouvrage secrétant l'ennui, une épopée dans le goût de la *Franciade* de Ronsard ou de la *Henriade* de Voltaire. Ce n'est pas cela du tout. *Calendau* offre un attrait, un agrément qui tiennent plutôt du roman que — du poème, et je ne vois guère à lui comparer à ce point de vue que le *Roland Furieux* de l'Arioste, et surtout, et d'autant plus que Mistral en est un peu le tributaire, l'étonnant et méditerranéen *Don Juan* de Byron. L'auteur n'a donné à ses personnages que juste ce qu'il fallait de sang idéologique pour en faire des êtres représentatifs des conditions du problème posé par

la langue d'Oc; et, leur ayant laissé aux veines assez de sang psychologique pour être vivants, il a produit une œuvre non pas de simple intérêt provençal ou méditerranéen, mais humain. Il a produit d'abord une œuvre vivante.

Non certes au point de *Mirèio*, où les faits, les personnages sont pris à même la réalité avec le maximum de fidélité dont la Poésie soit capable, mais suffisamment pour que *Calendau* compte encore parmi les chefs-d'œuvre. C'est dire qu'il n'est pas besoin de s'intéresser à la renaissance de la langue d'Oc pour le trouver tel; et même on le peut, en restant indifférent au régionalisme littéraire, généralisé. Car Mistral a réussi à généraliser son point de vue provençal, à faire de la cause méridionale la cause de toutes les langues opprimées ou délaissées, de tous les passés traditionnels à ne pas laisser périr, de tous les folklores à mettre en lumière. Mais si l'intérêt de *Calendau* est solidement attaché au régionalisme ainsi agrandi, il n'y est pas enchaîné; peut l'en détacher qui voudra. Symboles linguistiques et folkloriques, le pêcheur cassidien et la Princesse des Baux sont encore au service et très nettement cette fois, avec une netteté soulignée par le poète — d'une conception indépendante en soi du régionalisme, encore qu'elle serve puissamment le régionalisme de *Calendau*. Cette conception, nous ne dirons pas qu'elle est plus favorable à la poésie que l'idée linguistique, car cette idée, mesurée sous l'angle du Folklore, est une source de faits, d'objets, de pensées, de sentiments, d'images intarissables (*Calendau* est là pour l'établir). Nous dirons qu'elle a plus de capacité à faire vivre des personnages d'une vie universelle. Il s'agit de la conception du *pur amour*, passion dont la première strophe du poème annonce que son héros a conquis les joies: *joio* — mot qui signifie en même temps joie et prix, *l'empire et la splendeur*. Encore un point qui rend *Calendau* fort différent de *Mirèio*. Tandis que le premier ouvrage de Mistral reste en tant que poème d'amour, dans le plan des chefs-d'œuvre de Longus, de Shakespeare, de Bernardin, de Goethe, du Byron de *Don Juan* (épisode d'Haydée), du Hugo des *Misérables* (épisode de Marius et de Cosette), celui-là ressortit aux Troubadours, à Dante, à Pétrarque... Ici il ne s'agit plus de l'amour dirigé par les sens vers le corps de l'objet aimé — ce chemin s'accomplirait-il avec un feu aussi surveillé par la pudeur, la chasteté que dans *Mirèio*, — il s'agit du sentiment qui mène l'imagination de l'amant vers l'âme de l'objet, aimé. Cet amour anime Calendal. Mais, et voilà en quoi consiste la nouveauté du poème et son intérêt dramatique, le héros n'arrive pas tout de suite à sa conception, à sa possession, comme chez les Troubadours, comme chez Dante ou Pétrarque, pour lesquels le problème est résolu *à priori* et qui n'ont qu'à nous en présenter une solution tranquille. Calendal part du corps d'Estérelle — de quel bouillant pas! voyez sa déclaration au début du chant I — pour parvenir à son âme, pour savoir, à la fin du chant X, alors qu'il provoque presque ouvertement son rival, alors qu'il lui annonce qu'il vient dégager Estérelle des nœuds de l'union frauduleuse qu'elle contracta, s'écriant:

*Voilà, voilà le nœud, dit-il, que nous tranchons,
Si Dieu le veut! Mais si je plie,
Que mon vainqueur n'ait la folie
De crier trop haut; qu'il n'oublie*

Que je nage, baigné dans un bonheur profond

*Comme le ciel! Et la Mort vaine
Contre l'Amour brise sa haine...
Le corps de mon amie est beau comme le jour!
Mais une perle, honneur du Gange,
Il se peut qu'un pourceau la mange...
Ce que j'adore, moi, c'est l'Ange
Qui dedans cette perle incarne son séjour.*

*L'amour des sens, pâture basse,
Comme un vertige, ore, me passe.
De ma céleste sœur ma vue sait percer
Le beau interne; elle se glisse
A son gré en lieu de délices
Dont il n'est pas peintre qui puisse,
Qui puisse seulement l'enseigne en retracer!*

*O merveilles, joies de l'âme,
C'est vous le Paradis! O flamme
Où l'amour purifie et prend embrasement!
Sainte et pénétrante harmonie
De deux en un! O symphonie
Tendre, insinuante, infinie,
Qui dit tout! O bonheur, fécond enlacement!*

*La mort, tels que deux blocs de pierre
Peut nous refroidir dans la bière,
Les deux âmes ensemble à l'infini de Dieu
Volent déjà inséparables...
Au sein de la vi' perdurable,
L'adorateur et l'adorable
Se sont communiqué tout ce qu'ils ont de mieux!*

Ce trajet, Calendal ne l'accomplira pas sans efforts, car Estérelle n'est pas un être désincarné par définition, une pure entéléchie comme Béatrice ou les Ligèia et les Morella d'Edgar Poe; et lui n'avait pas à l'abstraction de disposition congénitale.

Les travaux de ce nouvel Héraclès font précisément le sujet narratif de *Calendau*, tapisserie abondamment imagée et variée qui parcourt fantaisistement la trame idéologique sans sortir des limites de la vraisemblance (la part romanesque des personnages et des faits eux-mêmes est réduite au minimum. Calendal ne joue pas au demi-dieu et même pas au sur homme, aucun de ses travaux n'est de l'ordre du merveilleux, s'il est du difficile); tapisserie si finement brodée, si richement

coloriée, qu'à se contenter de la surface, le poème aurait suffisamment de quoi retenir. Est-ce, cependant, sans hésitation, murmures, faux pas que notre héros tient la ligne droite? Non certes! Calendal est un homme et un jeune homme; ce n'est pas du premier coup qu'il tiendra des vanités, la richesse, les honneurs, la popularité, et à plus forte raison la satisfaction des sens par l'amour. Le Comte Sévéran, un homme et un homme jeune, lui aussi, ne s'y trompe pas. Sa riposte au cri de bravoure qui le provoque, l'orgie somptueuse et chaude, matière du XI^e chant, ce festin *sardanapalesque*, dit le sommaire de Mistral, mais plutôt méphistophelesque (et qui achève de nous montrer en Sévéran un petit neveu du diable de Faust) n'est pas d'une mauvaise escrime psychologique:

*De l'âme Calendal est maître
C'est le dire dieu! Il peut être
Dépossédé du corps, tué sur le carreau
Et mis en poudre; mais de l'âme
Qui se donne à lui, qui l'enflamme,
Il garde le don. C'est la lame,
La lame qu'il faut rompre, et non point le fourreau!*

*Par la mollesse des délices,
Plus puissante que les supplices,
Il faut efféminer, efflanquer sa vertu;
Et quand le ver sous l'épiderme
Aura à fond rongé le germe
De l'arbre dur, encor plus fermes,
Homme, eusses-tu les reins, tu seras abattu!*

Mais l'autre est paré. Certes ses cils cligneront, quand, brusquement, au milieu de sa danse, portant comme une énergiuène les mains à son corsage ondé. Fortunette se délace et laisse rebondir une éclosion voluptueuse. Déjà elle le verra pétiller, l'impudique; elle va faire crier merci à l'insensible; frémissante, l'œil flamboyant, les dents qui grincent, elle déchire tout et, radieuse, s'élance dans le nu de toute sa beauté!

*Soudain, comme un perdu se dresse,
Le poing levé sur la drôlesse,
Austèrement soudain se lève Calendal
Comme un perdu, et sa voix clame:
— Se peut-il, bordelage infâme,
Qu'un troupeau de voleurs, de femmes
Abjectes, soit ici à faire carnaval,*

*— Et que la reine légitime,
La vierge pure, la victime*

*De ce fourbe gredin se meurtrisse la peau
Sur le Gibal? N'est-ce terrible
Qu'en outre une chaîne la rive
A l'opprobre du gueux horrible?
Et que ne tremblent pas les tours de ce château,*

*De voir dans ton gîte, ô hermine.
Crapuler pareille vermine!...
Hors d'ici truandaille et ribaudaille, pouah!...*

... Et il saisit la table, et avec son lourd couvert de plats, de bouteilles, de vaisselle, brusque la soulevant à bras, avec fracas il la renverse...
Cela parce qu'Estérelle l'a tenu par la main jusqu'à ce qu'il n'eût plus besoin de guide. A chaque fois qu'il vient d'agir, il court vers elle, prendre ses leçons. Elle lui en donne une lorsque, enrichi par la pêche des thons, il se présente les mains chargées des bijoux de la parure nuptiale; et voici comment elle la lui donne, à ce descendant des Troubadours insuffisamment instruit d'eux:

*Il était pauvre de malice
Celui qui t'a dit que se puisse
Gagner une âme fière avec des oripeaux...
Ah! où sont-ils les beaux Trouvères
Maîtres d'amour! D'illustres pères
Fils dégénérés, adultères,
Du grand foyer d'amour ne vous reste un copeau!...*

*Émerveillé, l'âme conquise
Au bruit de la beauté exquise
De la jeune Comtesse au loin, de Tripoli,
Geoffroy Rudel, prince de Blaye
Prenait la mer. Lui ne s'effraye
Ni de la longue traversée
Ni des brumes; malade il arrive pâli*

*Par la mort, et chez la Comtesse,
Entre les bras de son hôtesse,
Jette un dernier éclair disant: — Ores, mon Dieu!
Vous me comblez, je vous rends grâce
Puisque devant que je trépasse
Une fois j'ai pu voir sa face!...
Et content de sa vie, il s'en va radieux.*

*Gaubert de Puy-Cibot, sans trêve
Hanté par une que son rêve
A travers les vitraux sans cesse entrevoyait,*

*Sort du cloître qui le surveille;
Par contre, Folquet de Marseille,
Au cercueil close la merveille
De son Azalaïs, dans un couvent entrait.*

Pierre Vidal le Toulousain, parce que sa dame, de farouche renom, était appelée *la Louve*, se grime en loup garou, et sur la crête des montagnes, par les chiens et les pâtres, il se laisse meurtrir. Guillaume de Balaün, pour exprimer qu'il est fervent jusqu'au martyr, se fait arracher l'ongle du petit doigt; de sa bien-aimée Guillaume de la Tour sous ses baisers avides retint pendant dix jours le froid cadavre, et le onzième devint fou... — Mire-toi là! lui dit-elle. Et lui, jette ses présents dans un précipice. Car les paroles d'Estérelle telles qu'un broc d'alcool inondent sa flamme: une existence où l'on vit jour et nuit dans le ravissement, un monde neuf, par une vue céleste (un ciel ouvert dit le poète) illuminé, se révèlent à son cœur.

Elle lui donnera une autre leçon, tirée cette fois de l'âme guerrière provençale, lorsqu'il lui arrive découragé par l'ingratitude des Cassidiens, chassé par eux de sa ville. L'épisode, librement imité (1) d'une geste du XIII^e siècle, *Aliscans* (œuvre d'un trouvère inconnu et qui peut-être remanie un poème provençal) est l'une des manifestations les plus éloquentes du caractère moyenâgeux atavique du poète.

(1). Le passage se trouve en partie rapporté par Gaston Paris, *Récits extraits des poètes et prosateurs du Moyen Age* (Hachette 1896), p31 à 40; et sa lecture est utile pour juger du génie à la fois moyenâgeux et... classique de Mistral.

Nous sommes sous Arles, au temps de l'empereur Charlemagne, avec Guillaume au Court Nez. Cent mille Sarrasins et cent mille Chrétiens sont aux prises le vaste Rhône est rouge du sang qui ruisselle...

*Par sept rois le Comte d'Orange
Environné pendant qu'il venge
La mort de son neveu, par sept rois sarrasins
Poursuivi, piétine et chevauche,
Tranchant, taillant à droite, à gauche...
Mais la fatigue enfin le fauche,
Son espadon d'acier vacille dans sa main.*

*Il entre aux Aliscamps; les Mores
Y sont plus fourmillants encore...
Ventre à terre s'enfuit le bon comte Guilhem,
Franchit les monts, les marécages;
Sous le soleil, sous les nuages,
L'ennemi croît en nombre, en rage...
Vers la porte d'Orange ils poussent, les païens!...*

— Guibour! Guibour! ma gente dame
Suis, dit-il, Guillaume ton âme!
A Guilhem au Court Nez, ô Guibour, viens ouvrir:
Non loin des remparts de ma ville
Les Sarrasins sont trente mille
Et je n'ai plus qu'un poing débile...
Ouvre vite, ô Guibour, ouvre, ou je vais mourir,

La Comtesse d'Orange prompte
Sur le faite des remparts monte
— Chevalier, je ne puis répondre à vos appels,
Car avec les femmes tremblantes,
Un vieux clerc qui les psaumes chante,
Les enfants, suis seule en attente...
Battant les Mograbins et les Marrans cruels,

— Mon beau Guillaume fait ouvrage
Et ses barons, de grand carnage
Aux Aliscamps, là-bas. — Ouvre-moi, Guibour!
C'est moi ton Guillaume, ouvre vite,
Ouvre! les hommes de ma suite
Sont tous morts ou, sous un comite,
Vont ramer sur la mer. J'ai vu, vu en plein jour

Arles brûlant et les Arènes
De cris épouvantables pleines...
De leur corps chaste et beau faisant épouvantails,
Les nonnes, dans un saint délire,
Au viol préférant le martyre,
Se défiguraient; et, le pire:
Avignon, mort de peur, a tombé ses portails...

Et moi, Guilhem, je me prépare
Si tu ne fais ôter la barre
A périr sous les coups du More déchaîné!
— Tu as menti! cri'la Comtesse.
Ah! de cette race traîtresse
Peut-être es-tu, cœur de bassesse!
Mais tu n'es pas Guilhem, le fier Comte au Court Nez!

Mécréant, à vos hordes viles
Guillaume ne laisse ses villes;
Ses compaings, pris ou morts, il ne les quitte ainsi;
Contre l'audace des corsaires,

*Guillaume défend, salulaire,
L'honneur des vierges de sa terre;
Et Guillaume, jamais, le Sarrasin n'a fui!*

*Sous sa dure cotte de mailles
Le Comte d'Orange tressaille;
Il prend de son coursier la bride avec les dents;
Pleurant d'amour et de vergogne,
Soudain à deux mains il empogne
Le glaive, à son coursier il donne
Deux bons coups d'éperon et se lance en avant.*

*C'est un démon, une tempête
Qui ronfle, brise, arrache et jette;
Sur la masse s'abat, s'abat son bras d'airain;
Et comme on gaule les amandes
Fait pleuvoir les têtes par bandes,
Et l'ost sarrasin se débande
Et fuit vers ses vaisseaux, hagard, l'épée aux reins.*

*Des sept rois il en pourfend quatre.
Mais, cette fois, quand de se battre
Retourne le guerrier: — Ores, beau sire franc.
Dit la Comtesse fière et forte,
Pouvez entrer par la grand'porte...
Au pont-levis, elle se porte
Et lui ôte son heaume et l'embrasse en pleurant.*

A-t-il réconcilié, au milieu de leur tuerie, les Compagnons du Tour de France? Nouvelle leçon que lui donne sa dame, et qu'elle se donne en même temps à elle-même, car maintenant elle aussi lutte contre son cœur.

*...L'amour est un poison languide,
L'amour est un sommeil perfide,
L'amour est pour la femme, elle le paye cher:
Car dans la corbeille nous sommes
Fruits placés sous la main de l'homme...
Il passe et nous mord comme pommes
Jeun's, chastes, et puis jette au ruisseau le fruit vert.*

*Laisse l'amour aux malheureuses!
Gravis la montagne scabreuse,
Monte et fuis, quoique en fleur, la clématite qui
Au fond des ravins nous attarde.*

*Ainsi m'incendiait son charme
De plus en plus; mouillé de larmes
Son œil, en même temps m'ouvrait le paradis!*

*Monte car je reconnais, ore,
Que ton levain peut croître encore...
Agis longtemps, toujours comme tu as agi!
Sois, sans calcul ni patenôtres,
Le bon samaritain des autres;
Va, sois le chevalier, l'apôtre!
Et que dans ses transports ton amour élargi*

*Embrasse la patrie auguste
Les causes belles, grandes, justes
La douloureuse humanité, pontificat
De la nature, et la nature.
De Dieu miroir et créature...
Trop heureuse, moi, je le jure,
Si je puis voir d'ici flotter ta flamme au mât!*

Que puis-je admirer, hors de toi, lui crie en délire jeune pêcheur!... Quand j'aurai le reste, ce qui me manque me manquera-t-il moins?... Pain de saveur, pain de labeur, et qui veut faire pêche doit affronter le bain... Mais que me reviendra-t-il si dans sa tanière l'inexorable Mort doit ensuite me traîner?... Plus il s'accroche à la terre, plus elle bondit au ciel.

*— L'inexorable Mort ne casse
Que les âmes noires et basses.
Pour les simples de cœur et de vertu épris,
Me répondit mon Estérelle,
La mort est la vie éternelle;
C'est une main qui défourelle
Du fourreau étouffant le radieux esprit...*

*L'esprit! L'esprit! Libre des ailes,
Dans l'harmonie universelle
Glorieux il prend place, et de la vérité
Voit resplendir la force interne;
Dans le principe qui gouverne
Il se baigne et nage, il discerne
Le mystère, il étreint la divine beauté...*

*Voilà cette béatitude
Qui doit devenir notre étude...*

*Pour la lutte, voilà l'armature des forts!
D'une renaissante existence
Celui-là qu'attire l'espérance
Avec le front levé s'élance
Sur les charbons ardents, et sourit à la Mort...*

Envolée par laquelle Estérelle rejoint Mireille, lorsque, expirante, celle-ci console Vincent avec la vision de l'éternité céleste où il la retrouvera.

Toutes deux sont des désespérées de l'amour. Victimes de l'amour profane, les se réfugient dans l'amour divin en suivant les voies les moins parallèles... mais n'est-ce pas celles qui se rejoignent le plus sûrement et le plus tôt? L'une catholique à la façon la plus provençale, l'autre animée par un spiritualisme si pur qu'on peut tout juste l'appeler chrétien et que le terme stoïcien se propose. Voilà une différence de plus entre les deux poèmes, différence qui achève d'affirmer leur originalité foncière à chacun, mais en même temps qui accuse la foncière unité que garde, sous l'étonnante variété de son corps, la pensée du Maître. *Mirèio et Calendau* font chacun une moitié du problème que pose l'amour dans son passage de la matière à l'esprit, ou plutôt une moitié de la solution de ce problème. En les réunissant on ferme le cercle au centre duquel s'est tenu un génie grandement positif et grandement spirituel, également doué pour suivre la réalité et pour mener l'imagination, un génie pour lequel le mot harmonieux semble avoir été créé.

Génie terrestre et génie céleste, et qui ne fait qu'un comme la terre ne fait qu'un avec le ciel. Sur l'avion du spiritualisme *Calendau* fait battre à la Poésie le record de la hauteur; il la mène dans des régions morales où seule la métaphysique sait monter; cependant, en faisant de la Poésie une métaphysique, une religion, il ne la perd pas

*Au-dessus des étangs, au dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées.*

Communiquant au poète le sens du divin, il lui procure par là une plus nette conscience du devoir humain. A mesure que le petit pêcheur de Cassis se mysticise, sa capacité agissante se développe; à mesure que l'idéal accapare sa cervelle, ses actes sont plus concrets, plus aptes à fournir une matière narrative. *Calendau* est le bréviaire par voie de narration de l'idéalisme militant, un idéalisme qui, au lieu de laisser au poète les bras croisés, lui découvre un monde où l'action est d'une utilité, d'une nécessité constante et pressante. Monde où contrairement à celui habité par Baudelaire, légataire universel du pessimisme romantique, l'action est la sœur du rêve, optimiste comme lui parce qu'il est héroïque comme elle. *Calendau* offre une conception de la poésie aussi génératrice de foi que la conception romantique est génératrice de désespérance.

Or toute poésie digne de ce nom est moins faite pour cette poignée d'individus qui s'appellent les poètes — et qui la font, la poésie — que pour la généralité des hommes. Ce qui rend *Calendal* intéressant, c'est que, si enflammé par l'idée de la poésie qu'il soit, il ne se conduit jamais en poète, en félibre, en littérateur, mais toujours en homme. Estérelle, c'est bien la Poésie, mais c'est, plus précisément, l'Idéal. L'Idéal, voilà le véritable nom de ce que Mistral appelle dans la première strophe de son poème le *Pur Amour*.

L'amour principe de perfection, c'est une conception dont la découverte appartient aux Troubadours; ils en ont fait la base essentielle, la substance principale de leur lyrisme. Mais cette conception, ils l'ont affirmée, ils ne l'ont pas démontrée; elle fut pour eux un cliché de galanterie et ils mélangèrent bizarrement, avec elle, la recherche de la perfection prosodique et grammaticale à celle de la perfection morale, jusqu'à donner souvent le pas à la rhétorique sur la vertu. Du *pur amour*, ils ont fait le *gay savoir*. D'autre part ils n'ont pas su dégager leur méthode de la personne de leur dame. Ils ont gardé jalousement l'amour au service de l'objet aimé. Cette conception, Dante et Pétrarque l'ont élargie. Mistral après eux, mais il se trouve aussi original par rapport à eux qu'eux par rapport aux Troubadours. En étudiant la partie lyrique de son œuvre, nous verrons qu'il n'a jamais pétrarquisé à la façon de notre Ronsard, par exemple. *Calendau*, ni dans le sujet ni dans la façon, en dehors de la conception spiritualiste de l'amour n'a rien à voir avec la *Divine Comédie*, s'il nous fait songer parfois à Faust et au *Don Juan*.

Quant aux Troubadours, ce n'est pas rien que sur le terrain de l'amour pur qu'il leur est rattachable. Mistral est le seul des grands poètes modernes qui offre une parenté avec eux, parenté qui va jusqu'à la filiation.

4. LE PAYSAGE

Calendau laisse flotter sur l'épaule de ses deux personnages un manteau léger de métaphysique, tandis que la physique est assise en ceux de *Mirèio*. Métaphysique non moins baignée dans la Nature, non moins saturée de grand air que cette physique. Le paysage joue ici le même rôle que dans *Mirèio* où il joue le même rôle que dans la vie; Mistral demeure le descriptif constant, systématique et génial que son premier livre dévoila. Régionaliste, il accomplit la tâche que le Régionalisme exige en premier lieu lui — qui ne dit pas au poète: Connais-toi, toi même, mais *Connais ton pays!* — la description géographique. Si jamais la carte de la Provence maritime et montagnarde était perdue, on la reconstituerait en suivant les étapes de *Calendal*, comme on reconstitue le bassin méditerranéen de l'âge homérique avec les voyages d'Ulysse. *Calendau*, c'est le voyage aller-et-retour de Marseille aux Alpes, d'abord par la voie de terre, lorsque l'amant d'Estérelle marche à la rencontre de l'indigne époux de sa dame; puis par la voie de mer, lorsque, délivré du cachot, il regagne le Mont Gibal avec la rapidité et le sens de la direction du pigeon voyageur retournant au nid. Voyage beaucoup plus long que celui de *Mirèio* aux Saintes, lequel ne comporte, hélas! que l'aller; randonnées qui ne permettent pas, comme pour le pèlerinage de l'amante de Vincent, une description aussi détaillée, mais où la

géographie se résume avec une sûreté, une précision en quelque sorte scientifique. Cette géographie, loin de gêner l'action, loin d'entraver la poésie, les sert, les nourrit. Lisez la délivrance de *Calendal*, plaignez Fortunette de n'obtenir pour récompense de son bienfait, pour réponse à l'offre pantelante de ses charmes, ni mot ni regard; regardez ce possédé écarter d'un revers de main la courtisane, mettre en pièces d'un coup de pied la poterne du castel et, libre, voler, voler au sein de la nuit.

— Attends-moi, noble amie (s'écrie-t-il tout courant), et bienheureuse ma mort, si en te défendant j'expirais à tes yeux! Courant, courant, il ne fait qu'effleurer le sol; mais qu'il arrive à l'heure, lui allant à pied, les autres à cheval, ce n'est pas dit; non! il n'est pas dit que la gazelle échappe encore à la mâchoire du loup furieux. Et de lui battre le cœur terriblement, et bottine d'aller!

*Jamais je n'arrive — il s'exclame —
Si je n'empoigne pas la rame...
Aussitôt vers la mer, la grande mer il part
Qui l'attire au lointain gisante,
Qui aux rais de l'aube naissante
S'éveille rose, souriante...
Ainsi par le Cheiroun, Cipières et le Bar,*

*Il descend promptement et tombe
De pente en pente dans la combe
Des Grassins, val d'amour, encensoir, pur eden
Où, sur le roc, la capitelle
De bois d'oliviers s'enmantelle,
Où, les femmes, à canastelles,
Vont moissonnant rosiers, tubéreuses, jasmins.*

*L'onde, que le soleil épure,
Là-bas de plus en plus s'azure;
Dans l'air de plus en plus tempéré, clair, calmant,
L'aloès fleurit et odore,
Le citron vert d'or se colore,
Le dattier ses palmes arbore:
Et c'est Cannes, avec son ciel toujours clément,*

*Avec sa côte fortunée,
Franche de gel toute l'année.
Depuis vingt lieu's qu'il court exténué, pourtant.
L'ardent jeune homme sur l'arène
Du rivage reprend haleine,
Mange et s'endort. La nuit sereine,
La nuit, trêve de Dieu, se passe en même temps.*

Sitôt le petit matin, *Calendal* navigue sur une barque de pêche louée pour un louis d'or, et les îles de Lerins dans la lueur de leur légende sortent de la mer colorée; la barque rase la côte renfrognée, ébréchée et rôtie de l'Esterel; la mer, sirène aux yeux bleus, depuis cent mille ans, ou tout comme, lui palpe ses flancs de porphyre, mais toujours force lui est de reculer devant l'austère accueil du géant chevelu.

*Vogue toujours! D'Agay la plage
Vient sanguinolente et sauvage.
Après, la Porte d'Or de l'antique Fréjus,
Qui parmi ses nourrissons fête
Gallus, doux entre les poètes,
Agricola qui fit conquête
Des Iles Britanniques, et toi divin Roscius!*

Doublant de Saint-Tropez la pointe...

Tous les points de la côte défilèrent, chacun enchâssé dans son décor, chacun illustré de ses souvenirs historiques et légendaires, chacun aussi reconnaissable pour le pêcheur que pour le géologue, l'érudit, l'artiste. Plus encore que dans *Mirèio*, le sol provençal est important; dans *Calendau*. Il constitue un personnage qui suffirait à alimenter le poème. Il développe une personnalité aussi vivante qu'une personnalité humaine, ceci sans qu'il faille prononcer le grand mot de panthéisme, car Mistral n'est point panthéiste, il lui suffit d'être naturel. Poète et géographe ainsi mariés, on n'en a pas vu depuis Homère, et Virgile, son seul *escoulan* digne de renom avant que Mistral se mît à l'école de *l'Odyssée*. Cependant, peintre de marine méditerranéenne, l'auteur de *Calendau* se hausse au niveau du plus beau Byron de *Don Juan*.

*En avant l'embarcation déjà bondit au pied des caps vertigineux des montagnes
Maures: forêts de pins, landes d'ajoncs, chaînes de roches, de pierre granitique et de
schiste et de craie passent pleines d'horreur, de fleurs et de soleil.*

*Un soleil splendide, aveuglant! lis entrent déjà dans l'archipel des Iles d'or: celle du
Titan la première; après, Port-Cros, un nid brûlé; puis Porquerole couverte de bois,
puis la Fourmi, petit écueil, et la langue de Giens qui croupit en étang.*

*On n'entendait que le souffle plaintif des nautonniers et le vomissement de la vague
qui se brise entre les rochers épars et qui grésille sur la grève; la barque éperdue
s'allongeait comme une anguille: il ne lui manquait que la parole; c'était, en un mot,
un poisson.*

*Hyères, là-haut, verte et fleurie comme un Jardin des Hespérides,
Hyères, avec ses coteaux exposés au midi, et ses oranges et ses grenades, fuit; et fuit
l'aride Carqueirane, et, du parfum des marjolaines surchargé, le vent souffle moins
vite.*

C'est du Byron; le Provençal n'a trouvé à peindre la mer des Sirènes qu'après que l'Anglais était passé y laissant son sillage magnifique, mais Byron n'est pas

géographe en même temps qu'il est peintre. Ici on se laisserait aller à dire que quelque Élisée Reclus, dans la main de Mistral guide le pinceau de Claude Lorrain et de Vernet. Cependant Cassis se rapproche.

*Tout à coup dans le vent qui cesse,
Au loin, sur l'onde qui s'encaisse
S'estompe, sourcilleux, le Faron; à ses pieds
De Toulon la rade est posée,
Terriblement fortifiée,
Avec sa flotte pavoisée,
Son arsenal de guerre et ses fiers ateliers*

*Qui construisent en permanence,
Qui mâtent, carènent et lancent
Les grandes nefs du Roi... Courage, Calendal!
Tout le chemin n'est plus à faire.
La barque sille, téméraire,
Entre felouques et galères
Sculptées, poupe à proue, où d'un effort égal*

*Rament les forçats; elle glisse
Parmi les vaisseaux lourds et lisses
Citadelles cachant en elles cent canons
Crachant la mort comme des diables;
Dans cette forêt innombrable
Qui lève ses bras formidables
Contre les ennemis de notre libre nom.*

*Mais juste, tout juste à grand' peine
Eicié doublé, contre la penne
De l'antenette frappe un revolin grand frais
Le temps saute à la bise, gare!
Prise en flanc, soudain la gabarre
Court à la haute mer, s'effare,
Avec son mâtereau penché sur les agrès...*

Mais si le paysage dans *Calendau* est préoccupé de servir à produire les notions d'ordre naturel ou de l'ordre industriel que la géographie englobe, il ne cesse point de servir la psychologie chaque fois qu'il faut; il ne manque jamais, quand il le faut, de se métamorphoser, suivant l'expression consacrée, en *état d'âme*

— mais non pas l'âme du poète. Mistral, comme dans *Mirèio*, assortit ici la Nature aux actes et aux sentiments de ses personnages. Et puis, comme dans *Mirèio*, il la traitera sans préoccupation d'aucune sorte, scientifique ou psychologique. Il la peindra en poète, pour l'amour de ses beaux yeux. Alors elle enveloppera les

personnages du poème comme dans la vie quotidienne elle enveloppe les humains. Elle sera indépendante; elle sera celle de qui tout dépend, de qui tout sort. Alors, tout en restant provençale, ou plutôt méditerranéenne, elle prendra un visage universel. Le tableau qui termine le Xe chant, après les deux strophes par lesquelles le machiavélique projet du Comte Sévéran et l'*Orgie* du XIe s'annoncent, est un exemple à citer.

*De cette infernale pensée
Le Comte l'âme traversée
Donne le signal; tous se lèvent, du château
D'Aiglun ils prennent tous la sente,
Le long du torrent qui serpente...
Le soleil, derrière la tente
Epaisse de la gorge, a soufflé son flambeau.*

*A l'orient, comme une belle
Que le frais doucement appelle,
Sort de ses couvertures et paraît au balcon,
La jeune lune au loin se lève;
Les grillons chantent dans la glèbe,
Parmi les champs d'oignons, sans trêve
La courtilière obscure emporte son fredon.*

*Parfois, d'une caille tardive
Sur les versants le cri arrive.
Ou bien la voix en pleurs d'un perdreau égaré
Au fond de quelque vallonnée
Piaule de loin; mais la soirée
Fraîchit, et les rates-pennées
Fendent le crépuscule à vol précipité.*

Mais il en faudrait plus d'un, tableau, pour montrer jusqu'à quelle grandeur le poète pousse ce personnage de la Nature et combien est... naturelle procédé par lequel il la traduit! Point de mythologie et point de métamorphoses: elle garde la figure que le sens commun aussi bien que la science lui voient. Pas besoin, pour nous intéresser au sort des mélèzes du Ventoux, de cacher des sylvains et des dryades sous leur écorce; ils restent des arbres tels que le touriste et le botaniste les connaissent — et hélas! le bûcheron: les coups de cognée qui les tranchent ne résonneront pas moins dans notre cœur, aussi poignants que ceux que nous fit entendre Ronsard, mais sans plus leur ressembler que la forêt de Gâtine ressemble au mont provençal ici dépouillé.

*Du Ventoux la brise qui passe,
Matinale, contre la masse
Les arbres frémissaient ainsi qu'un pur concert,*

*Où des collines, des vallées,
Toutes les voix en assemblée
Mandaient leurs haleines ailées...
Les mélèzes grandis dans ce calme désert,*

*Sous leur effroyable et sauvage
Ramée, énormes de branchage,
Farouchement vivaient impénétrables, sourds
A la tempête, à la lumière,
Blancs de lichen comme des pierres,
Et les feuilles mortes par terre
Couvraient les troncs caducs d'un manteau mol et lourd.*

*O beaux géants, vieux solitaires
Qui d'une crainte involontaire
Me remuez le cœur, oh! pardon et salut!
Et toi, Ventoux, qui sur tes pentes
As essuyé tant de tourmentes
Sans effroi, hurle d'épouvante
Aujourd'hui: pour toujours ton panache est tondu!*

*Et zan! commence la bataille.
La cognée à grands fracas taille,
Éveillant le rocher qui depuis mille ans dort.
Le fer à grands ahans s'efforce
Dans l'arbre qui s'ouvre de force,
Et la résine, sous l'écorce,
Agace le tranchant et pleure à gouttes d'or.*

*Enfin, l'arbre qu'on assassine
Craque du faîte à la racine,
Gémit de branche en branche un sombre râlement,
Et de son trône dans la combe
La tête la première tombe...
Aux profondeurs c'est une trombe
Qui roule son tonnerre en un long tremblement.*

*Eh! bien, souverain comme un pape,
Dans son impériale cape
Quand je vis ce mélèze enveloppé, qu'ainsi
Je précipitai de l'empire,
Oui, à franchement vous le dire,
Ce frisson de mort qui retire
Le souffle à l'assassin me traversa aussi.*

*La forêt formidable et fière
D'horreur s'ébranla tout entière!...
Mais au gradin je me suspends, et sous mon fer
Qui frappe dur, les troncs gémissent,
Leurs éclats aux nues jaillissent,
Au loin les vieux loups déguerpissent;
Les aigles glapissants s'élèvent dans les airs.*

*De voir la futaie descendre
Comme un déluge et se répandre
Et rebondir de roc en roc avec fracas,
Une peur indicible gagne
Les habitants de ces montagnes,
Et tous de fuir dans la campagne
Croyant que le Ventoux s'écroule sous leurs pas...*

Pour faire sentir à *Calendal* la gravité de son méfait, pour lui en imposer la honte, Estérelle n'appellera pas du nom de Cybèle, la nourrice universelle, la grande couveuse, qui ne demande qu'à glousser d'allégresse en recouvrant tout de ses ailes, les arbres comme les hommes; elle parlera des dangers du déboisement, d'une façon aussi simple, aussi directe qu'une circulaire du Touring-Club.

Voyez cependant la *Crue de la Forêt*, au chant IX, telle que la dépeint Estérelle après son envolée dans les régions immortelles et pour retrouver le sol; dites si le thème de l'opiniâtreté victorieuse des obstacles barrant le chemin de la vertu reçut jamais, par voie de paysage, une illustration plus éloquente... Ici la géographie sert encore de guide aux Muses. Elle les conduit dans cette région des Alpes vaudoises où naît le mistral; elle les promène sur les glaciers, le long des pentes septentrionales, où ils entretiennent une humidité génératrice des forêts qui garnissent leurs vallées profondes; elle leur indique les essences qui composent ces forêts, et le rythme suivant lequel les futs s'élèvent lentement vers la lumière...

5. MUSEUM PROVENÇAL

Poème géographique, poème historien. Peut-on être l'un sans être l'autre? — *Mirèio* répondait non; *Calendau* nous le répète avec plus d'autorité. Au chant IV, le père du héros, liseur aux siens les jours de pluie (comme Mistral dans ses *Mémoires* nous apprend que faisait son propre père), tire pieusement d'un livre antique de quoi permettre au poète de résumer dans une douzaine de strophes les temps anciens de la patrie provençale, depuis qu'elle offrit abri aux Ligures et aux Cavares jusqu'à la Croisade albigeoise, en passant par l'influence civilisatrice de la Grèce, par la conquête romaine, par l'avènement du Christianisme. Au chant I, Estérelle avait traité le sujet, mais borné au royaume d'Arles (nom primitif de l'État constitué sous les Carolingiens) et lié à la fortune des princes des Baux, maison issue du mage

Balthazar dont un descendant vint d'Éthiopie planter bourdon sur les Alpilles et semer dans leurs flancs pierreux les herbes aromatiques et le sang ardent. Chant IV, comme chant I, assemblent la fleur guerrière et la fleur poétique provençales en même bouquet, où elles répandent le même parfum, malgré l'opposition de leurs formes et de leurs couleurs. Ici des téméraires, des pourfendeurs terribles, ducs à Naples, vicomtes à Marseille, en Arles podestats qui, tendant la voile brigantine, à la couronne de Byzance allaient, quand ils pouvaient, arracher quelques rayons: Andrie ou l'Achaïe ou bien Céphalonie. Là, les princesses et les troubadours, animatrices et manteneurs des cours d'amour et du gai savoir. On les retrouve, guerriers, dames, poètes au chant II, quand la Princesse des Baux reçoit l'hommage de ses prétendants, héritiers des grandes familles de Provence. On a pu les voir dans ces épisodes des chants V et VI, cités au titre des enseignements d'Estérelle. Avec quelle puissance et quelle tendresse le poète l'évoque, la ressuscite, la contemple et la caresse, cette histoire! avec quelle foi! cette foi qui crée sa vérité — que cette vérité soit plus ou moins fidèle à l'exactitude — cette foi qui crée la vie! L'idée que la Provence a vraiment été une nation, une patrie et non pas seulement une petite patrie exalte Mistral; elle est l'axe autour duquel *Calendau* se meut, le levier qui soulève avec une légèreté ailée la masse de ces sept mille vers d'une densité non inférieure à l'homérique, à la dantesque. La Provence fut une nation indépendante de la nation française autant que sa langue reste indépendante de la langue française; elle s'est agglomérée à cette unité; si mêlée à l'existence de la France qu'elle ait été et qu'elle reste fière d'avoir été, d'être, elle en est aussi distincte que la langue d'Oc reste distincte de la langue d'Oïl. Enfin... laissons de côté la politique: nous la reprendrons dans nos notes au poème; que le poème, lui, appartienne aux Muses seules! A côté du territoire provençal, il y a l'esprit provençal; à côté de l'arbre considéré dans son corps ligneux, il y a la sève, la sève autochtone qui s'est épanouie au cours des âges dans la langue, dans la poésie, dans les mœurs, les faits et gestes et les objets innombrables de la vie sociale, de la vie familiale.

Cet esprit, *Calendau* en collectionne les manifestations significatives.

Mirèio c'est le *Museon arlaten* par la voie du livre; *Calendau*, c'est le *Museon provençal*, bâtiment immense où tout a sa salle et ses vitrines sans que rien y sente le catalogue, parce que objets, documents, renseignements y sont englobés dans la narration comme les pierres dans la mosaïque, enrobés dans la poésie comme l'aloès dans le sucre; se présentent chacun à sa place, à son tour, chacun qui n'a pas l'air d'avoir été appelé, qu'on a vu venir spontanément.

SALLE I. La vie publique. — Vie strictement nationale jusqu'à la fin du XVe siècle, ensuite vie en collaboration de la nation provençale avec la nation française. La plus vaste salle: elle vaut pour tout le pays, alors que les autres seront réservées à la partie maritime et montagnarde. Il n'y manque rien depuis que la Gaule était la Gaule; à ses murs le portrait des grands hommes est appendu: de Guilhem au Court Nez, au Roi René, à Mirabeau, à Pascalis.

Pascalis: un mot sur ce personnage, dont les francimands peut-être, ignorent le nom. Une note l'appellera grand patriote provençal né à Eyguières en 1732, assassiné à Aix

en 1790, signalera que, dans son *Étude sur la fin de la constitution provençale 1787-1790*, publiée à Aix (librairie Pardigon 1854). Charles de Ribbe dit de lui:

— Il combattit pour le salut de la Provence et tomba avec la Provence et pour la Provence (1).

(1). Une pareille note ne nous inquiète guère aujourd'hui; nous bénirions, plutôt que de les condamner, les sentiments de Mistral en gésine de *Calendau*, parce que son poème lui doit la flamme qui d'un bout à l'autre l'illumine et le réchauffe. Nous admirons le poète d'avoir su les maîtriser suffisamment pour n'en rien tirer de regrettable à nos yeux, français avant que d'être méridionaux. Mais, en 1868, cette note jointe à d'autres offrait un caractère provocateur qui méritait d'être relevé. Garcin le fit, et notamment en citant de Ch. de Ribbe cette phrase qui suit la phrase que Mistral cite: Sa mort (de Pascalis) fut la mort de notre pays, de nos libertés.

Revenant à Mistral, Garcin, faisant appel à son patriotisme de Français, à ses convictions de républicain, lui demande comment il concilie son salut à Mirabeau, au début de *Calendau*, avec la note relative à Pascalis, honnête cœur, esprit étroit, ardent adversaire de Mirabeau? Il lui rappelle, à l'aide d'un texte sans réplique, que le grand tribun lut l'ennemi juré du fédéralisme, un négateur radical des prétendus droits ethniques et historiques de la Provence à la qualité de nation, à la conservation de ses privilèges régionaux et municipaux.

Il fut assesseur de Provence, grâce à quoi nous marquons l'heure où se passe *Calendau*; c'est lui qui donne au héros les deux pistolets d'honneur décrits au chant X. Sur ces pistolets, où brillent les armes de Provence, — les Pals de Catalogne et Fleurs de lis d'Anjou, représentant les deux familles qui l'ont gouvernée librement, — est ciselé, raconte le pécheur cassidien, mon nom et l'an où Pascalis entra comme assesseur.

Ce chant X est là pour nous initier au rouage gouvernemental de la Provence à l'aube de la Révolution, avant que 1789 n'eût violé le contrat de 1486. Nous le voyons fonctionner dans son centre à Aix, avec ses consuls, avec son parlement en corps, avec son assesseur, magistrat (dira une note) qui avait la haute direction de l'administration provinciale, et, procureur-né du pays dans la réunion des États, proposait à ces derniers tout ce qu'il jugeait utile à la province. Nous sommes à Aix le jour de la Fête-Dieu, nous assistons aux fêtes, aux cortèges, aux jeux traditionnels, vivants, parlants, joyeux d'éclat et de bruit, de chants et de danses, qui défilent spécifiés avec la précision d'un dictionnaire. Et voici, après la cité reine et comtale, l'une de ces communes animées depuis le XIIe siècle de l'élan municipal qui en avait fait autant de républiques, source de politesse, d'indépendance, de virilité que respecta l'Ancien Régime, que la Révolution pensa tarir, que le Félibrige ranimera. C'est Cassis, qu'elle s'appelle. Nous la voyons en habits de fête, elle aussi, qui se promène, qui chante, qui danse; nous connaissons ses règlements électoraux et industriels, ses corporations, sa mairie, son prétoire où le père de Calendal contribue à une justice démocratique, égalitaire.

— Car tout pêcheur qu'il est, mon père a du savoir, — les Cassidiens l'ont fait prud'homme; — qu'ils soient vilains ou gentilshommes, — droit en main, il juge les hommes — et tranche en quatre mots les procès blancs ou noirs.

SALLE II. La vie privée. — Après le palais du peuple, le palais du chef de famille. Le chant IV nous conduit chez Calendal un de ces jours où les rafales de l'équinoxe calfeutrent les gens de mer au logis; alors les agrès et les filets se fabriquent et se raccommodent.

— Ma mère, avec le fil que sa main file, rentrait les déchirures des voiles; et des rets, nous les enfants, dessus, dessous tirant poussant l'aiguille, nous raccommodions les mailles rompues, des rets qui par un clou pendaient au mur. Au milieu de sa descendance, et au coin de la cheminée, mon père cependant, campé au banc d'honneur...

Ce père est produit avec la piété auquel les ancêtres — *li rèire* — ont droit dans l'œuvre mistralienne; Estérelle a connu l'infamie de son époux en le voyant maltraiter l'auteur de ses jours, lui refuser une place au festin des noces.

SALLE III. Par un de ces contrastes aussi nets, aussi naturellement successifs que sont naturels et successifs la pauvreté et l'opulence, le chant XI nous transporte au castel d'Aiglun.

— L'obscurité de la nuit qui s'approche comme un léger voile de gaze enveloppe déjà donjon et tour, mais le clair de lune au lointain laisse entrevoir dans la brume les pitons blancs des Alpes qui, couvertes de neige, hérissent encore leurs vagues ainsi qu'au jour du cataclysme où, en fureur, à profusion, la matière échappa du Chaos embrasé.

Collé sur le roc comme le lépas à son récif, le palais des derniers princes des Baux conserve encore la crénelure et l'apparence farouche des temps où il pressait la nuque du pays. Mais l'ameublement a été renouvelé, et toutes les merveilles de l'art du mobilier provençal nous attendent. Ses maîtres, que les voyages de son héros ne lui permirent pas d'évoquer (comme il sut faire pour Puget, pour Fragonard, quand nous passâmes à Marseille, à Grasse), Mistral les rassemble ici. Ici les Parrocels, fils de Brignoles, ont répandu la lumière et le coloris merveilleux de leur école en grottes marines, en bâtiments, en naufrages... Ici Vernet, étoile avignonnaise, brille sur la toile, ce peintre célèbre qui, pour étudier la physionomie des flots en courroux, par temps d'orage, au mât d'une barque une fois s'enchaîna. Cependant, le parfum des mets provençaux avec un joyeux cliquetis d'ustensiles monte de la cuisine... Mises comme des nymphes et des princesses, toutes les dames avec agilité descendent l'escalier, bouffantes de satin. En plein jardin une table superbe est dressée; sous l'argenterie la riche table ploie: la cire bleue et blanche et rose brûle odorante sur les branches des chandeliers massifs, et à l'œil resplendissent et les carafes et les salières, les gobelets, les tasses, les huiliers; cristal colorié de toutes les façons par Ferri, verrier de Callane, près de Forcalquier.

— Où sont-elles, beau pêcheur, vos clovisses? et le thon de Madrague où est-il, que l'on y goûte?... Le vin est bon, mais la clarette passe au gosier comme une brise.

— Petite commère, voulez-vous de l'aïoli? Passez-nous donc la carbonade!

— Non, la brandade... Petites, le rôti! Petites, les vins vieux, les sorbets, le dessert, les liqueurs...

Mais la table entière se mire dans le vernis de la faïence, on ne pourrait voir, en réalité, rien de plus beau. Deux artistes de Moustiers en ont orné l'émail de mille fleurs et fantaisies: Olery et le fameux Cléricy, rival de Palissy d'Agen. Belle occasion pour évoquer la chronique chevaleresque et galante du bon vieux temps: la Princesse Clémence qui troqua sa chemise contre la couronne aux fleurs de lys et que nous retrouverons dans un poème des *Isclò d'or*; la demoiselle de Manosque, dont la pudeur alla trop loin car, pour échapper aux faveurs du roi François Ier, elle se disgracia aux vapeurs du soufre; la gentie Béatrice de Montferrat que le marquis don Boniface surprit qui dormait dans les bras du vaillant troubadour Raimbaud de Vaqueiras: encore cette Reine Jeanne que nous verrons le Mistral moyenâgeux prendre pour dame, selon l'usage des Troubadours, de Dante, de Pétrarque.

Grâce à ce chant, *Calendau* prend figure de petit Louvre; mais à côté des salles de peinture, de mobilier, des jeux, du vêtement, il y a dans ce museon, un museum. Museum de géologie, de botanique, de zoologie comme dans *Mirèio*. Mais tandis que la zoologie du premier poème ressortit particulièrement à la gent ailée, celle du second est principalement ichtyologique. Tous les poissons dont le pêcheur provençal a l'usage tant soit peu habituel figurent dans *Calendau*.

Cependant *Calendau* n'est pas un aquarium, non plus que *Mirèio* une volière.

Les poissons y vivent dans leur élément naturel, aussi indépendants que les pêcheurs cassidiens dans leurs règlements municipaux; ils sont là où le pêcheur les rencontre: l'industrie de la pêche nous est exposée à même les flots ainsi que *Mirèio* nous penche sur les guérets. Presque tout le chant V raconte la pêche des thons avec autant de savoir, sur les mœurs de cette espèce qu'il convient à l'ichtyologie avec autant d'art, qu'il convient à l'épopée, épisode si ample, si solide, si dramatique que je n'ose y découper. Le chant III nous prêterait plus aisément une citation avec *la fraie des anchois*.

*Sur l'onde, ainsi, qu'elle dévoile
La nuit jette un réseau d'étoiles.
Pour contempler l'éclat de ce divin palais,
Alors, soulevant l'algue amère,
Le poisson, race nombrable, erre;
Alors monte à la lumière
De l'abîme marin des monstres de tout biais.*

*Alors les Congres noirs maraudent.
Le Squalé-chien, le Marteau rôdent
Béants de faim, mâchoire et ventre impératifs.
Requins-Scie, Espadon, Ferrasse
Qui, lance au museau, se font place;
Peuple féroce vorace
Avalant, digérant son ennemi tout vif.*

*Alors les gros Poulpes circulent,
Horrible tas de tentacules.
Le Muge, le Turbot, la Raie sont dehors.
Alors jaunâtre se tortille,
Moitié serpent moitié anguille,
La Murène, et cette Torpille
Qui projette à dix pans et la foudre et la mort.*

*Où cette cohue effarée
Se rend-elle? A quelle curée?
Silence! Au clair de lune une immense lueur
Nage à l'envi. Et la mer toute
Est un bouillonnement. Nul doute:
Les Anchois s'étant mis en route
Arrivent du Ponant pour trouver la chaleur.*

*Ils l'ont trouvé, le dieu qui dore,
Qui réjouit et qui restaure!
Et dans la mer c'est un transport, c'est un émoi
De vie folle, enchanteresse.
Car la chaleur de la jeunesse
Court dans leurs entrailles, les presse
De frayer à outrance et peupler à cœur joie.*

*Ils se touchent tous: de la paille
Qu'en cinq moissons Arles travaille
On compterait plutôt les nœuds... A belles dents
Tous les féroces, de la Seiche
Jusqu'au Requin, tous se dépêchent...
Mais va, si tu veux, faire brèche,
Au couteau, au ciseau, dans le mont Garlaban!*

*Devant ce troupeau, le perfide
Filet sardinal, dans l'eau fluide
Soutenu par le liège et par le plomb ancré,
Peut déployer sa vaste enceinte;
Par les ouï's des mailles teintes
Cent mille connaîtront l'étreinte...
Cent mille et plus, sur telle masse il n'y paraît.*

*En avant! la bande argentine
Fait son chemin: des mers latines
Longe le littoral selon ses anciens us;
D'Hercule franchit les Colonnes,
Frôle la fière Barcelone,*

*Touche Port-Vendre et Maguelone,
Échappe du Martigue et cingle vers Fréjus,*

*Et durant le pèlerinage,
Au soleil des criques sauvages
Fera grouiller d'amour ardent les gouffres frais
Et leurs prairies d'émeraude;
Puis tout le long des grèves chaudes
Où la frêle écume clabaude,
Pétillante, à plaisir, elle épanche le frai.*

Quant à la salle consacrée à la religion il ne faut pas s'attendre à la dimension de la salle correspondante dans *Mirèio*. Certes, les gens de mer provençaux ne sont pas moins bons catholiques que les gens des mas; et les pêcheurs de Cassis, dans les circonstances qui échurent à leurs collègues des Saintes Maries, ne leur céderaient pas en piété. Mais le sujet de *Calendau* ne se prête pas à l'analyse du sentiment religieux, le populaire y est trop au bal pour être encore à la messe.

La mysticité de Calendal et d'Estérelle, non seulement n'a pas un caractère catholique mais nous avons hésité à lui reconnaître un caractère chrétien... Dans la doctrine du pur amour et du gay savoir, telle que Mistral l'a reçue des Troubadours, la préoccupation de l'au-delà a fort peu de place; si les fêtes d'Aix ont lieu pour la Fête-Dieu, elles prennent à plus d'un endroit une couleur, un accent de paganisme — en dehors même du naïf mélange de l'Olympe avec le Nouveau Testament — que le poème tient à marquer et qu'une note soulignera, invoquant l'origine latine de leurs coutumes les plus importantes. D'autre part ce n'est pas aux estafiers et aux ribaudes du Comte (lequel mourra, crèvera en blasphémant) qu'il faut demander, quand ils mangent, boivent, chantent, dansent, font l'amour, d'invoquer la Vierge et les Saints. Du corsage ouvert de Fortunette en folie aucun scapulaire ne échappe. Et peut-être refusâmes-nous un peu vite le panthéisme à la conception de la Nature que Mistral illustre de si abondante et magnifique façon; cette Nature qui est bien, rappelons-le en tout cas, le grand personnage du poème. En fait, *Calendau* est un poème païen presque autant que *Mirèio* est un poème chrétien, et le christianisme n'y rentre que par la porte dûment païenne de la légende populaire.

A preuve, la légende du poisson que nous trouvons accroché à la palangre lorsque *Calendal* la relève, à la fin du III^e chant.

— La palangre, longue corde lestée avec des pierres de distance en distance et armée de lignes garnies d'hameçons. On prend avec cet engin les poissons qui habitent les profondeurs.

*O bouillabaisse, quelles lèches!
Le Poisson Saint-Pierre mord l'esche...
Car nous autres pêcheurs, nous sommes les amis
De Dieu; à nul tant qu'à nos pères*

*Il ne s'est montré tutélaire
De longue main... Avec saint Pierre
Notre-Seigneur, un jour, parcourait le pays.*

*Le collecteur d'une bourgade
Leur dit: — Avez-vous, camarades,
Payé la taxe? — Le bon Dieu répondit non.
Et comme il n'avait une obole,
A Pierre il frappe sur l'épaule
— Pierre, de pêcher c'est ton rôle;
Va-t'en jeter la ligne à la mer en mon nom.*

*Le premier poisson que tu touches.
Tu regarderas dans sa bouche.
Pierre prend son roseau et vient le déployer
Sur la rive; il réussit vite
Un poisson verd se précipite
A l'hameçon; se prend, s'agite.
Le bon patron l'attrape, et l'ayant fait bâiller*

*D'entre les dents il lui arrache
Un écu neuf! puis le relâche
Dans la mer; aujourd'hui nous le pêchons encor.
Le Poisson Saint-Pierre on le nomme
En souvenir du grand saint homme.
Vous pourrez voir sur ses flancs, comme
La marque de ses doigts, deux rondes taches d'or.*

LES ILES D'OR.

V

LES ILES D'OR

I

Qu'il y ait un lyrique chez Mistral, pas n'est besoin de savoir qu'il a écrit *lis Isclo d'or* et *lis Oulivado* pour l'apprendre; ses deux épopées le disent si bien que les termes “poésie épique”, “poésie lyrique” en perdent la différence radicale que leur attribuent

les manuels de littérature sur la foi d'Homère, de Virgile et de tous les faiseurs d'épopée, hormis l'Arioste peut-être, et Byron sans doute.

Mirèio, *Calendau* introduisent dans l'épopée un sang lyrique; *Calendau* surtout. Le lyrisme y garde plus de constance et de ton que dans *Mirèio*. Cela tient au sujet: celui de *Calendau*, ayant moins le caractère d'un conte, devait davantage avoir le caractère du chant. Le sujet de *Mirèio* se prête davantage que celui de *Calendau* au dramatique, élément qui s'associe moins que le lyrisme avec l'élément épique; prête davantage aussi au familier, élément, lui, que le lyrisme admet difficilement. Sous ces réserves, *Mirèio* est le fait d'un génie lyrique.

Si lyrique, que Mistral fera dans *Mirèio* quelque chose qu'il ne fera pas dans *Calendau*, et une chose, d'ailleurs, qu'aucun faiseur d'épopée n'eut jamais l'idée de faire. Ne pouvant se livrer au lyrisme dans le corps de son poème autant qu'il aurait aimé le faire, il a placé dans *Mirèio* (sans parler de la prière de Mireille aux Saintes) deux morceaux lyriques qui en sont parfaitement détachables; d'abord parce qu'ils n'épousent pas la métrique du poème, ensuite parce qu'ils sortent de son sujet. Il fait entonner le *Bailli Suffren qui sur mer commande...* par maître Ambroise, récit d'un combat naval auquel en sa verte jeunesse le vieil homme participa:

*...Oh! quel tourbillon de coups et de cris!
Le carnage croît, bercé par la houle,
Et tout, autour, flambe, et tout, autour, croule.*

*Chaque homme qui tombe est anéanti,
Provençal, Anglais, l'un sur l'autre roule,
Et la mer s'entr'ouvre et les engloutit...*

il fait chanter *O Magali ma tant aimée...*, par l'une des amies de Mireille, pendant le dépouillement des cocons:

*À la perdrix, à l'alouette
Si tu viens tendre tes lacets,
Je me ferai l'humble fleurette
Qui se cache dans le fossé.*

*O Magali, si tu te fais
Fleur sous l'herbette
Moi l'eau limpide me ferai,
T'arroserai.*

*Si tu te fais l'onde limpide
Le grand nuage me ferai...*

— La plus belle chanson d'amour, a-t-on dit de *Magali*. Si oui, le *Bailli Suffren* est bien l'un des plus guerriers chants de guerre. Un lyrisme de ce ressort-là, il fallait qu'il trouvât un exutoire, et voilà pourquoi les *Iles d'Or*, les *Olivades* furent composées. Œuvres subsidiaires, d'autant plus que le principal a déjà un fort caractère lyrique, mais œuvres dont l'intérêt reste cependant considérable. Borné aux *Olivades*, aux *Iles d'Or*, Mistral resterait un grand poète mais non pas un poète comparable aux plus grands. Cependant il avait de quoi être un lyrique aussi important qu'il est devenu un épique; il lui aurait fallu, au lieu de mettre les trois quarts de son effort à l'épopée, les mettre au lyrisme; au lieu de toucher surtout la lyre d'Homère et de Virgile, faire résonner surtout celle des Hugo et des Ronsard.

Avons-nous en langue française un recueil de lyrisme plus caractérisé que les *Iles d'Or*? — Non. — En avon-nous un aussi rempli? — Je n'en vois pas; c'est le verger lyrique, sans parler de la bonté de ses fruits, le plus abondant et varié que je sache. Rien n'y fait double emploi; chaque arbre y représente sinon une espèce, du moins une variété.

Ces deux titres: *Hymne au Soleil* par lequel la table des matières débute, *Le Pouilleux* qui la termine sont une preuve de variété que l'ouvrage tient. Entre cet hymne et ce conte quel vaste trajet et à perspective jamais la même! On peut lire *Mirèio* d'affilée, *Calendau* se peut avaler en deux séances; mais les *Iles d'Or* nécessitent plusieurs voyages.

Car elles ne sont pas moins de huit, ces îles. *Les Chansons*, *les Romances*, *les Sirventes*, *les Rêves*, *les Plaintes*, *les Sonnets*, *les Chants nuptiaux*, *les Saluts*; et huit îlots les séparent qui réunis feraient bien une grande île. Pour moi, j'avais lu *Mirèio* et *Calendau* dix fois, avant d'avoir pris une connaissance complète des *Isclo d'Or*.

Vraiment, un ouvrage pareil apparaît comme un miracle; mais il n'y a rien de miraculeux chez Mistral, en dehors de son génie lui-même. En esthétique comme partout, si la cause première échappe à l'investigation, les causes secondes sont parfaitement démêlables. Et si le poète a produit avec les *Iles d'Or* un ouvrage sans équivalent en variété, la raison en est simple. Il n'a pas accumulé recueils lyriques sur recueils lyriques, comme Hugo. Il n'en a que deux. Et sur le premier il a passé quarante ans. *La Belle d'Août* porte la date 1848 et *Le Jugement dernier* celle de 1887. Or, l'entier recueil ne compte que 72 poèmes. Qu'est-ce, moins de deux poèmes par an pour un lyreur d'une puissance, d'une richesse et d'une aisance qui ne cèdent à aucune? Pendant un tel laps de temps Hugo, au lieu de 72 poèmes, en a produit plus d'un demi-millier! Si l'on réfléchit une minute sur ce parallèle, le phénomène des *Iles d'Or* ne nous laisse plus stupéfaits.

Rien d'inexplicable non plus quand on a inventorié les richesses qu'offrent *Mirèio* et *Calendau* et mesuré la grandeur du coefficient lyrique que porte le génie épique de Mistral, rien d'inexplicable dans la plénitude de chacun des fragments du recueil, plénitude qui ressemble à celle de l'œuf ou de la grenade. En laissant ces trois chapitres: *les Sonnets*, *les Chants nuptiaux*, *les Saluts* (qui sont secondaires), pas de pièce qui ne soit caractéristique sinon d'un genre, du moins d'une catégorie de sujets; chacune illustre une idée assez vaste, un sentiment assez large pour que le poète eût

pu leur consacrer non pas un seul poème mais plusieurs; ce qu'il aurait fait si l'accomplissement de ses œuvres de longue haleine lui avait laissé plus de loisirs pour les œuvres courtes. Mais au lieu de pouvoir s'étendre, se multiplier, il lui a fallu chaque fois se condenser, s'unifier.

Quelle que soit l'immensité du champ total hugolien, on s'explique que *les Odes et Ballades*, *les Orientales*, *les Feuilles d'Automne*, *les Voix Intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, pris respectivement, apparaissent, par rapport aux *Iles d'Or*, d'une faible diversité essentielle. Car chacun de ces recueils se réfère à une courte période de l'existence de leur auteur, tandis que les *Iles d'Or* contiennent tout ce que l'auteur a écrit de poésie lyrique jusqu'aux abords de la soixantaine.

II

La Nature, Dieu, la Patrie, l'Amour, la Mort, la Paix et la Guerre avec leurs travaux; la Famille, la Tradition, l'Art, la Réalité, le Rêve, la Légende, l'Histoire, le Présent et le Passé, ces thèmes essentiels, sur lesquels les Muses brodent depuis qu'il ya des Muses, composent la trame des *Iles d'Or*. Ils viennent et ils reviennent, mais ils ne sont pas saisis au hasard de la rencontre et par le premier endroit venu. Beaucoup de poèmes du recueil — et les plus beaux — sont de francs récits (Mistral lyrique conserve le don de la création narrative, qui marque le genre de l'épopée; le poète épique par définition conte, comme le poète lyrique par définition chante). Ils possèdent donc un corps qui les individualise de façon nette, mais ils possèdent un esprit qui ne les individualise pas moins. Chacun a le monopole d'un des caractères principaux du concept qu'il vient traduire.

Cet art de généraliser nettement en singularisant nettement apparaît dans les *Iles d'Or* avec un éclat et une constance, ensemble, que je ne connais à aucun recueil lyrique de langue française. Qu'on lise le plus long poème, le *Tambour d'Arcole*. Il traite ce sujet des guerres napoléoniennes sur lequel Hugo est revenu bien des fois on dira si Mistral n'a pas réussi d'un seul coup à donner de la Guerre en soi, et des guerres napoléoniennes, une impression qui fait figure à coté des revenez-y hugoliens... Mais quoi! ce n'est pas rien qu'un grognard de Napoléon, son tambour. Au moment où ce ver de terre — sortit de Cadenet; — car ore vont en guerre — les grands et les puinés, Napoléon était encore Bonaparte. Avec la guerre de conquête, avec la guerre impériale, seule envisagée par Hugo dans la série de poèmes dont il s'agit et dans le plus significatif: *l'Expiation*, c'est encore la guerre pour la liberté, pour le foyer, la guerre républicaine que Mistral évoque. Révolution, Empire, le *Tambour d'Arcole* a plus de champ historien que *l'Expiation*. Il a plus de portée morale. Sa vérité est plus humaine que celle du chef-d'œuvre de Hugo. Car celle-ci est humaine, certes, mais en même temps elle est... hugolienne; nous le voyons trop, hélas! à mesure que le poème s'éloigne des prodigieuses évocations de la retraite de Russie, de Waterloo, s'arrête de décrire pour moraliser.

Le:

Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,

Leva sa lace pâle et lut: Dix-huit Brumaire,

reste une fausseté historique et une absurdité psychologique pour ceux qui ne partagent point les opinions politiques de Hugo, pour ceux qui, au lieu de reprocher à Bonaparte son coup d'État, le louent d'avoir sorti la France de l'anarchie (il n'est pas besoin pour cela de ne pas abominer la folie qui mena Napoléon à l'abîme; folie, abîme magnifiquement, c'est-à-dire véridiquement dépeints par Hugo). A la conclusion dictée à Hugo, non certes par l'intelligence de l'Histoire mais par la passion du partisan et moins par le spectacle de Napoléon le Grand que par la haine de Napoléon le Petit, comparons le dénouement du *Tambour d'Arcole*. Il oppose la Paix à la Guerre sur un terrain où peu de gens refuseront de se rendre. Il fait tenir comme un résumé du Bouclier d'Achille dans le regret que, chargé d'ans, de pauvreté et d'oubli, portant le poids d'ingratitude que les défenseurs du sol national ont trop souvent obtenu des possédants du sol national, le vieux brave exhale, une seconde avant de mourir dans la fierté de son sacrifice:

...Oh! cria-t-il soudain, la gloire! songe, et folle ivresse, et vain décor!

Qu'il valait mieux, dit-il, laisser la guerre, et sur les bords de la Durance, à Cadenet, aller tranquillement bêcher la terre et me procurer femme et enfants, comme tant d'autres font, là-bas où était le nid, la paix de Dieu, quand j'étais jouvenceau!

Là une larme mouilla la joue du pieux conscrit. Pourtant, chemin faisant dans les longues rues à parois hautes et dans le va-et-vient bruyant de Paris, il était arrivé lentement, l'âme malade, au pied du Panthéon éblouissant.

Par là-haut dans les airs, sainte Marie! dans le fronton géant tout neuf alors, ressortaient des statues symétriques; et sur la frise, des lettres d'or portaient: Aux grands hommes la patrie reconnaissante. Ce que c'est que le sort!

— Tambour, hausse la tête! lui crie un passant... Celui qui est là-haut, l'as-tu pu?

Vers le temple qui se dressait magnifique le vieillard leva son front ébloui... À ce moment, le soleil joyeux secouait sa chevelure d'or sur tout Paris ravi...

Quand le soldat vit avec sa coupole s'élever dans le ciel le Panthéon, et qu'avec son tambour en bandoulière, battant le charge, comme si c'était vrai, il se reconnut, lui, l'enfant d'Arcole, là-haut tout à côté du grand Napoléon;

Ivre de sa folie première, en se voyant si haut, en plein relief, sur les ans, sur les nues, sur les orages, dans la gloire, l'azur et le soleil, il sentit en son cœur un doux gonflement, et raide mort tomba sur le carreau.

Poème autrement riche de sens — de bon sens — que *l'Expiation*; le fait est là, je le constate en m'empressant de reconnaître que le lyrisme de Mistral ne revêt jamais l'incomparable magnificence de forme, de verbe, qui décore Hugo même quand le verbe de Hugo revêt une pensée indigente, absurde. Mais Mistral, ici, bénéficie des avantages que l'esthétique classique possède sur la romantique, que le point de vue objectif possède sur le point de vue subjectif. Laissons alors à Hugo ce qui lui revient et affirmons que l'auteur du *Tambour d'Arcole* apporte dans ses peintures de la Paix ce pouvoir magistral de la généralisation que vient de manifester son image de la Guerre.

La Fin du moissonneur, *la Chante-Pleure du logis* sont, sur des sujets à l'antipode du *Tambour*, d'un renseignement si général qu'il déborde le cadre ordinaire du poème lyrique. De même que nous lui vîmes bousculer les règles en introduisant le lyrisme dans l'épopée, Mistral fait, avec ces deux pièces pacifiques, ce qu'il a fait avec sa pièce guerrière (les trois composent chacune un des huit îlots de l'archipel des *Iles d'Or*). Il introduit dans les veines du lyrisme un sang épique.

Le *Tambour d'Arcole* n'a pas moins le ton de l'épopée que les pages les plus éloquentes de la *Légende des siècles* ou des *Poèmes Barbares*; il est, au même titre qu'elles, non pas une petite épopée, mais un poème lyrique de ton épique. Ce n'est pas la même chose. Ni Hugo, ni Leconte de Lisle ne sont des poètes épiques. Pour être un poète épique, il faut... avoir fait des épopées. Homère, Virgile et quelques autres, dont Mistral, en ont su faire; l'épopée présente d'autres difficultés que le poème lyrique: Ronsard, avec sa *Franciade*, l'a prouvé.

La Fin du moissonneur, *la Chante-Pleure du logis* dérivent d'un genre d'épopée à la présidence duquel Cérès remplace Bellone, et les Lares le dieu Mars; genre que l'*Odyssée* porte dans ses flancs et qui marie le géorgique au domestique. Ce genre nous a valu, avant *Mirèio*, un chef-d'œuvre dont Mistral s'est certainement souvenu: l'*Herman et Dorothee de Gæthe*. *La Fin du moissonneur*, c'est un fragment d'épopée géorgique; c'est ce que Mistral a conservé du poème qui lui a servi d'essai pour *Mirèio*... Une épopée? Donc elle doit avoir un héros!... Elle en a un, comme le *Tambour d'Arcole* a le sien; et ils ne sont pas à l'antipode l'un de l'autre, si leurs sujets sont à l'antipode. L'un meurt d'un coup de faucille comme l'autre aurait pu mourir d'une balle, meurt sur le champ de bataille, en pleine moisson, et tombe en soldat. *La Chante-Pleure du logis*, c'est une épopée domestique en miniature dont les cinq strophes, sans quitter le coin du feu, conduisent une sœur de *Mirèio* de l'état de *chatouno*, à l'état de *grand*.

Assis dessus le soufflet
Le chat miaule: — Quand qu'on dîne?

La grand sur son chauffe-pied
Dort, les fillettes badinent
En babillant sur le pas
De la porte... Allons ça!
Que le buffet un peu s'ouvre,
Nom d'un chien!...
Moi j'ai faim...
Qui là gratte?
Une rate?
Bah! tout au plus quelque taon.
Pour chasser vos rats, pourtant,
Tout le temps

*Le monceau de blé j'emmêle!
Puis nettoie, courageux,
Vos plats, récure la poêle;
Puis vous fais la belle queue...
Et vous autres, merci Dieu!
Me donnez, quoi? Regardelle!*

*Chat!
La vieille crie,
Chat!
Fiche-moi le camp de là!*

Cinq strophes? Non, cinq chants; et vous ayant montré l'air qui se joue sur le violon, je passe la main à la traduction en prose, car traduire en vers, ici, est trop délicat.

La Marmite chante sur le feu — Oh! le bon potage à l'ail! — Entre les deux grands landiers, — flambe, flambe, feu joyeux! — Nos gens viennent dîner. Harassé, — d'un brin de sauge au pot — le chrétien — se ravigote. — Les robustes, — c'est de droit, — doivent pêcher aux platées copieuses. — Apportez, avec l'huilier, — la cuillère — pour tremper les tranches d'or. — A la soupe, de bon cœur, — sans nappe ni serviette, — tirez donc, — petits et grands, — les femmelettes serviront, mangeant debout, leur assiette à lamain.

Chat! la vieille crie, chat! je te ferai déguerpir.

L'Huile rit dans la poêle — en disant: — Demain, baptême. — Vive l'année où il y a du croît! — Les oreillettes crépitent — pour la fête du filleul. — Avec des œufs, voyez quelle fine pâte! — Qui en goûte s'affriole; la marraine — délace — les goussets de son corsage; — le parrain, lui, qui régale, — demi- ivre. — jase comme une pie borgne — et fait rire l'accouchée: — Eh! toi qui portes mon nom, — champignon, que Dieu te croisse! — Mais, beau comme tu es, qui dirait que tu sors — des braies d'un manant, mignon!

Chat! la vieille crie; Chat! un de plus à la famille.

Le Feu danse au foyer — en disant: — Vive la joie! — Quand vous serez grandelettes, — on vous mariera, petites! — Pour nipper votre trousseau, — gaîment, coiffez-moi votre quenouille. — Les jalouses — vont crever, — quand elles vous verront toutes raides de soie, lors de vos noces. — Vienne le tambourinaire! — Mes galants, — battons nous un avant deux? — Aïe! comme l'amour est doux, — l'amour fait à la veillée! — Mère, Jean me touche! (Jean, — touche-moi!) — Avoir quinze ans, — le joli coup de soleil!

Chat! la vieille crie; Chat! Qui bien file se marie.

L'Eau pleure dans l'évier, — disant: — Il faut que tout passe, — que tout passe par l'égout! — Un requiescant in pace — pour ceux qui sont morts! — Le souvenir, —

c'est tout ce que réclame — la pauvre âme — d'un défunt — qui erre — et qui brûle — sans flamme et sans fumée. — C'est l'âme de ton père, — de ta mère, — ou peut-être de ton ami, — qui pendant que tu sommeilles — vient te faire sa visite, — et, pauvrette, dans sa plainte — te demande bien doucement — l'oraison dont elle a besoin!

Chat! la vieille crie; Chat! Un Pater pour Marguerite.

III

L'absence de répétition dans les *Iles d'Or* crève les yeux. Les thèmes, quand ils reviennent, ce n'est pas sous un angle adjacent à leur première position que le poète les traite mais sous l'angle opposé. Les huit ou dix pièces consacrées à l'Amour tranchent les unes sur les autres avec autant de netteté par le sens que par l'anecdote, et les anecdotes ne répètent jamais le même milieu. Ainsi l'amour qui fait vivre s'exprime dans *l'Arlésienne*, l'amour qui tue dans la *Belle d'Août*; et tandis qu'ici une miette tombée du pain de la vie quotidienne nous nourrit, là une goutte d'essence, versée du flacon de la Légende nous parfume. Amantes d'une fidélité à toute épreuve, les deux héroïnes; mais celle de *l'Aqueduc* (romance venue d'une région de la Légende distincte de celle d'où provient la *Belle d'Août*: ici légende teintée d'histoire; là, légende de pure imagination) représente l'infidélité. Elle a promis à l'Empereur de Rome sa main lorsqu'il aura mené la Font de Vaucluse à Arles; l'aqueduc bâti, après des années de durs travaux, la place est prise: c'est un petit barilier qui porte à la Belle l'eau au lit, chaque matin, dans son baril.

*Le Prince misérable
Trépassa;
L'Aqueduc admirable
S'écroula...*

*Jeunes gens, doucement
N'écoutez ces beaux semblants:
De la Femme le serment
Passe guère l'an.*

Rien qui ressemble moins que la *Belle d'Août* à *l'Aqueduc*; rien qui ressemble moins à *l'Aqueduc* ou à la *Belle d'Août* que la *Tour de Barbentane*.

*L'Evêque d'Avignon, Monseigneur Grimal,
A construit une tour, à Barbentane,
Qui vent de mer enrage, et tramontane,
Et brave ta puissance, Esprit du mal!
Enracinée
Dans le roc dur,
Forte et carrée,*

Exorcisée

*Au grand soleil elle dresse son mur:
Aux fenêtres encor, pour être sûr
Que le Malin n'entrera par les vitres,
Fit Monseigneur Grimal graver sa mitre.*

*L'Evêque d'Avignon, Monseigneur Grimal,
A choisi pour clavaire de sa tour
Un chrétien du vieux temps, Jean-Joseph Mourre,
Dont la bouche jamais n'a dit de mal.
Christ débonnaire
Protégez bien,
Le bon clavaire!
Terrible affaire
Navre son cœur de père et de chrétien
Sa fille, las! sa Mourrette entretient
Une intrigue d'amour qui, s'elle dure,
De Satan la fera la créature.*

et ces contrastes, que souligne chaque fois un mode de strophe particulier, sont assez vifs pour que nous les jugions systématiques. Le Mistral des *Iles d'Or* est aussi maître de son inspiration que celui de *Mirèio* et de *Calendau*. Aucune de ses narrations n'a été créée au hasard. Il a conçu le plan de son édifice lyrique; pour l'exécuter il s'est procuré les sujets qu'il lui fallait comme un entrepreneur se préoccupe des matériaux avant d'entamer sa construction. La théorie de Poe, négatrice non pas de l'inspiration précisément mais de la théorie romantique de l'inspiration, et qui, en donnant comme exemple l'admirable poème, *Le Corbeau*, soutient que les plus beaux jaillissements lyriques sont ceux qui furent le mieux préparés, prémédités, surveillés, reçoit de l'examen des charpentes mistraliennes une confirmation assez forte. Comment admettre que les deux romances *Le Renégat* et *La Chaîne de Moustiers* n'ont pas été établies pour faire pendant?

Les *Iles d'Or* évoquent, cinq siècles avant le Navarin des *Orientales*, la lutte livrée au Turc pour l'enjeu de la Méditerranée. Les Provençaux y furent au premier rang; plus d'un connut dans les fers la nostalgie de sa douce terre. Mistral trouve là une magnifique occasion de développer son thème préféré, l'amour du sol natal; il trouve à analyser, en psychologue autant qu'en poète, cet instinct, ensemble cette intelligence du lieu qui nous a vus sortir et grandir, par où l'être humain se rapproche le plus et s'éloigne, à la fois, de ces frères animaux que le Transformisme lui donne gratuitement pour ancêtres. Chez le héros du *Renégat* l'instinct parle comme il parle aux Chalicodomes de J.H. Fabre, lorsque, déroutant; les pièges de l'expérimentateur, ils filent en flèche vers leur nid.

Jean de Gonfaron, pris par des corsaires, abjura, car mieux vaut servir dans les Janissaires que ramer sur les galères ou tourner la pouse-raque. Il a fait fortune — le

Croissant aux forbans sourit — et coupé des cous, peut-être plus de mille, et brûlé des villes comme un Antéchrist. Général d'armée, le laurier de la victoire ombrageant son front, la fille du Roi est sa maîtresse. Elle l'attend, le soir, sous une charmille de son jardin; le vent d'Occident y chante à l'entour, la brise de mer la brise amoureuse, qui des tubéreuses épanche l'odeur.

*Or un soir que Jean, pour tromper l'attente
De l'heure charmante,
Les flots épiait,
Il vit un vaisseau à l'appareillage
Et dont l'équipage
Parlait marseillais.*

*Comme l'eau jaillit sous un coup de rame,
Du regret la lame
Crève son cœur dur.
Le déraciné pense à la patrie!
Même il s'injurie
D'être avec le Turc.*

*Et sans hésiter, il se précipite,
Courant de la fuite
L'imprudent hasard,
Délaissant amour et fortune à terre,
Turban, cimenterre,
Et tout le bazar!...*

*Puis, comme il partait, droit sur la tartane:
Adieu, ma sultane!
— Dit le garnement —
Tu fis paradis de mon purgatoire,
Et j'aurai mémoire,
De nos bons moments.*

*Mais notre Provence est tellement belle,
Qu'il se la rappelle
Tel qui ne le croit;
Et lorsque l'on a perdu cette idole,
Point ne vous console
La fille du roi!*

*Boire l'allégresse
Avec sa maîtresse
C'est de Mahomet la félicité;
Mais sur la montagne*

*Manger la castagne
Vaut mieux que l'amour sans la liberté!*

Blacas n'est pas un forban, un rustre jadis nourri de châtaignes sur les montagnes de son hameau pré-alpin, mais un chevalier de Rhodes; — c'est toute leur différence et celle qui sépare le chrétien du mécréant et la raison de l'instinct. Pendant qu'il tourne la noria à la rage du soleil, environné de ses femmes le calife de Damiette est venu se promener sur le sable de son parc entre les arbres de dattes, frais asile qui est tout semé de fleurs. Et Blacas tourne, tourne et murmure:

— A tes pieds, Vierge Marie, je suspendrai ma chaîne, si jamais je retourne à Moustiers dans ma patrie!

*Et le Musulman lui dit:
— Tiens, Blacas, je te demande,
S'il est, dans le paradis
Où ta religion vous mande,
D'anges d'amour une bande
Tant friande
Comme ce sucre candi.*

*— Du grand Mahomet, tu vois
Les servantes, les dévotes
Qui te mettent en émoi.
T'as les blondes Istriotes,
T'as les brunes Cypriotes,
Ces griottes,
Qui te disent: Mange-moi.*

*— Vois: la neige du Liban
Sur leur poitrine étincelle.
Vois comme, du bain sortant,
Leur sein, leur croupe pommelle.
Dis, veux-tu de la séquelle
La plus belle?
N'as qu'à prendre le turban.*

Mais Blacas à répondu:

— Dieu engloutisse qui renie! chrétien je suis, à découvert, et si ma prière monte là-haut, quelque jour je te défierai et ma cavale prendra course contre toi.

*Le calife, qu'est un preux:
— Par Mahomet! qu'on le déferre*

Réplique-t-il généreux.

*Pars, mon brave; va-t-en guerre
Tous les Blacas de ta terre,
Rentre en guerre!
On s'expliquera nous deux...*

*Chevalier, tu n'as menti.
Ces Blacas de fière race,
Du fort La Malgue partis,
Sur terre et sur mer, tenaces,
Cinq cents ans donneront chasse,
Efficace,
Au barbaresque ennemi.*

*A Moustiers, au quartier viel,
Une chapelle surplombe
Les ruines d'un castel
Droit sur l'à-pic de la combe.
Là, où le vol des palombes
Plane et tombe,
La chaîne barre le ciel.*

*Elle a cent toises de long,
Deux rocs puissants elle enchaîne,
Et balance le blason
Des Blacas, haut sur la plaine,
Où violiers et marjolaines
En haleine,
Récitent cette oraison:*

*A tes pieds, Vierge Marie,
Ma chaîne je suspendrai,
Si jamais,
Me remets
A Moustiers, dans ma patrie!*

Qu'opposer à ces guerriers, sinon un poète? Avec *Catalan le troubadour* la rude nostalgie du pays natal devient cette douce languison sur laquelle l'œuvre mistralienne, peu portée de sa nature à se vouloir mélancolique, trouve à mélancoliser. Le concept du patriotisme terrien, que Jean de Gonfaron nous donnait à l'état pur, primitif, l'état du bloc de pierre que le pic détache, Blacas l'apporta taillé à grands pans par l'austère ciseau de la religiosité. Les Muses l'ont maintenant poétisé, orné; elles le décorent d'un bas-relief folklorique, subtil et profond sous son air naïf,

et dans le miroir duquel plus d'un Méridional d'aujourd'hui, exilé loin du soleil et de l'azur, aimera se reconnaître.

IV

La variété cependant des *Iles d'or* est là pour se fondre en unité. Ces faits, ces sentiments, ces élans — nombreux et divers au point que l'économie de l'ouvrage n'a pas exigé moins de seize divisions — tendent à la même fin. Mistral par la voie lyrique sert le même autel que par l'épopée: l'autel du Régionalisme. Les *Iles d'Or*, c'est un *museon* qui double celui que *Mirèio* et *Calendau* constituent, plus petit, moins garni, mais plus explicite, plus méthodiquement explicatif.

Tout ou presque — nous verrons à quoi ce presque doit être réduit — y est spécifiquement provençal. A la Provence la première pièce du recueil commencera

*Grand soleil de la Provence,
Gai compère du mistral,
Toi qui taris la Durance
Comme un flot de vin natal...*

(de vin de Crau, dit le texte) par annexer le Soleil. Et ce n'est pas à Paris ni à Quimper-Corentin que l'histoire du *Pouilleux* final se passe. Cette humeur contre-disante, dont une psychologie peut-être plus masculiniste qu'équitable ferait volontiers l'apanage du beau sexe, est habillée, dans ce conte exquis, à la mode de Maillane même.

*En mon natal village de Maillane
Me promenais, voici cinq à six ans.
C'était le soir, et les bons paysans
Prenaient le frais, assis sous les platanes.
Je les voyais, bonnement, au repos,
S'entretenir du temps, de leurs travaux,
De leurs outils, faux, bêche, araire, pioche,
De la moisson dont le jour n'est pas proche,
De leurs magnans, de leurs mulets, enfin
De ce dont parle un village à la fin
De la journée. Un mari, à cette heure,
Et sa moitié sortaient de leur demeure,
Le souper pris, allant à petits pas
Chez des voisins jaser ici ou là,
Avant dormir. Tout à coup lui se vire
Devers sa femme et dit: — Isabeau, tire*

*La porte, elle est ouverte. — Alors, mon bon
 Tire-la, toi. — Entendez ce dragon,
 Toujours rageuse, et depuis son baptême...
 Va-t'en fermer! — Va-t'en fermer toi-même!
 — O femme sans cerveau! Sexe têtue!
 Veux-tu fermer cette porte?... Non? Tu
 Es à coup sûr la reine des ânesses!...
 — Eh! vas-y, toi, si la chose te presse:
 Qu'as-tu donc peur qu'on nous vole? — Ta peau!
 Est-il besoin qu'on robe le troupeau
 Pour le portail barrer, vieille cassette?
 Rappelle-toi ma tante Guillemette...
 Elle disait toujours: Qui ferme bien
 Bien ouvrira. Ah! ferme vite, ou, tiens...
 Je tape sur le cuir, entends-tu? gare!...
 — Tu ne veux point barrer, Gros Jean, débarre!
 Le pauvre Jean criait: — Loi du Bon Dieu!*

*Malan de Dieu! Double Dieu! Mille Dieu!
 Mais malgré tout la porte ne se tire.*

*Chacun riait à s'éventrer de rire.
 Jean, criait-on, empoigne le bâton...*

etc... Mais en commençant par le début du recueil, avec la seconde pièce nous voici dans la capitale de la Provence moderne. De Marseille, en effet, est le *Bâtiment* qui vient de Majorque avec un chargement d'oranges, son arbre maître de vertes guirlandes couronné, et il rentre au port natal. C'est Marseille que la cinquième pièce (la troisième s'intitule *l'Arlésienne*; la suivante, le *Chatouillement*, est une scène d'amour paysan non moins maillanaise que la querelle du *Pouilleux*) donne pour cité originelle aux *Enfants d'Orphée*, ces rejetons de la Grèce immortelle, fils des Ligures Salyens chez lesquels, 600 ans avant Jésus-Christ, les Phocéens apportèrent les arts de la civilisation hellénique, et grâce auxquels les Grecs appelaient Lygiens la race peuplant le midi des Gaules. Car (une note de Calendau me l'apprit) *lygiens* veut dire *mélodieux*, selon Hermias; et dans le *Phèdre*, Platon fait dire à Socrate: — Venez, Muses, vous qu'on nomme Ligyes, soit à cause du caractère de vos chants, soit à cause des Lygiens, ce peuple si musicien.

Quittons l'île des *Chansons*. Le héros du *Tambour d'Arcole* (îlot auquel on aborde en cinglant vers *Les Romances*) n'est pas champenois, flamand ou breton; le régiment de Provence vient en tête dans la première strophe du poème où les enfants de la Patrie, tous camarades sous les Trois Couleurs, au pas, terribles, soulèvent la poussière et marchent contre l'Autriche.

André Étienne, naquit à Cadenet (Vaucluse) vers 1777 et partit, à l'âge d'environ quinze ans, avec les volontaires qui volaient à la défense de la Patrie. Tambour dans la 51^e demi-brigade...

Voyez, pour le reste, le Dictionnaire historique du Dr Barjavel, et abordons la plus gracieuse île des *Romances*, qui débute par la *Belle d'Août*.

Rossignolets, cigales, taisez-vous!
Oyez le chant de la Belle d'Août...

C'est sur le chemin de Maillane, aux Baux, le jour de son *raubatori*, que Margai de Valmareine débouche. Le *raubatòri*: sorte de rapt officialisé par la coutume rhodanienne. Il est destiné à forcer la main aux pères et mères qui refusent de consentir au mariage de leur *chato*; c'est sûrement par sa voie que Mireille et Vincent eussent procédé si Mistral, au lieu de la tragique façon de *Roméo et Juliette*, avait suivi l'idyllique *Herman et Dorothee*. Quelques jours après s'être fait enlever, la fille de maître Ramon rentrait au Mas des Falabrègues (peut-être en sollicitant un sauf-conduit) et le mariage, aurait eu lieu; car, sitôt le mariage, du scandale causé par le *raubatòri* il ne reste même plus le souvenir. Après les ballades écossaises et rhénanes, que fallait-il pour rafraîchir la légende de Raymondin et Melusine? Il fallait la provençaliser. Il fallait, qu'ayant manqué son ami, peut-être pour être partie trop tôt, Margai, après une longue quête, le retrouvât le front sombre. — On te dirait malade... — Mon beau, veux-tu que je retourne — à la maison paternelle? — Si j'ai triste figure, — ma foi, — c'est qu'un papillon noir — en rôdant — a effrayé ma vue. — Ta voix, jadis si douce, — aujourd'hui semble un tremblement — qui tonne sous terre... — j'en ai des frissons. — Si ma voix est si rauque, — morbleu! — c'est que pour t'attendre — je m'étais couché — le dos sur l'herbe. — Je me mourais d'ennui, — maintenant c'est de peur — un jour d'enlèvement, — mon beau, — tu as pris le deuil! — Si mon manteau est sombre, est noir, — la nuit ne l'est pas moins, — et pourtant la nuit aussi a sa splendeur.

Quand l'étoile du pâtre
Commençait à pâlir,
Que le soleil rougeâtre,
S'apprêtait à jaillir,
Soudain ils s'enlevèrent,
Sautèrent
Sur un noir étalon,
Hop! allons!
Ensemble détalèrent.

Et l'étalon galope
Sur le chemin pierreux,
Et le sol branle hop! hope!
Hop! sous les amoureux;
Et des grimacières

*Sorcières
Dansent à leur entour,
Jusqu'au jour,
De fantasque manière.*

*Alors la lune blanche
De nues se voila,
L'oisillon sur la branche*

*De frayeur s'envola;
Et même la luisette,
Pauvrette!
Éteignit son flambeau,
Et sitôt
Se blottit dans l'herbette.*

*Et l'on dit qu'à la noce
De la pauvre Margai
On n'y routa carrosse,
On n'y fut guère gai;
Que la maigre bombance,
Les danses,
Se tinrent en un lieu
Où le jeu
Décelait sa présence.*

*Vallon de Valmareine
Chemin des Baux, jamais,
Par colline ou par plaine,
Ne revîtes Margai.
Sa mère pri', pleure, elle
L'appelle,
Et ne veut point cesser
De parler
De sa pastoure belle.*

*Rosignolets, cigale, envolez-vous!
Voilà le chant de la Belle d'Août.*

Dans le skeepsake légendaire le lied de Margai de Valmareine est à compter; quant aux autres pièces de ce qu'on a le droit, — le devoir, — après les *Iles d'Or*, d'appeler le Romancero provençal, chacune a un support historique.

On lit dans la *Statistique des Basses-Alpes* par J.-J.-M. Feraud:

— Au fond d'une gorge resserrée par les rochers, sur un plateau très étroit est bâtie la chapelle de Notre-Dame de Moustiers. A l'entrée de la gorge on voit deux rocs qui en forment comme les portes et semblent s'élancer dans les airs pour porter la chaîne de fer qui les unit. Cette chaîne est d'environ 200 mètres. L'étoile à cinq pointes qui y est suspendue au milieu...

La Tour de Barbentane fut érigée l'an du Seigneur 1365 par *Angelicus de Grimoardis, avenionensium praesul*, une ancienne inscription l'atteste. L'*Aqueduc* est issu des restes d'un aqueduc romain qui menait à Arles les eaux de Mollèges. La reine responsable du lamentable voyage de Catelan est cette fille du Comte Raimond Béranger IV, épouse du roi saint Louis. Et, pour le cas où le fait que *La Princesse Clémence* raconte serait apocryphe, prenez-vous-en à César Nostradamus. Nous tenons de lui la singulière exigence du sire de Valois, qui brigua la main de l'héritière de Charles II le Boiteux, roi d'Aix. La main accordée, il fallut que ses ambassadeurs vérifiassent de visu qu'elle ne portait aucune trace de l'infirmité paternelle. Car, qu'irait dire l'Anglois, si les enfants de la Reine de France naissaient boiteux ou ne poussaient pas droit?

*Oh! l'insolent! dit lors la Provençale,
D'un franhimand point n'étonne... Mais, non,
Tu ne veux pas, Provence triompha e,
Que ta princesse, humble, baissant le front,
D'être mal faite, accepte le renom...*

*Attendez-moi, je reviens dans la salle...
Et toi, pudeur, tiens-moi pour ta vassale.*

*Comme l'éclair part, et son corps loyal
Elle délace, en rompant les coutures;
Et sigla'on, damas, brocard royal
Vite à ses pieds répandent leur vêtue.
Elle a gardé la simple couverture
D'une beauté qui, au lit nuptial,
Vient dans les bras de l'époux martial.*

*O la sublime et gente jouvencelle!
Elle s'avance avec un voile fin
De mousseline impalpable, irréal,le,
Qui de sa grâce et son charme divin
Permet de voir commencement et fin.
Des envoyés les ardentes prunelles
Vous décoraient l'éblouissante agnelle.*

*S'il faut juger le fruit selon la fleur,
Vierge, à l'amour tu promets grand' cueillette
(Lui fait soudain le vieil ambassadeur).*

*Morceau de roi, ta personne parfaite
De pied en cap est partout une fête,
Pour notre prince un trésor, un bonheur,
Et pour la France entière... Mais, sans peur,*

*Daigne accomplir ce qu'il nous recommande,
Et que de craindre il ne soit question;
Fais scintiller l'étoile toute grande
Sans mettre voile à l'adoration...
C'est du contrat prime condition,
Et pense bien qu'au bout de sa demande
Une couronne est le don qu'il te mande,*

*D'un divin geste alors de son bras blanc,
Sans demeurer un instant indécise,
Et par-dessus l'épaule rejetant
Les lourds anneaux de sa blondeur qui frise,
Or crépelé: — Que pour une chemise
M'ait fait défaut la couronne des Francs,
On ne pourra le dire qu'en mentant.*

*Et dans les airs la toile d'araignée
Vole, et Vénus Arlésienne apparaît
Comme le jour sur Méditerranée...*

Même spécificité dans le livre des *Sirventes*, en dehors même de *La Coumtesso* et d'autres poèmes que nous regarderons bientôt. Là se trouve *le Psaume de la Pénitence* où Mistral (Novembre 1870) embrasse la religion de sa mère comme le marin dans la tempête embrasse le mât de sa barque; et pour désarmer le courroux divin affirme que la France et la Provence n'ont failli que par oubli. Là, *le Rocher de Sisyphe* où le Progrès représente la roche que l'Homme roule cruellement depuis que Dieu le punit de se croire un dieu — et c'est la France, hélas! qui assume, dans sa généreuse folie, le rôle du damné mythologique. Internationalisme, centralisation cela se rejoint, se complète; la Guerre, la Commune sont le fruit de la politique impériale et du mépris du Passé, et voici les Muses appelées au secours de la seule panacée possible, la décentralisation:

— Nous étions autrefois un peuple, notre roi était à Aix, nous écrivions nos lois nous-mêmes, nous conservions la langue qu'elle-même la Nature nous mettait sur les lèvres...

Elles sont appelées, elles viennent de même qu'elles vinrent dans les Châtiments, parce qu'une grande passion, mise en grand style, est un piège où la Poésie se prend toujours.

Même spécificité dans *Les Rêves*. C'est des ruines du castel de Romanin qui, juché sur les Alpilles devant Saint-Rémy, domine la plaine maillanaise que jaillit le Moyen Age provençal et sous l'aspect qui tient le plus au cœur de Mistral: les Cours d'Amour. *Romanin* serait le clou de *Iles d'Or* pour son ampleur, sa puissance, son prestige évocatoire, si le *Tambour d'Arcole* n'existait pas; aussi vrai dans sa magie, aussi vivant et émouvant dans son mirage que l'autre dans sa positivité, son exactitude... Autre vision moyenâgeuse, non par le décor mais par un je-ne-sais-quoi qui fait songer à Villon et montre la profondeur ancestrale du catholicisme du poète *Le Jugement dernier*. Autre chef-d'œuvre, ce cantique composé en 1887 pour les missions de Provence et où passe le souffle du vent, du mistral de l'Apocalypse. Et tant de petits chefs-d'œuvre après les grands: *Le Blé lunaire*, *les Grillons*, *la Mante religieuse*, toute cette botanique et cette entomologie familière qui garnissent les *Rêves*, *les Plaintes*! Et cette Arlésienne, sœur de la Marguerite de Faust à son *Miroir*; et cette *Languitude* qui promène plus loin que Saint-Chamas et Miramas, plus loin que Lédénon et Sisteron l'imagination de l'amant après le souvenir de l'objet aimé!.. Qu'est-ce qui n'est pas, là-dedans, autant de Provence que Mistral lui-même! — Mais alors que reste-t-il dans les *Iles d'Or* qui ne soit pas provençal? A quel sujet s'applique notre presque de tout à l'heure? — Ce sujet, le voici; seulement ce presque est un tout à fait.

V

Puisque l'histoire de l'œuvre de Mistral est toute l'histoire de sa vie, puisque cette vie fut toute consacrée au Félibrige, c'est-à-dire au Régionalisme, puisque les *Isolo d'Or* s'échelonnent de l'époque où le poète n'a pas encore vingt ans jusqu'à celle où il court sur ses soixante, nous devons trouver inscrite dans le recueil l'évolution que l'idée régionaliste de Mistral a accomplie. Nous l'y trouvons elle a passé par deux phases. D'abord bornée à la Provence, elle franchira les limites de la Provence pour s'étendre sur tout le territoire de la langue d'Oc. Ainsi fait le Félibrige lui-même. Préparé par des écrivains provençaux d'habitat et de dialecte, fondé en 1854 par des poètes provençaux et provençaux-rhodaniens, il est resté strictement provençal jusqu'aux environs de 1874. A cette date, il reçoit la charte que nous lui voyons aujourd'hui, son institution définitive, et, dès lors, officiellement s'applique non plus à la seule terre provençale mais aux quatre Mainténances de langue d'Oc: Provence, Languedoc, Aquitaine, Limousin.

L'œuvre lyrique de Mistral a d'abord servi la seule Provence, et c'est ce que fera toujours son œuvre épique *Les Enfants d'Orphée* (la pièce n'est pas datée, mais elle, a dû suivre de près 1854) sont expressément désignés comme les fils de la Provence comtale.

— Chantons, dit le poète, chantons de nos pères la gloire — qui dans l'histoire — ont fait leur trou — et qui toujours, montrent les livres, — sont restés libres — *comme la mer et le mistral*.

Ces deux éléments sont là comme l'anchois mariné avec le sel que sur leur pain quichent (écrasent) *les Bons Provençaux*; ceux que, sur l'air de si le roi m'avait donné Paris sa grand'ville, la chanson qui termine le premier livre du recueil félicite de leur résistance contre la mode de Paris.

Ces Provençaux, cependant, avaient des frères antérieurement à la Constitution de 1874, frères qu'exaltent, dès 1861, l'*Ode aux Poètes catalans*, en 1867 *La Coupe*. C'est qu'en effet, — le premier des deux poèmes est fondé explicitement sur cette fraternité, — en 1112 Raimond Béranger IV, comte de Barcelone, futur beau-père de saint Louis, épousa Douce, héritière du royaume d'Arles, et fonda la dynastie, qui régna jusqu'en 1246, des comtes de Barcelone et de Provence. Et voilà pourquoi votre fille est muette..., je veux dire pourquoi, en 1867, la Muse sirventesque de Mistral est si éloquente voilà la raison du voyage en conspirateurs de Mistral et de Balaguer.

1867, l'année de *la Coumtesso*, est en même temps celle où Mistral écrira la *Coupo*, accusé de réception d'une coupe en argent ciselé mandée par les Catalans aux Félibres. Cette œuvre d'art, modelée par le statuaire Fulconis, consiste en une vasque supportée par un palmier autour duquel sont groupées deux figurines représentant la Catalogne et la Provence qui se donnent le bras. Autour de la coupe est gravée cette inscription catalane: *Record ofert per patricis Catalans als felibres Provenzals per la hospitalitat donada al poeta catala Victor Balaguer*, 1867.

Il n'est guère de chant religieux plus exaltant que la *Coupo*, qui précède de six années l'*Ode aux Poètes catalans*, morceau lyrique, lui, d'un mouvement, d'une chaleur et vigueur, d'une furia (en provençal: *d'un estrambord*) hors du commun. Les Muses ont veillé à la maintenir dans le droit chemin; malgré son feu elle ne contient rien de suspect contre l'unité française qu'elle salue, comme elle s'incline devant l'unité espagnole. Elle franchit d'un vol d'aigle les siècles qui nous séparent de Raimond Béranger IV et de saint Louis, se pose sur le sommet du Régionalisme et puis, planant au-dessus des races sœurs qu'elle désigne, elle appuie les appels à la concorde internationale semés par les Béranger, les Lamartine et les Hugo.

Mais quelques pièces des *Iles d'Or* ont prévu l'élargissement commandé par la constitution felibréenne de 1874. *En l'honneur de Jasmin*, éloge prononcé devant les Agenais lors de l'inauguration de la statue de ce poète, porte la date du 12 mai 1870. Du berceau de l'auteur des *Papillotes*, l'ode descend en Catalogne, gagne le pays d'Henri IV et remonte jusqu'à Bordeaux. *A la Raço Latino* (Relève-toi, race latine, — sous la chape du soleil — le raisin brun bout dans la cuve, le vin de Dieu va jaillir!), autre sirvente dit à Montpellier sur la place du Peyrou le 25 mai 1878, passe les Pyrénées, passe les Alpes et retentit sur les bords du Danube roumain en attendant le *Salut à la Roumanie* que Mistral lancera le 18 mars 1880. A *Clémence Isaure*, remerciement à l'Académie des Jeux Floraux, dit le 3 mai 1879 dans la grande salle du Capitole de Toulouse, unira Jasmin et Goudelin au troubadour gascon Pierre Vidal, et le Languedoc à la Provence, dans la même étreinte. Pièce admirable et qu'on croirait une ode écrite par Lamartine lui-même en langue d'Oc, tant elle a l'accent lamartinien. Enfin un sonnet *Au Midi* s'inscrira en tête du *Trésor du Félibrige* le jour où Mistral termine l'entreprise de son Dictionnaire.

Les *Isclo d'Or* sont un cours de félibrige, et l'on n'y trouverait pas un seul poème qui tourne le dos au sujet, et même qui s'écarte du sujet. Les stances adressées le 8 septembre 1859. *A Lamartine* pour lui consacrer *Mirèio* en reconnaissance du "Quarantième Entretien" n'introduisent pas un corps étranger dans ce recueil homogène. Ni *l'Élégie sur la Mort de Lamartine*, généralement lamartinienne elle aussi. Ni le sonnet à Théophile Gautier après sa mort, car il s'agit d'un poète né en terre de langue d'Oc, et la race latine n'a pas eu, en langue d'Oïl, un fils plus marqué à son visage. Et certes, Mistral n'est pas ici pour accuser la ressemblance, pas plus que le service rendu par Lamartine à la cause provençale ne sera dans son oraison funèbre rappelé. Son pensons-y-toujours n'est pas un parlons-en-toujours; mais enfin la mort, par exemple, de Vigny, ni celle de Baudelaire n'iront lui mettre la lyre aux doigts. Si Mme Miolan Carvalho n'eût point créé le rôle de Mireille, elle ne serait pas plus dans les *Isclo d'Or* que, sans l'opéra, Gounod lui-même. Quant à l'odelette à *Madame de Semenow*: — O gente countesse, étoile du Nord..., la douce Mireille non plus que la farouche Estérelle n'en sont jalouses car peu de vivantes leur furent, comme cette Moscovite, dévouées. Et la pièce montre que Mistral sait parler aux dames, ce que maintes pièces du recueil ne nous cachent pas — en dehors de ces *Chants nuptiaux* qui occupent toute une île de l'archipel.

La Reino Jano, par exemple, où la nostalgie du passé trouve une voix aussi lointaine, aussi proche, que celle du Villon de la Ballade des Dames du temps jadis; poème tiré du plus tendre cœur de Mistral et qui vaut davantage, en ses sept strophes, que les cinq actes qu'il consacrera à son héroïne.

*Fils de Maillane,
Si j'avais vu le temps
Où Done Jeanne
En fleur de son printemps,
Douce tyranne,
Allait distribuant
Aux cœurs la manne
De son œil gracieux,
J'aurais, d'elle amoureux,
Trouvé, moi bienheureux,
Tant fine chansonnette.
Que la belle Jeannette
M'eût donné un manteau
Pour paraître aux châteaux.*

*Quand, dans Averse,
De courtisans pourris
La main perverse
Étrangla son mari.
De part diverse
Contre elle monte un cri*

*Qui bouleverse!
Mais moi, dans mes chansons.
Avec rime et raison
J'aurais la trahison
Si bien élucidée.
Que la Reine allégée
M'eût donné un cheval
Pour courre, amont, aval.*

*Quand la Sirène
Un jour puis débarqua
Sur notre arène,
Et qu'elle illumina,
Beauté sereine
Qu'alors n'accompagna
Soupçon ni haine:
— Oh! j'aurais dit, Vénus
A Naples ne va plus,
Car nous aurions perdu
Lumière, amour, richesse.
Et m'aurait la Princesse
Donné les éperons
Et titre de baron.*

*Quand, provençale
Couronne d'or au front,
Pourpre royale
De l'épaule au talon,
En cour papale
Sur la roche de Dom,
Fit, fière et pâle,
De son malheur obscur
Le récit clair et pur,
J'aurais crié bien sûr
— Vive la Reine Jeanne!
Et moi, fils de Mailiane,
M'eût permis de poser
Sur ses doigts un baiser.*

*Alors, aimée,
Ta Provence ma voix
Passionnée
Suscite autour de toi,
D'ire enflammée,
Et te jurant sa foi*

*Contre l'armée
Qui te tient en échec.
Et, comme on vit les Grecs,
Par charme et par respect
De la beauté d'Hélène,
Endurer mâle peine,
Pour toi, grâce, vertu,
Ferme aurions combattu.*

*Lisant le Monge
Celui des Iles d'Or,
Voilà le songe
Qui me prend âme et corps.
Dix fois sur onze
Me semble que les morts
Sont moins mensonge
Que les vifs d'aujourd'hui.
Car, si d'orgueil il luit,
Ce siècle meurt d'ennui;
Et, sans les jouvencelles
Que nous mande à la pelle
Le Bienfaiteur divin,
La joie prendrait fin.*

*Mais villageoises
Entendent peu aux vers,
Et les bourgeoises
Comprennent de travers.
La loi françoise
A mie tout à l'envers,
Et sous sa toise.
A nos princesses rit
Le gel et le temps gris
Que trouvent à Paris;
Et mon âme idolâtre,
Vers Jeanne ou Cléopâtre.
Faute d'autre aliment,
Erre amoureusement.*

LES AUTRES ŒUVRES

VI

LES AUTRES ŒUVRES

Les quatre autres livres de Mistral, si nous les analysions, ne nous découvriraient rien d'essentiel que les premiers ne contiennent, et ils ne contiennent rien que les premiers ne nous aient fait voir. Ils sont aussi spécifiquement provençaux qu'eux.

Avec *Nerto* (1884), Mistral revient à la région de Provence où il naquit, l'arlésienne, mais en y joignant l'avignonnaise, partie réservée par *Mirèio* et par *Calendau*. Cette nouvelle provençale nous promène d'Avignon à Arles, sous le règne du pape avignonnais Benoît XIII, à la date de 1398.

*Château-Renard dresse toujours
Au front d'un mamelon deux tours.
Mais le castel, lui, est à terre
Dans le thym, la pariétaire,
La phlomis blanche et l'origan
Qui le fleurissent au printemps.
Plus de remparts haut sur la plaine!
Au lieu des douces chatelaines
Et des barons au poing de fer,
La couleuvre et le lézard vert*

*Se réchauffent sur ses murailles
Ou se lovent en ses broussailles,
Tandis que le vent dans les pins
Racle son archet souverain.
Cependant, voici des années.
Ses deux fières tours couronnées
Affirmaient au vaste horizon
Les trois poignards de son blason.
Et il s'étalait sous la cape
Du grand soleil: régnaient les Papes...*

Voilà pour montrer le ton de l'entier poème qui compte sept chants. Nerte, fille de Pons, baron de Château-Renard, atteint l'âge de Mireille. Treize ans en ça, son père, ruiné par la guerre et par le jeu, la vendit au Diable. Il meurt; l'heure où le Malin va venir chercher la bonne petite chrétienne est imminente. Seul le Saint Père, peut-être, la tirerait de ses griffes... Mais Benoît XIII est assiégé par Boucicaut, capitaine au

service du roi de France, Avignon inabordable. Cependant un souterrain que Pons est seul à connaître, passant sous le lit de la Durance, fait communiquer son castel avec le palais papal. Nerte l'emprunte; le pape la suit à Château-Renard où le roi de Provence, Louis II, lui demande de bénir son mariage avec Yolande, princesse d'Aragon. Le poème se transporte à Arles, le mariage a lieu en grand déploiement de fêtes. Nerte y assiste, ayant le beau Rodrigue de Lune, neveu du Pape, pour cavalier. Il la presse, elle ne serait point farouche si elle n'avait à sauver son âme. Elle entre donc à l'abbaye arlésienne de Saint-Césaire et prononce des vœux perpétuels. La nuit venue, Rodrigue l'enlève.

Elle lui échappe; il se retrouvent le lendemain dans un château construit par Lucifer avec qui Rodrigue a fait un pacte. Mais saint Gabriel veille sur elle. Par l'effet de la foi et de l'amour, Nerte délivre Rodrigue de l'emprise du Démon et se voit changée en nonne de pierre tandis que le château se dissipe comme une fumée.

A une lieue de Maillane, sur le chemin entre Tarascon et Arles, près de la petite église romane de Sain-Gabriel, une pierre plantée, que les paysans appellent la Nonne, atteste cette métamorphose. Mais en brodant en marge de la Légende, c'est en marge de l'histoire que la fantaisie du poète a aussi brodé, car Benoît XIII, flanqué de Boucicaut, et le roi Louis II ont bien joué le rôle général qu'il leur attribue. Enfin, pour ressusciter la vie publique et privée de la cité arlésienne, Mistral s'est servi des mémoires en langue d'Oc laissés par Bertrand Boissset, bourgeois d'Arles (1376-1404), dont il a fait l'un des personnages du poème.

La Reino Jano (1890), — *tragèdi prouvençalo en cinq ate emai en vers*, est une œuvre encore plus nettement historique d'intention; elle a pour héroïne le personnage féminin le plus célèbre de l'histoire provençale, et elle prétend dégager sa vérité de l'erreur qui la recouvre. Jeanne Ire de Naples, comtesse de Provence et de Forcalquier (1326-1382), héritière des princes angevins établis à Naples depuis le milieu du XIII^e siècle, n'a vécu que cinq à six mois de son existence aventureuse sur la terre qu'elle gouverna de nom pendant près de quarante ans. Mais elle y apparut dans tout l'éclat de sa beauté, arrivant, par la mer et d'un pays lointain, sur sa galère somptueuse, entourée du prestige de la souveraineté, de la jeunesse, du malheur, de l'innocence calomniée; accueillie en Avignon avec les pompes de la cour papale au faîte de son éclat.

Elle y vint, en 1348, se justifier auprès du pape Clément VI d'avoir trempé dans l'assassinat de son jeune époux, le prince André de Hongrie; elle partit en emportant justification pleine et entière. Et les Provençaux gardèrent de son apparition de météore un souvenir charmé, d'autant plus puissant que de leur fée glorifiée par Boccace et Pétrarque, les Napolitains et leurs chroniqueurs faisaient un monstre de perversité; une mégère à quatre maris ayant tous péri de mort violente (1). Souvenir si vivace encore après cinq siècles que Mistral, en son enfance, entendait dire par les grands-pères à leurs petits-fils: Aimez Dieu et la Reine Jeanne! Souvenir si folklorique qu'en ayant fait sa propre dame de troubadour, le poète l'a crue encore capable de symboliser l'existence nationale de sa province.

(1). L'ouvrage de M. Henri Massou, *La Reine Jeanne* (éd. Berger-Levrault, 1929), constitue un excellent récit de la vie de cette princesse. L'auteur, nourri de l'atmosphère du XIV^e siècle méridional comme s'il y était né, familier des chroniqueurs italiens et provençaux, expose le pour et le contre avec une érudition qui donne confiance, un art qui donne plaisir. Et l'héroïne sort de son livre de façon, en somme, à ne pas rendre Mistral mécontent.

Mistral, dramaturge de sa reine, a eu plus d'un prédécesseur, notamment Laharpe, auteur de *Jeanne de Naples*, tragédie en cinq actes et en vers, jouée au Théâtre des Tuileries en 1781.

La pièce débute à Naples, met en présence Jeanne et son époux, marque leur désaccord de race et d'esprit, entretenu par l'inimitié qui dresse Philippine la Catanaise, gouvernante de la reine, contre Frère Robert, cordelier, précepteur du prince (personnages historiques). Elle relate le meurtre perpétré à l'insu de la reine par sa gouvernante, le soulèvement du peuple napolitain perfidement excité par Frère Robert; elle conduit Jeanne, de Naples en Avignon, après son débarquement à Marseille. Elle montre le pape, sur l'avis de son consistoire, proclamant la reine lavée de l'injuste accusation, et termine sur le châtement du moine.

Avec *Le Poème du Rhône* (1897), Mistral fait pour la Provence fluviale ce qu'il fit avec *Mirèio* pour la Provence terrienne, avec *Calendau* pour la Provence maritime. Il la décrit dans son corps et dans son âme, telle que la Nature l'a créée et tel que l'homme l'utilise. Aux paysans, aux pêcheurs, il ajoute ici la gent marinière en l'exercice de ses travaux. Il fixe cette minute contemporaine de sa naissance, à lui Mistral, où la batellerie manuelle reçoit de la batellerie mécanique une blessure grave que le chemin de fer changera bientôt en mortelle. La symbolique péniche du patron Apian, le *Caburle*, accomplit le dernier des voyages qui, pendant des siècles, conduisirent à cette Foire de Beaucaire devant périr, elle aussi, du coup qui tue le *Caburle*. Ils sont bien morts, mais Mistral les a encore connus vivants et les a poétiquement rendus éternels.

*Vont partir de Lyon, dès la prime aube,
Les voituriers qui règnent sur le Rhône.
Ces Condrillots, c'est une race d'hommes
Robustement musclés, gaillarde et brave.
Toujours debout sur radeaux et sapines,
Le hâle du soleil, l'éclat de l'onde
Leur dorent le visage comme un bronze.
Mais en ce temps, vous dis-je, plus encore
On y voyait des gars à barbe épaisse,
Grands, corpulents, membrus, tels que des chênes.
Comme un fétu remuant une poutre,*

*De poupe à prou'criant, jurant sans cesse
Et largement, pour se donner courage,*

*Humant le pinard rouge au pot énorme,
A beaux lopins tirant chair des marmites.
C'était une clameur le long du fleuve
Que d'aube à nuit on entendait sans trêve:
— Proue en aval, eh! ho! royaume! empire! (1)
Amont la prou'! sus! fais tirer la maille!*

Le poème, ainsi parti, descend le Rhône notant ses faits et gestes, le caractère de son onde, sereine ou méchante sous le zéphyr ou le mistral: ses îles, ses gouffres, ses écueils, ses ponts; notant le paysage des rives les villes et les villages, les châteaux et les fabriques qui y sont assis ou perchés. Il mentionne tout ce qui, sorti du sein ou des alentours du Fleuve, prête à la curiosité, à la réflexion ou au rêve. Il fait escale en Avignon, assiste à la foire de Beaucaire; puis le *Caburle*, tiré par ses chevaux, convoyé par ses barques, remonte à son port d'attache. A la hauteur du bourg de Pont-Saint-Esprit (dont le pont sépare le Rhône provençal de l'autre Rhône), un bateau à vapeur croise la péniche; il la heurte, s'enfonce brutal dans ses cordages, dans sa flottille, et tout, avec les chevaux happés sur la rive, se brise contre les arches du pont! L'équipage cependant regagne le bord, à l'exception du couple héros du poème. Le Prince d'Orange et L'Anglore resteront noyés, dieux fluviaux, triton et naïade en chef d'un paganisme qui ne saurait survivre à l'industrie qui le créa, qui le nourrissait.

(1). Les mariniers du Rhône se servent du mot *empèri* (empire) pour désigner la rive gauche, et du mot *reiaume* (royaume) pour désigner la rive droite (Note de Mistral).

Géographe, historien comme les autres ouvrages de Mistral, le Poème du Rhône donne comme eux une large place au folklore, particulièrement au légendaire; et c'est en mêlant à ses mariniers, non moins réels que ses paysans et que ses pêcheurs d'hier, des personnages mi-réels, mi-imaginaires, à la façon de Calendal et d'Estérelle, que le poète a pu mener, parallèles, la vie quotidienne et la vie spirituelle de son sujet. L'Anglore, une petite orpailleuse ardéchoise, gracieuse et sauvage fuit les galants pour l'amour du songe, représente le fond indigène de la mythologie fluviale; le Prince d'Orange, l'apport de l'imagination nordique dans ce courant qui n'a point sa source en terre méridionale. Encore faut-il y voir (la pensée de Mistral est pleine de sous-entendus) une mise face à face de l'imagination populaire et de l'imagination érudite. Le poème marie la fille du peuple et le fils du roi, et ce mariage rattache le Rhône d'aujourd'hui au Rhône médiéval. Car cet héritier des rois de Hollande, venu sur la péniche du patron Apian retrouver au fil du fleuve la trace guerrière et poétique de ses aïeux, c'est le descendant du créateur carlovingien de la nation provençale, le flamand Guillaume au Court Nez. Ceci dit, le *Poème du Rhône* constitue un musée rhodanien, comme un musée arlaten *Mirèio*; bondé de reliques, lui aussi, harmonieusement choisies, classées et rangées. Quant aux *Olivades*, c'est la même lyre qui sonne dans les *Iles d'Or*, menée par la même volonté vers le même but et par les mêmes moyens, mais non pas durant le même âge du lyreur. Lyre non point

d'hiver, car le tempérament de Mistral ne saurait évoquer cette saison, mais d'automne; lyre aussi visiblement automnale que l'autre apparaît sous le jour du printemps et de l'été.

Sans abandonner l'action enseignante, sans perdre la foi en l'an parti et en l'an qui vient, le poète se prête davantage au rêve, et il lui arrive de laisser l'aile de la mélancolie frôler des tempes où nous ne voyons pas encore de cheveux blancs. Parfois même, le nuage du doute menace son front,

*Moi, à l'aspect du déluge qui monte
Antichrétien, rageur, total, fatal,
Pour la sauver du fléau, de ses hontes,
J'ai confié ma foi que rien ne dompte
Au toit de guet d'un château provençal.*

*Ma foi, je le sais bien, ce n'est qu'un rêve,
Mais, je le vois, ce rêve, estompé d'or,
Me semble un miel que jamais je n'achève,
Un gouffre d'où, amoureux, je soulève
Sur mes deux bras la belle qui y dort...*

mais il se dissipe tout de suite dans l'azur natal; le livre des *Plaintes*, si les *Olivades* étaient divisées en livres, n'y tiendrait pas plus de place que dans les *Iles*. Peu de changement en somme, juste ce qu'il fallait pour qu'on ne confondît pas le second recueil avec le premier, malgré leur ressemblance profonde.

Trois belles œuvres sur les quatre, trois seulement, car la *Reino Jano* est une erreur de Mistral, la seule qu'il ait commise. Elle prouve que ce génie épique et lyrique, qui sut meure le mouvement, la chaleur, l'émotion dramatique dans l'épopée n'avait point ce qui convient au dramaturge. Chacun son métier; les genres existent! On ne peut être Homère quand on est Hugo, et visant à produire une épopée, on écrit la *Légende des Siècles*, c'est-à-dire une série de pièces lyriques où vibre l'accent épique. On ne peut être Shakespeare quand on est Mistral; et si l'on veut mettre à la scène le plus beau sujet du monde, de son monde (voyez ce que lyriquement Mistral a obtenu de Jeanne Ire de Naples, princesse d'Anjou, comtesse de Provence et de Forcalquier), on produit une pièce froide, injouable et qui serait illisible sans le hors-d'œuvre de quelques échappées lyriques.

Mais sans parler des *Olivades*, qui ne font que prolonger, qu'achever le premier recueil lyrique, les deux autres ouvrages sont remplis de qualités, vides de défaut; Mistral est ici parfait comme dans ses deux premiers poèmes de large haleine. Et *Mirèio* occupant un sommet inaccessible une seconde fois à son créateur, ainsi que Lamartine l'avait pressenti, on peut se demander si le *Poème du Rhône* n'est pas supérieur à *Calendau*. Je ne le pense point, mais de bons juges posent la question, la résolvent par l'affirmative. *Calendau* a l'inconvénient de trop ressembler à *Mirèio*. Ils ont la même morphologie métrique; le *Poème du Rhône* apporte un visage tout

différent, séduisant parce que d'un caractère inédit, Mistral l'ayant créé de toute pièce, tandis que celui de *Mirèio* est à la ressemblance lamartinienne. Différent de *Mirèio* quant à l'habit, le *Poème du Rhône* l'est encore non point par l'esprit, mais par les façons. Il porte un franc cachet de modernité, et si l'on ne partage pas l'opinion que Mistral, en l'écrivant en pleine période symboliste (1890-1897), a subi l'influence du Symbolisme (1), il n'en faudrait pas moins reconnaître que l'ouvrage fut écrit quarante ans après *Mirèio*, et qu'il en a l'air.

(1). Em. RIPERT, *La Versification de Frédéric Mistral* (Paris, 1918), p. 150.

Et puis Mistral avec lui sort de la Provence; il en sort, sans doute, pour mieux y rentrer mais il élargit les frontières d'un territoire esthétique que certains pourraient, sans cette démonstration, juger étroit. Parti de Lyon et portant un équipage non provençal, le *Caburle* met six des douze chants du poème pour pénétrer en Provence, et le courant qui l'entraîne et le vent qui le pousse sur le Midi arrivent du Nord.

Claire preuve que les avantages de la conception mistralienne sont d'un ordre universel, que le patriotisme de Mistral vaut pour toutes les petites patries et toutes les grandes. Claire preuve que le régionalisme de Mistral est le Régionalisme tout court... ou plutôt tout long, qu'il peut aller au bout de la France et au bout du monde. *Nerto* ne nous conduit pas si loin; ce n'est qu'un bijou, un pur bijou, mais tout de même un bijou de poids; qui se laisse prendre à la liberté avec laquelle l'auteur nous en parle dans le prologue et l'épilogue, qui n'y voit qu'une amusette, une simple diablerie un peu poussée, un peu trop poussée, sans doute il l'a vite lue; qu'il la relise! Il y trouvera une évocation qui vaut pour la Provence rhodanienne ce que vaut *Notre-Dame de Paris* pour l'île de France; — tenu compte que Paris, à lui tout seul, est un peu plus grand qu'Avignon et Arles ensemble, et sans soutenir que la conception moyenâgeuse de Mistral ait l'envergure de l'hugolienne. Moins d'envergure, certainement, mais plus de psychologie; moins d'énormité dans la représentation du décor, mais plus de délicatesse dans l'analyse des caractères et la peinture des mœurs. Mistral évoque le Moyen Age en fils ardent d'une province qui fut, lors, une nation. Cette position patriotique l'incline à la bienveillance. Bienveillance grande; nous la dirions aussi excessive que la dureté de Leconte de Lisle:

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine!

si la magie du poète ne vous avait pas convaincu que la Provence des XIII^e et XIV^e siècles constituait une aurore au sein de l'obscurité nuit de la chrétienté moyenâgeuse... Mais enfin, si Mistral voit le Moyen Age provençal plutôt en poète souvent qu'en philosophe, c'est en poète aussi que Hugo et Leconte de Lisle ont vu leur Moyen Age à eux, n'est-ce pas? S'il a trop de cours d'amour et de libertés municipales, ils sont bien abondants aussi en lèpres et en bûchers! Mistral, pour la nourriture de ses poèmes, a voulu tirer davantage de cet inventeur de César Nostradamus que des chroniqueurs autorisés, mais enfin son évocation, quoi qu'elle vaille pour l'érudit, possède un je-ne-sais-quoi vivant, touchant et intelligent qui manque à la conception

romantique, où l'érudit trouverait aussi à dire. Ce je-ne-sais-quoi, fruit de l'amour, et de l'amour filial, *Nerto* l'apporte avec gentillesse.

CONCLUSION

VII

CONCLUSION

Allons vite; mais il faut conclure... On voit à quel point l'œuvre mistralienne est une. Elle est une, parce qu'elle tourne, sans s'en écarter d'un point, autour de l'axe du Régionalisme. Jamais, sans doute, œuvre de grand poète n'a obéi à un principe bien défini, aussi nettement et aussi systématiquement. Jamais grand poète n'a su comme celui-ci où il allait et n'est aussi bien allé que celui-ci où il voulut. A côté de son esprit de suite, un génie comme Hugo, même comme un Goethe, ont vraiment marché au hasard, soumis à la volonté des circonstances. Mistral n'a jamais agi qu'à sa volonté. Comment ce fait s'explique-t-il? Par l'effet du Régionalisme. Certes il possédait un tempérament contraire au caprice; ses origines paysannes, pourrait-on penser, le conduisaient à travailler les belles lettres d'une façon aussi soigneuse et patiente, aussi préméditée et aboutissante, aussi raisonnable, en un mot, que ses aïeux travaillaient la terre. Son œuvre, avec chacun de ses livres séparés par un intervalle régulier, de sept ans, offre l'aspect d'une exploitation agricole magistralement dirigée. Je la vois comme le tènement annoncé par les premières strophes de *Mirèio* et dont le IX^e chant du poème nous fera faire le tour: ici les prés, là les guérets, puis l'oliveraie, puis les mûriers, puis les vignes, chaque culture assise de longue date dans la partie du terrain qui lui convient. L'œuvre de Mistral est le triomphe de la préméditation (1). Mais cet esprit de suite congénital, peut-être atavique, le Régionalisme lui a permis de l'exercer avec tous ses avantages; l'originalité qui distingue parmi ses pairs ce magistral artisan des Muses, ce qui fait que, venu le dernier des grands poètes, Mistral ne ressemble à aucun d'eux, vient de ce qu'il dispose d'un outil qu'aucun d'eux n'a eu en main.

(1). Ce que j'appelle préméditation, M. Charles Maurras, se plaçant devant l'œuvre consommée, l'appelle le calme, dans une étude où il constate la régularité de la production septennale de Mistral.

Ce calme rend raison de cette œuvre immense, distillée jour à jour comme le miel des ruches... Un trait en dira long. Aux environs de l'année 1860, Mistral s'aperçut que la Provence ne possédait pas de traduction de la Genèse, et il se promit de l'écrire. À cet effet, il traduisit un chapitre par an. Chaque année, l'Almanach Provençal publiait un de ces chapitres, et comme il y en a exactement cinquante, le poète en a vu la fin

l'année dernière. Il ne restait plus qu'à recueillir les cinquante feuillets, comme vient de le faire l'éditeur Champion dans un très beau volume avec version française de J. Jacques Brousson.

— Vous voyez (concluait Mistral) cela s'est fait tout seul. Il n'y fallait que l'intelligence de la vie, le génie de l'ordre et la foi dans l'an qui vient (L'Etang de Berre).

Les genres existent et les méthodes aussi! Le Régionalisme a muni Mistral d'une méthode toute nouvelle. Toute nouvelle, du moins dans l'âge moderne, car l'Antiquité, d'Homère à Virgile, de Théocrite à Longus, traçait son chemin au poète de Maillane. Nouvelle?... oui, sûrement pour ce qui est de la poésie française, car la poésie étrangère n'a tout de même pas poussé la centralisation esthétique au degré d'entêtement, où, depuis Malherbe et jusqu'au Romantisme inclus, le poussa la nôtre (1). Mistral, s'il ne doit rien aux romantiques français (Lamartine à part, si l'on veut, lequel est d'ailleurs le moins anti-régionaliste de tous), doit partie de son régionalisme à plus d'un des maîtres étrangers que les romantiques ont suivi, mais ont suivi en restant fidèles à la politique centralisatrice du Grand Siècle.

1). Il s'agit ici de la poésie seule, du lyrisme en vers, sans quoi nous citerions, parmi les pionniers du Régionalisme, et le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et surtout la grande novatrice que fut George Sand.

Qu'a fait Mistral, somme toute? — Oh! une chose bien simple, bien naturelle, mais furieusement révolutionnaire; une chose que résumait quatre vers de l'*Éloge à Jasmin*, son prédécesseur (après le breton Brizeux) et son initiateur avoué.

— Nous l'aimions, saviez-vous pourquoi? Comme Pindare de sa Thèbes, lui, fier, nous parlait d'Agen, de Villeneuve, d'Auch et du hameau d'Estanquet.

Ce sujet d'Agen, de Lorient et de Maillane, la Pléiade n'y répugnait pas, lorsque Malherbe et Boileau l'ont interdit; le Romantisme respectera cette interdiction, lui qui cependant rendait aux Muses, enfermées dans la prison du cœur humain, la vie au grand air.

C'est au Régionalisme que Mistral est redevable d'avoir grandement perfectionné la description de la Nature. La Nature, les romantiques l'ont découverte, mais avec quelle timidité ils ont exploité cette géniale découverte, pense-t-on, quand on regarde agir Mistral! Ils l'ont traitée comme ces peintres de portrait qui donnent à leur toile un fond de paysage; Mistral, lui, la traite en paysagiste.

En paysagiste doublé d'un géographe. Ceci, le Régionalisme lui a dit de le faire; celui dont l'œuvre visait à une monographie de la Provence était naturellement conduit à considérer la nature provençale comme un personnage, le plus important de tous; à la décrire, à l'analyser.

Géologue, botaniste, zoologiste, ethnologiste, Mistral devait, par définition, exploiter cet univers du Folklore ignoré des Muses françaises. Le premier poète folklorique en

terre française, il devait devenir du même coup le premier poète catholique en terre française.

— Tu seras un poète populaire, tu t'adresseras aux pastre e gent di mas, tu regarderas en eux, lui commandait le Régionalisme. Scrutant l'esprit du populaire, du vulgaire (Conf. le significatif que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire s du plus bonhomme cependant de nos aristocrates de langue d'Oïl), Mistral tombait tout de suite sur le catholicisme des Saints et des Saintes...

Quittant la matière de son œuvre, si nous examinons l'âme de Mistral nous ferons une constatation pareille. Je ne veux pas seulement dire qu'il doit à son patriotisme la flamme qui ne cesse de brûler en lui. Je songe à son objectivité. Fut-il jamais, depuis Homère ou Shakespeare, un génie objectif comme celui-là? Jamais il n'aura voulu nous entretenir de lui-même; jamais il n'a fait intervenir sa propre personne: en pleine crise romantique, le fait est vraiment à remarquer.

Ni l'auteur de l'Odyssée (je suppose), ni celui d'Hamlet (nous en sommes sûrs) ne furent soumis aux tentations qui se présentaient à Mistral, aux exemples qu'il eut sous les yeux. Eh! bien, de *Mirèio aux Olivades*, il est presque aussi absent de son œuvre que ces deux parangons du non-moi. Est-ce défaut de personnalité? Allons donc! il faut un caractère, une volonté hors du commun pour mener la carrière qu'il mena: ne confondons pas la personnalité d'un poète avec sa personne; au surplus, son œuvre lyrique indique — chapitre des Plaintes dans les *Iles d'Or*, notamment qu'il eût pu jouer du moi aussi bien qu'un autre s'il n'en avait pas été gardé, empêché. Gardé, par qui? Empêché, comment? — Par son dessein, par sa méthode.

Pourquoi Hugo est-il aussi subjectif que Mistral l'est peu? — Parce que Hugo n'a pas de sujet en dehors de lui-même, alors que Mistral possède un sujet si vaste, si pressant qu'il n'a pas le loisir de s'en distraire une minute pour nous parler de lui-même, pour s'occuper de lui-même; un sujet dans lequel sa personne se fond, un sujet au milieu duquel, il n'est, lui Mistral, qu'un atome. Voilà l'explication de ce grand poète, et d'abord dans ce qu'il a peut-être apporté de plus remarquable, de plus susceptible de conséquence, de plus digne d'imitation: dans sa conception de la Nature. Le paysage pour cet assidu descriptif-là ne sera jamais: *un état d'âme*, au sens de cette formule d'Amiel qui rend si bien compte de ce que l'on appelle le sentiment de la Nature, chez les romantiques, et qui constitue les trois quarts du Romantisme. Le paysage n'est pas un état de l'âme de Mistral, parce qu'il est un état de l'âme de la Nature, de cette nature méridionale que Mistral vise par-dessus tout à décrire, à analyser.

Le Régionalisme a détaché son poète du lien qui gêne le poète romantique pour comprendre et pour exprimer impartialement le monde extérieur. Délivrance doublement heureuse; car sur le terrain esthétique elle élargit grandement l'horizon découvert par le Romantisme, et sur le terrain moral elle nous transporte, poète et lecteurs du poète, de la tristesse dans la joie, du malaise dans la santé.

Le subjectivisme romantique aboutit à la tristesse parce que, si le rire est le propre de l'homme qui regarde ailleurs qu'en lui-même, la tristesse est le propre de l'homme qui

se regarde; et il faudrait vraiment être moins intelligent, moins sensible que doit être le poète pour ne pas finir de se regarder avec lassitude, avec dégoût! Regardant la Nature non pas pour elle-même mais pour eux, non pas pour la voir mais pour mieux se voir, les romantiques l'ont trouvée attristante, désespérante, et ils nous l'ont dit. On ne la juge pas ainsi quand on la résume dans le ciel et le sol qui vous ont vus naître et qu'on la célèbre en géographe, en historien et en fils aimants.

© CIEL d'Oc – Avoust 2013